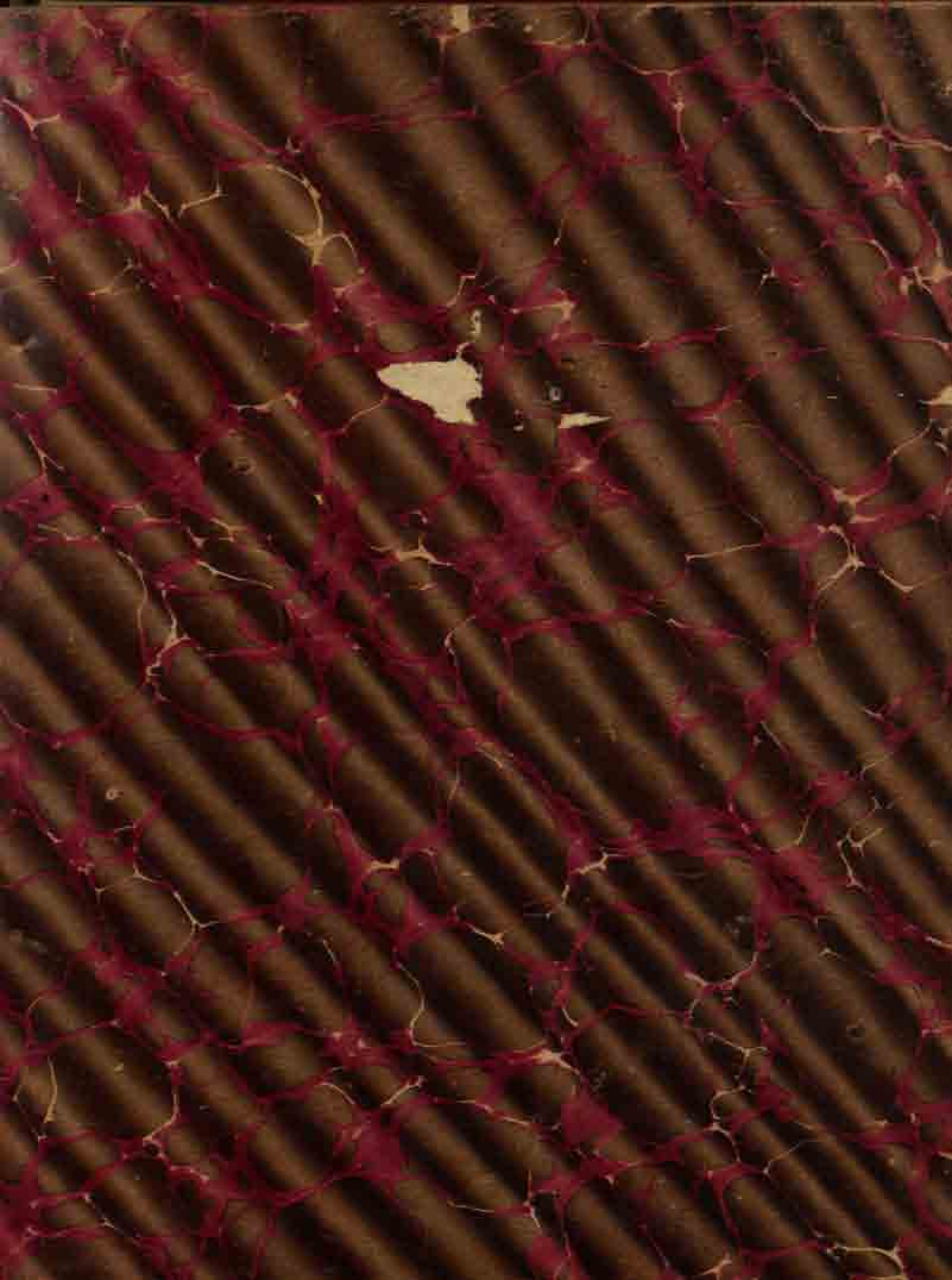


GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 31394

CALL No. 9/3.005/B.1.F.A.0

D.G.A. 73



4

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE



105861

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. É. CHASSINAT

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME VI

31394

913.005
B.I.F.A.O.



LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE



CENTRAL PSYCHOLOGICAL
LIBRARY NEW DELHI

Acc. No. 31394

Date 17.5.57

Call No. 913.005/B.I.F.A.O

A 170
L2

NOTE

SUR L'ÉTAT D'AVANCEMENT

DES

ÉTUDES ARCHÉOLOGiques ARABES EN ÉGYPTe

HORS DU CAIRE

PAR

M. LOUIS MASSIGNON.

La présente note a pour base principale un dépouillement du *Bulletin du Comité de conservation des monuments de l'Art arabe*⁽¹⁾ pour toute l'Égypte moins le Caire; il peut être de quelque utilité, ledit *Bulletin* n'ayant publié aucune table pour la partie dépouillée (1883-1905 inclusivement).

Cette liste de renseignements permettra de discerner nettement l'état présent d'avancement des études archéologiques arabes en Égypte, hors du Caire.

a. *Point de répertoire monumental*⁽²⁾. — Les deux listes de classement (ap. *B. C.*, 1890, p. 153 et 1903, p. 101) ne se correspondent pas et sont incomplètes (omission en 1903 de la Mou'allaq du Fayyûm classée en 1901, etc.), et les rares documents photographiques sont épars dans le *Bulletin* et dans des revues (voir *Revue égyptienne*, 1889, n° 4).

b. *Point de répertoire épigraphique*. — 'Alî bey Bahgat a déjà réuni un certain nombre d'estampages pour le *C. I. A.*, de M. Max van Berchem. Mais presque tous sont inédits, la partie relative au Caire ayant seule été publiée en entier⁽³⁾.

c. *Point de répertoire pour le folklore monumental*. — Il n'y a aucune indication à ce sujet dans les *Contes*, recueillis par Artin pacha. Et seul M. Maspero a publié quelques légendes, choisies parmi toutes celles qu'il a notées.

⁽¹⁾ J'y réfère par le sigle *B. C.*

⁽²⁾ J'ai corrigé toutes les fois qu'il m'a été possible le système de transcription très défectueux de ce *Bulletin*.

⁽³⁾ Seront notées en leur lieu les séries d'inscriptions provinciales insérées à titre exceptionnel dans la partie du *C. I. A.* (*Corpus inscriptionum Arabicarum*) relative au Caire (*Mém. Miss. archéologique française*, t. XIX), par M. Max van Berchem.

Dès ma nomination à l'Institut français d'archéologie orientale, au Caire, M. Émile Chassinat m'avait rappelé tout l'intérêt qu'il y aurait, pour le nouveau membre arabisant, à reprendre l'exécution intégrale du plan d'études arabes, tracé par M. Maspero dans son rapport d'ensemble sur l'École, en 1881-1882, et dont il a lui-même élargi le cadre.

La première partie de ce plan (*Étude topographique du Caire*) ne comporte plus d'inachevé que le quartier central du Darb al Ahmar (Soukkariyeh, Qasabet Radwan, Khyyamiyeh, Haret er Roum) et le faubourg de Boulak.

La seconde partie de ce plan visait l'étude des anciennes villes musulmanes de la Haute et Basse-Égypte.

Rien ou presque rien n'a été fait depuis pour ce travail d'ensemble. M. Max Herz bey a bien publié deux études sur Rosette; mais elles renferment plutôt un essai de synthèse sur les caractéristiques techniques du style architectural qui s'est formé là depuis la conquête turque.

Georges Salmon avait commencé l'étude de Damiette. Et c'est tout.

Je ne pouvais songer pendant ma première année d'école à entamer sérieusement ce travail sur le terrain. Je me suis contenté, après dépouillement du *Bulletin* ci-dessus cité, de le conférer avec les *Khayāt* de Maqrizi⁽¹⁾ et d'Ali pasha Mobarek⁽²⁾. Puis, dans une série de reconnaissances rapides, j'ai pu me rendre compte de l'intérêt plus ou moins pressant, de la nécessité plus ou moins urgente des relevés archéologiques à entreprendre, suivant les lieux. J'ai pu repérer ainsi mon travail ultérieur à Girgā, à Siont, à Rosette, à Fouwah.

Pour Fouwah en particulier les indications que je donnerai sont inédites.

I

SA'ID.

MOUDIRIYEH D'ASSOUÂN.

VILLE D'ASSOUÂN (ASOÛÂN).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. M.*, I, 197; *K. D.*, VIII, 64.

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

α. La nécropole sud d'Assouân (classée 1890).

β. Les mosquées de la rive droite, en amont de Philæ, à El Bab et à Bellâl.

⁽¹⁾ Sigle : *K. M.* — ⁽²⁾ Sigle : *K. D.*

II. TEXTES ÉPIGRAPHIQUES À PUBLIER.

α. Les *shihâda* (shihâda) ou inscriptions funéraires de la nécropole sud, signalées depuis longtemps par M. Maspero. La plus grande partie, soit « quatre cent soixante et une stèles complètes et six cent quarante-trois fragments », a été transportée en 1896 au Musée du Caire, sous la direction de M. de Morgan et sous le contrôle de Sir W. Garstin, par les soins de M. A. Barsanti. Ces stèles inédites seraient d'autant plus intéressantes à publier qu'elles forment la partie principale d'une collection dont des lots détachés ont déjà attiré l'attention des arabisants :

A. Une première série a été étudiée par M. P. Casanova, ap. *Mém. Mission archéol. française*, t. VI, p. 331 et seq.

B. Une seconde série de seize numéros, conservée au British Museum, a été examinée par W. Wright ap. *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. IX, 7 juin 1887, p. 329-349 (où se trouve publié un dix-septième numéro appartenant à W. Wright).

C. Une dernière série de vingt-trois numéros à l'Institut français du Caire y a été examinée par notre regretté collègue G. Salmon : il l'a publiée dans le *Bull. Inst. fr. archéol. or.*, t. II, p. 119-138; il paraîtrait d'ailleurs qu'il en reste sur les lieux d'intéressantes. Les fouilles de M. Clermont-Ganneau à Éléphantine en ont mis au jour d'analogues (1906-1907).

Quant à celles du Musée arabe du Caire, les plus anciennes, en koufique carré, remontent au ^{iv} siècle de l'hégire.

BIBLIOGRAPHIE : B. C., rapports n° 197, p. 59 (1896); 202, p. 141 (même année); 246, p. 140 (1898) et B. C., t. XIII, p. 83 (avec note sur une mosquée bâtie par Sélim I^{er}). — H. KAT., *Lettre*, ap. *Bull. Institut égyptien*, n° 13, p. 99-101 (1874-1875). Cf. C. I. A., p. 706, 751.

β. Les textes épigraphiques en koufique carré que M. G. Bénédict a signalés, le premier, il y a vingt ans, sur les deux mosquées archaïques de la rive droite à El Bab et à Bellâl; plan ap. MAX. DU CAMP, *Égypte, Nubie, Palestine et Syrie*, Paris, 1851, in-f°, pl. LXXXIII.

BIBLIOGRAPHIE : Note insérée ap. JOANNE, *Égypte*, édition de 1900, p. 578-579. Une seule publiée (C. I. A., p. 751).

γ. La bilingue copte-arabe du « Gebel el-Hamam », au sud de Daraw, dont

la transcription, donnée par de Morgan, serait à revoir (d'Abou Lazz, émir en 693 après J.-C.).

BIBLIOGRAPHIE : J. DE MORGAN, *Catalogue des Monuments et Inscriptions*, Vienne, 1897, t. I, p. 206 et 208.

δ. Graffiti du temple de Philæ (deux ap. *C. I. A.*, p. 698).

III. FOLKLORE MONUMENTAL À RECUEILLIR.

α. Les *maqāms* (cénotaphes) de Al Hasan et Al Hosain, les petits-fils du Prophète, de l'imām Zein al 'Abidin, d'Abou'l Haggāg de Louqsor, d'Ahmed el Badawī de Tanṭa, placés, selon la tradition populaire, dans la nécropole sud, non loin du « maghtas » que les Souhabā auraient ménagé pour leurs ablutions, sur la route de Korrer.

β. La légende d'Ibn al Haouā⁽¹⁾ dont la qoubbah domine la rive ouest en aval d'Éléphantine. Ce cheikh faiseur de miracles serait venu mourir là-haut, après une bataille où il avait été blessé : épuisé de la montée si pénible dans le sable granitique, auquel la couleur de son sang est restée depuis. La qoubbah elle-même n'a qu'une valeur artistique bien mince, malgré la polémique de presse tout récemment engagée en sa faveur par le peintre Ogilvie.

NOTE. — Monuments transportés au Musée arabe du Caire : les stèles funéraires citées plus haut et que le catalogue n'énumère pas (*Catalogue du Musée arabe*, 1906, p. 15).

VILLAGE D'HOMAITIBAH.

A trois heures Est de Daraw. Tombe d'Ali ash Shādīlī † 1258 après J.-C. (*Ibn Baṣṭūṭā*). Cf. le tome II, p. 4, d'الحجرات الكبرى.

MOUDIRIYEH DE QENEH (QENĀ).

VILLE DE LOUQSOR (الاقصر).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : K. M., I, 203; K. D., 1; SHA'ĀNĪ, *loc. cit.*, t. I, p. 156-157.

FOLKLORE MONUMENTAL À RECUEILLIR.

Point de monument intéressant l'histoire de l'art arabe, point d'inscription intéressante, mais un santon local, Abou'l Haggāg; autour de son « madfan »,

⁽¹⁾ Cheikh 'Ali al Haouā selon de Morgan (ap. *Cat. des Monum. et Inscriptions*, t. I, p. 141).

juste au-dessus de la seule partie du temple de Louqsor qui reste enfouie, tout un cycle de légendes s'est formé, racontant la punition par le ciel d'un émir de Karnak qui épuisait de dîmes les fellahs de Louqsor. Puis comment sa fille Tîrzah, « Bent-el-Amir », restée orpheline, perdit par stratagème tout le terrain de la ville de Louqsor, enlevé par Abou'l Haggâg⁽¹⁾. Et comment il la réduisit à se faire musulmane.

MERKEZ DE DASHNA.

Mosquée ruinée, sur la rive est, à Ho. (B. C., t. XIII, 1896, p. 81.)

MERKEZ DE QENEH.

Le minaret al 'Omari à Qouft. Les ruines fortifiées d'al Qalâ'ah, (B. C., t. XIII, 1896, p. 81.)

VILLAGE DE KHIZAM.

FOLKLORE.

A défaut d'un « madfan » ruiné, deux très vieux *sycomores* y perpétuent la mémoire d'une sainte almée, *Fâtîmah Bent Berrîah* : Sidi Ahmed el Badawi vint de Tantâ la punir de son orgueil par des miracles plus puissants que les siens; elle s'enfuit au désert. On ne sait trop si la coupole à laquelle on attache son nom dans la nécropole sud d'Assouân est un madfan ou un simple maqam.

VILLE DE QOÛS (قويس).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : K. M., I, 236; K. D., XIV, 128-140; SHA'RÂNÎ, *loc. cit.*, t. I, p. 159.

Kamâl ad Din Abû'l Fadhl Ja'far b. Ta'lab al Adfawî ash Shafî'î, † 1347 I.-C. a écrit le *Kitâb al maqâl al mahsûs wal maqâm al mansûr fi madh madînat Qoûs*. (Ms. Gotha, n° 1687, selon Brockelmann, II, p. 31.)

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Toute la ville est musulmane, chose exceptionnelle en Égypte; les Coptes du voisinage s'étant concentrés sur la rive est, à Naqadah.

⁽¹⁾ Abou'l Haggâg était un étranger; il venait d'Algérie selon la légende recueillie par M. Maspero, qui place son arrivée à Louqsor vers le

milieu du xii^e siècle (Maspero, *Études de mythol. et d'archéol. égyptiennes*, t. IV, p. 323). Cf. Sha'rânî.

- a. La mosquée el 'Omari (classée 1890; phot. B. C., 1900, pl. III-V).
- b. Les kom autour de la ville⁽¹⁾.

II. TEXTES ÉPIGRAPHIQUES.

L'inscription de l'émir al gîouh Al Mâlik as Şalih relatant la fondation de la mosquée el 'Omari⁽²⁾ en 500/1106 (fatimite), donnée, avec quatre autres, ap. *C. I. A.*, p. 716, 719-720, 724-725.

La plaque à inscription koufique du liwân sud, transportée après lettre de Q. R. Guest au Musée arabe en 1898.

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapports n° 103, p. 132 (1890); 152, p. 74 (1893); 250, p. 28 (1899); 255, p. 68 (même année); 265, p. 11 (1900) et *B. C.*, t. XIII (1896), p. 81 (sur le minâr).

VILLE D'ARMANT (ERMENT).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, VIII, 54.

RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

a. Un bain ancien, sans inscription, attribué à l'époque fatimite, fut signalé en 1892, à la suite de travaux qui le dégagèrent; on décida de le laisser tel quel.

b. Tombe de Sidi 'Abd Allah (ap. MAX. DU CAMP, *loc. cit.*, pl. LXII).

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapports n° 142, p. 100 (1892); 179, p. 19 (1895).

VILLE D'EDFOU.

Inscription donnée ap. *C. I. A.*, p. 745 (cf. pour Esneh, *ibid.*, p. 699).

NOTE. — Monuments transportés au Caire :

1. Stèle de basalte, de Qouïs (589/1193) (*Catal. du Musée arabe*, 1906, p. 28, n° 65).
2. Linteau de porte, de Qouïs, mosquée el 'Omari (de 548/1153), *C. M. A.*, 1906, p. 82, n° 16.
3. Linteau d'époque turque, de Qouïs (n° 84, p. 99 *ibid.*).
4. Bois incrustés d'Edfou (n° 16-18, p. 143 *ibid.*).

⁽¹⁾ J'en ai obtenu un fragment de poterie dont l'enduit à reflet métallique semble d'époque fatimite.

⁽²⁾ Malgré cette vocalisation, M. Max van Berchem (ap. *C. I. A.*, p. 716) rattache cette nisbah à 'Amr ibn al-'Âs.

MOUDIRIYEH DE GIRGÂ (SOHAG).

NOTE. — De *Sohag* même, Max. du Camp donne deux reproductions : la mosquée d'el 'Arifat et la tombe de Mourad bey (pl. XIII, *loc. cit.*).

VILLE D'IKHMÎM.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. M.*, I, 239; *K. D.*, VIII, 35.

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Les mosquées, dont l'une semble de style archaïque.

II. TEXTES ÉPIGRAPHIQUES.

Inscription signalée dans les ruines de la mosquée el 'Omari démolie en 1904.

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapports n° 326, p. 8 (1904) et 328, p. 25 (1904), phot. *B. C.*, 1904, pl. III.

III. FOLKLORE MONUMENTAL À RECUEILLIR.

α. Légende du cheikh Abou'l Qāsim, patron d'Ikhmîm (son « madfan » est au centre du cimetière).

β. Légende du cheikh Sheqotn, à Bir el 'Ain.

BIBLIOGRAPHIE : MASPERO, *Mythol. et archéol.*, t. I, p. 214, *ibid.*, p. 251.

VILLE DE GIRGÂ (DAGIRGÂ).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, X, 53; *B. C.*, t. XIII (1896), p. 82 (lettre de Mohamined bey Beyram du 31 mars 1896) et MAX. DU CAMP, *loc. cit.*, pl. XIV et XV (mosquée d'Ali bey).

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

a. Mosquée « Amrou et une autre à son voisinage » (*sic*) (classées) (*B. C.*, 1903, liste de classement, p. 101).

b. Les *K. D.* comptent en tout vingt-six mosquées à Girgâ, et en citent deux anciennes : *mosquée Es Sini*, *mosquée El Mou'allaq* (dite El Metwalli).

Mohammed bey Beyram note également le minaret d'al Fāṭih al Kishkī comme du *xv^e* siècle de l'hégire.

II. TEXTES ÉPIGRAPHIQUES.

Texte en nesklit (de 1188 H.) sur la Gāmi' al Mou'allaq, dans le souq des 'Atṭārīn (signalé par M. Maspero, publié par MOHAMMED REY BEYRAM, *loc. cit.*, p. 82).

III. FOLKLORE MONUMENTAL À RECUEILLIR.

a. La légende du Sidi el Metwalli de la mosquée al Mou'allaq (cf. celui de Bab ez Zawailah au Caire).

b. La légende de la «Princesse de Chine»; quoiqu'elle ait déjà tenté plusieurs romanciers, nous n'en avons pas encore la notation dans le dialecte local. La mosquée qui fait l'objet de cette légende est la *Gāmi' es Šini*. Mais ce n'est pas celle qui porte actuellement ce nom qui l'a porté à l'origine. L'histoire est assez curieuse. Jusqu'à l'inondation qui détruisa Girgā, il y a plus de cent ans, et amena la construction d'une digue sous Isma'il pacha, la mosquée qui porte actuellement ce nom était nommée d'après la qoubbeh du cheikh 'Abd el Mona'im qui lui fait encore face aujourd'hui; la vraie mosquée *es Šini* (bâtie fin *xv^e* siècle) fut ruinée par l'inondation; elle n'a gardé que son minaret; il y a vingt ans, quelques pans de murs restaient; aujourd'hui quelques colonnes gisent encore à terre.

Quant au riche revêtement de «qishāni» bleues qui lui valait son nom⁽¹⁾, un cheikh pieux, un certain 'Abd er Raḥmān el 'Oulami (?), opéra tant bien que mal le sauvetage de ces faïences qui vinrent orner la mosquée d'Abd el Mona'im, d'où le nouveau nom, *es Šini*, de cette mosquée. Ces céramiques, composées en mosaïque, comprennent deux séries :

1. Deux *panneaux entiers*, transportés tels quels :

a. La niche du miḥrāb;

b. Et le panneau orné de *clous*, à sa droite. (Ces clous, que la légende locale dit avoir été d'argent avant d'être rouillés comme maintenant, rappellent

⁽¹⁾ Porcelaines de Qashān (Perse) où l'industrie de la céramique avait été introduite de Chine (Belad *es Šin*). Noter la rareté des grandes

surfaces ornées de «qishāni» en Égypte : je n'en vois guère ailleurs qu'à la mosquée d'Aq souqor (Ibrāhīm Aghā) au Darb al Aḥmar (Caire).

le procédé des mosaïques de Damas et servient remonter ce panneau au *xvi^e* siècle.)

II. Deux autres panneaux, composés des petits fragments rassemblés au hasard dans le plus grand désordre.

Ces panneaux de « qishānī » ont frappé l'imagination populaire, évoquant le lointain « Beled es Sini ». Puis les petits bateaux, que les bateliers de Girgā accrochaient en ex-voto sur les murs de la première mosquée es Sini qui dominait le fleuve. Tels sont, comme M. Maspero l'a démontré, les éléments primitifs qui se sont combinés pour faire venir une princesse de Chine jusqu'à Girgā, afin de bâtir une mosquée ornée de faïences bleues comme celles de là-bas, où, suspendu au mur parmi les autres ex-voto on montrait encore, il y a vingt ans, le modèle réduit de la « dahabieh » qui l'avait amené sur le Nil pour se guérir là d'une maladie grave, selon la promesse d'un rêve. (Communication de M. Maspero.) J'ai recueilli trois variantes de cette légende qui me semble d'autant plus digne d'une étude spéciale qu'elle fournit un type assez caractéristique du folklore des monuments islamiques en Saïd.

NOTE. — Monument transporté au Musée arabe du Caire : un heurtoir, d'Ikhnānīn (*Catal. M. A.*, 1906, n° 17, p. 210).

MOUDIRIYEH DE SIOÛT.

VILLAGE D'AL-QOÛSIYEH.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, XIV, 240.

TEXTES ÉPIGRAPHIQUES À PUBLIER.

G. Salmon a déjà publié la transcription très sommaire de quelques lignes relevées par M. J. Clédat sur des fragments de calcaire encastrés dans les murs de tombes arabes qu'il y aurait, sans doute, profit à revoir.

BIBLIOGRAPHIE : SALMON, *Bull. Inst. fr. archéol. or.*, t. II, p. 111-112.

VILLE DE SIOUT (AS-SIYOÛT).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, XII, 98-111.

Bulletin, t. VI.

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

a. Mosquée Al 'Amawī (classée 1890).

b. Tombe d'Ali al Badri.

BIBLIOGRAPHIE : B. C., rapport n° 309, p. 96 (1902). Cf. C. I. A., p. 630.

II. ADDITIONS.

De la lecture détaillée de la notice d'Ali pāshā Mobārek (*Khūṭat el Gedīdāt*), revisée sur place, il résulte que :

a. Dix autres mosquées seraient à examiner : al Youṣoufī, al Mougāhidīn, Moḥammed Kāshef Bezādch, sidi Gilāl ad Dīn aṣ Ṣoyoufī (le célèbre polygraphe du xv^e siècle), al Qaḍī, al Maḡdoub (d'Ibrāhim pāshā Qoubān), 'Abd al 'Āfī, ad Daftardār, al Qaramālī.

b. Certaines parties des vingt *akālah* groupées autour de la qaisāriyat el-'oumoūmiyah semblent anciennes, de même que le Ḥammam al qadīm.

c. Il y aurait lieu de reviser les épitaphes des vieux cimetières des cheikhs as Soutouhī, 'Abd el Kerīm as Souḍī, et Sha'bān.

NOTE. — Monuments transportés au Musée arabe du Caire : linteau du minbar fatimite d'Al 'Amawī, Siouṭ (*Catal. Musée arabe*, 1906, n° 10, p. 81).

VILLAGE DE AL MADINAH.

Inscription datée de 117 de l'hégire (ap. C. I. A., p. 694).

MOUDIRIYEH DE MINIYEH.

VILLAGE DE QOLOÛSNĀ.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : K. D., XIV, 114.

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Mosquée al 'Omari (ruines).

II. TEXTES ÉPIGRAPHIQUES À PUBLIER.

Inscription koulfique sur une colonne en marbre « portant le nom d'Arkam ibn 'Abd Allah es Salmi » et datée de l'an 518 de l'hégire, période faïmite (au Musée arabe).

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapport n° 323, p. 70 (1903).

VILLE DE MINIEH.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. M.*, I, 205 (Alminiat-al-Khasib); *K. D.*, XVI, 50 (Alminia).

RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Mosquée de Nagm ad Din al Lam'i (faïmite?).

Sur une lettre de Q. R. Gnest (1898) un de ses piliers (pierre tumulaire plutôt) fut enlevé et transporté au Musée arabe.

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapports n° 250, p. 28 (1899); 265, p. 12 (1900).

MOUDIRIYEH DE FAYOÛM.

MEDINET-EL-FAYOÛM.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. M.*, I, 241; *K. D.*, XIV, 84; SALMON, *Bull. Inst. fr. archéol. or.*, t. I, p. 29-77; ARMED BEY ZÉKI, *Bull. Soc. Khédiviale de Géogr.*, 5^e série, t. V, Caïre, 1899 (texte édité d'un voyage en 642/1245).

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

a. Mosquée de Faïmah Khawand, veuve de Qaïbāy⁽¹⁾, tombe en ruines (classée 1890) avec le pont el-Waddā', phot. *B. C.*, 1894, pl. II, et 1899, pl. IV.

b. Mosquée al-Mou'allaq (classée 1890).

c. Mosquée (et pont) de cheikh Sālim.

d. Mosquée de cheikh Moûsā al Fashnī.

⁽¹⁾ C'est elle dont la zaouïa s'élève près de Bab esh Sha'riah au Caïre (voir *B. C.*, rapport n° 230, p. 172 [1897]).

II. TEXTES ÉPIGRAPHIQUES.

Seules ont été publiées par M. van Berchem (ap. *C. I. A.*, p. 556-560), les inscriptions relatant la construction de la mosquée de Aṣalḥay Faṭimah la « Khawand »⁽¹⁾ (commencée en 900/1494, achevée en 903/1497).

Les inscriptions d'Al Mon'allaq⁽²⁾ estampées par 'Alī bey Bahgat à l'intention de M. Max van Berchem (voir *B. C.*, 1901, p. 51-53) restent inédites.

BIBLIOGRAPHIE : a. *B. C.*, rapports n° 119, p. 85 (1891); 134, p. 105 (1892); 167, p. 8; (1894); 237, p. 60 (1898); 240, p. 106 (1898); 247, p. 9 (1899); 254, p. 56 (1899); 314, p. 130 (1902) et *Revue égyptienne*, n° 4 (1889). Quant au pont, cf. *B. C.*, rapport n° 156, p. 73 (1894).

b. *B. C.*, rapports n° 279, p. 20 (1901); 282, p. 48; 287, p. 87 (même année).

c. *B. C.*, rapports n° 233, p. 29 (1898) et 246, p. 137 (1898) sur le pont (non classé); 250, p. 27 (1899); 255, p. 67; 256, p. 78 (1899) sur la mosquée.

d. *B. C.*, rapports n° 338, p. 40 (1905); 343, p. 75 (1905).

NOTE. — Monuments transportés au Caire :

α. Une stèle funéraire, 344 de l'hégire (*Catal. Musées arabes*, 1906, p. 21, n° 59).

β. Les lustres de la mosquée d'Aṣalḥay la « Khawand », 903 de l'hégire (*ibid.*, p. 206, n° 115). Inscription ap. *C. I. A.*, p. 677.

MOUDIRIYEH DE BENI-SOUEIF.

VILLE DE BEHNESÂ (AL BAHNASÂ).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. M.*, 1, 204, 238; *K. D.*, X, 2; *Foutouh al Bahnasâ*, édit. Galtier (ap. *Mém. Inst. fr. archéol. or.*, t. XXII, en cours d'impression). Cf. *B. C.*, t. XIII (1896), p. 84-88.

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

a. Des stèles anciennes m'ont été signalées dans un cimetière *extra muros* (vers le *gebél*): Moḥammed bey Beyram avait noté celles de « Sayda Medah », avec un *zîr* de marbre, Abân-ibn-'Otmân (avec un *Qurân* en koufique), et Moḥammed bey el-Alfi † 1221 de l'hégire (*loc. cit.*, p. 87).

b. Mosquée faṭimite de Ḥasan ibn Ṣalīḥ, rebâtie en 1194 et 1267 de l'hégire.

⁽¹⁾ *Khawand*, titre des princesses, filles, épouses ou mères de rois.

⁽²⁾ Construite en 966 de l'hégire par l'émir Solīmān Kāshif.

c. Mosquée El Mou'allaq, rebâtie par le hâgi Moustafa en 1092 (1681) (ruinée; phot. B. C., 1896, pl. IX-XI).

II. TEXTES ÉPIGRAPHIQUES.

Les inscriptions chiïtes de la mosquée de Hasan et les quatre inscriptions d'El Mou'allaq, relevées par Mohammed bey Beyram et dont Herz bey n'avait donné qu'un court extrait.

BIBLIOGRAPHIE : B. C., rapports n° 183, p. 38 (1895), et 202, p. 142 (1895).

II

DELTA.

MOUDIRIYEH D'AL GÏZAH.

VILLAGE DE WARDÂN (N.W. GÏZAH).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : K. D., XVII, 58.

RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Mosquée d'époque turque signalée en 1896, détruite avant 1898.

BIBLIOGRAPHIE : B. C., rapports n° 129, p. 126 (1896), et 236, p. 48 (1898)⁽¹⁾.

VILLE DE AL-GÏZAH (GUÏZEH).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : K. M., I, 205.

RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Tombe de Dou'n Noûn el Ikhmîmî el Mişrî, † en 245 (859), célèbre ascète, soufi et alchimiste, auteur des *Mugarrabat* (BROCKELMANN, *Gesch. der Arab. Lit.*, I, 199). Un maqâm porte encore son nom au cimetière du Shoûniz à Bagdad (W.).

⁽¹⁾ Noter ici, p. 49, un lapsus dans la référence aux K. D. qui se rapporte en réalité au village de Bataounn.

GOUVERNORAT D'ALEXANDRIE.

MOHAFZAT ISKANDERIYAH

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. M.*, I, 168-174; *K. D.*, cf. *C. I. A.*, p. 701.

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

- a. Mosquée Qāitbāy, fin xv^e siècle (classée 1903).
 - b. Fortifications (fort Qāitbāy⁽¹⁾, fin xv^e siècle) (classé 1890). Textes épigraphiques publiés par M. Max van Berchem (*C. I. A.*, p. 473-489).
 - c. Tour de Missallah, dite « des Romains », fin xv^e siècle (classée 1903; phot. *B. C.*, 1902, pl. VIII).
 - d. Portail de la mosquée d'Alibāy (classée 1903).
 - e. Citerne al Mouroū ou al Badawī (classée 1903; phot. *B. C.*, 1898, pl. VI, VII).
 - f. Citerne al Nebih (classée 1903; phot. *B. C.*, 1898, pl. VI, VII).
 - g. Mosquée d'Abou'l 'Abbās (pour sa cour d'ablutions).
- Bibliographie : a. *B. C.*, rapport n° 271, p. 68 (1900).
b. *B. C.*, rapport n° 43, p. 43 (1887-1888).
c. *B. C.*, rapports n° 43, p. 43 (1887-1888); 169, p. 99 (1894); 172, p. 123 (1894); 255, p. 67 (1899); 266, p. 9 (1900); 271, p. 70 (1900); 289, p. 95 (1901); 313, p. 129 (1902); 314, p. 158 (1902); 323, p. 67 (1903); 329, p. 31 (1904).
d. *B. C.*, rapport n° 271, p. 68 (1900).
e. *B. C.*, rapports n° 271, p. 69 (1900), et 261, p. 127 (1899).
f. *B. C.*, rapports n° 271, p. 68 (1900), et 261, p. 115 (1899).
g. *B. C.*, rapport n° 271, p. 67 (1900).

Ajouter à cela une série d'études sur des citernes d'Alexandrie ne présentant pas d'intérêt archéologique, ap. *B. C.*, rapports nos 203, p. 23 (1898); 237, p. 62; 238, p. 72, 81; 245, p. 135 (même année); 264, p. 5 (1900); 286, p. 84

⁽¹⁾ Bourg az-Zafar ou Pharillon.

(1901); 290, p. 99; 293, p. 113 (1901); 306, p. 78 (1902); 311, p. 114 (1902); 316, p. 16 (1903); 333, p. 69 (1904); 334, p. 81 (1904), 338, p. 38 (1905).

Et une note sur les projets de fouilles du docteur Siglin au-dessous de la mosquée d'en Nabi Daniel, pour trouver le tombeau d'Alexandre (*B. C.*, 1898, p. 139).

NOTE. — Monuments transportés au Musée arabe du Caire :

a. Stèle de Bab es Sidrah, ayyoubite (*Catal. Musée arabe*, 1906, p. 27, n° 64). Cf. *C. I. A.*, p. 638.

b. Relief d'une mosquée. El Mek (Catal. Musée arabe, p. 49, n° 126).

GOUVERNORAT DE DAMIETTE.

MOHAFZAH DOUMIAT.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. M.*, I, 213; *K. D.*, XI, 36.

Salmon, ap. *Bull. Inst. fr. archéol. or.*, t. II, p. 71-89.

RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

a. Mosquée d'El Mo'aïni (classée 1903; phot. *B. C.*, 1893, pl. I).

b. Tombe d'Abou'l Ma'ati (classée 1890; rebâtie 1072 de l'hégire).

c. Mosquée El Qasimiyeh.

BIBLIOGRAPHIE : a. *B. C.*, rapports n° 149, p. 109 (1892); 297, p. 19 (1902) et 397, p. 98 (1905).

b. *B. C.*, rapport n° 73, p. 139 (1889).

c. *B. C.*, rapport n° 193, p. 21 (1896).

d. *C. I. A.*, p. 709, 716.

NOTE. — Monuments transportés au Musée arabe du Caire :

α. Boiseries d'El Qasimiyeh (*Catal. Musée arabe*, 1906, n° 87, p. 100; n° 5, p. 156; n° 15-17, p. 112).

β. Porte d'une okalah (*ibid.*, n° 214, p. 137).

GOUVERNORAT DE ROSETTE.

MOHAFZAH RASHID.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, XI, 75.

MAX HERZ REY, *op. B. C.*, 1896 (p. 60-91) et 1899 (p. 129-133) avec planches⁽¹⁾ et *B. C.*, rapport n° 297, p. 46 (1902).

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

- A. *a.* Mosquée Toumaqsis (classée 1903; phot. *B. C.*, 1899, pl. III).
- b.* Mosquée Sidi-Zaghloûl (classée 1903).
- c.* Mosquée Touqâ (1140/1727; phot. *B. C.*, 1896, pl. IV).
- d.* Mosquée Sidi en Noûr (1178/1764).
- e.* Mosquée «Mohammed el Chelebi» (1092/1681)⁽²⁾.
- f.* Mosquée Mohammed el 'Abbâsi (1224/1809; phot. *B. C.*, 1899, pl. I, II).
- g.* Mosquée Sayyid 'Ali al Maḥalli⁽³⁾ (rebâtie 1134/1721), avec un madfan.
- h.* Mosquée Zaouïet ech cheikh Ṣamadî (aṣ Ṣamtî) et de son associé «'Abd er Raḥmân».
- i.* Mosquée el Bāshā Moḥammed 'Alî.
- B. *a'*. Maison Tobguibashî (phot. *B. C.*, 1893, pl. V).
- b'*. Waqf es sitt Nefisah.
- c'*. Waqf Yoûsouf es Setouhî.
- d'*. Waqf al Ḥaramāîn.
- e'*. Tahounat at Talāi (1161/1748).
- f'*. Maison d'Alî el Fataûri (1030/1620; phot. *B. C.*, 1896, pl. V).
- g'*. Maison d'el Maïzoûni (phot. *B. C.*, 1896, pl. IX).

⁽¹⁾ Et note *op. Réservée*, Joanne de 1900 *in loco*. — ⁽²⁾ Je l'ai vue en ruines (1907). —

⁽³⁾ Appelée aussi Eab-Shorbugî.

II. TEXTES ÉPIGRAPHIQUES.

Les dédicaces datées de A. b. c. et de B. c'. f. sont données en abrégé dans le rapport de M. Herz bey en 1896.

- BIBLIOGRAPHIE : A. — a. B. C., rapports n° 85, p. 64 (1890); 199, p. 124 (1896); 203, p. 148 (1896); 223, p. 112 (1897); 228, p. 146 (1897); cf. B. C., 1896, p. 65.
 b. B. C., rapport n° 85, p. 64 (1890); cf. B. C., 1895, p. 65, 1899, pl. III.
 c.-d. B. C., 1896, p. 64.
 e. B. C., 1896, p. 66.
 f. B. C., 1896, p. 66; 1899, p. 129.
 g. h. i. B. C., 1896, p. 67.
 B. — a'. B. C., rapport n° 156, p. 94 (1893).
 h'. B. C., rapport n° 215, p. 62 (1897).
 c'. B. C., rapport n° 216, p. 71 (1897).
 d'. B. C., rapport n° 316, p. 70 (1903).
 e', f'. B. C., année 1896, p. 69 (1896).
 g'. B. C., année 1896, p. 72 (1896).
 C. — Sur les photographies prises de Rosette, voir :
 B. C., rapports n° 249, p. 26 (1899); 255, p. 71 (1899), 257, p. 92 (1899) et phot. B. C., 1896, pl. VI-VIII, 1899, pl. III-IX (rues et maisons).

III. ADDITIONS.

A la suite d'une courte reconnaissance sur les lieux en mai 1907, je crois devoir ajouter les détails suivants à la liste des monuments ci-dessus :

- a. Le sébil appartenant au cheikh Touqā (que l'on m'a transcrit *توقا*), orné d'un quatrain en neskhi.
- b. La mosquée el Adfini (vii^e siècle de l'hégire).
- c. La zaouïet d'Ali et Tarfour.
- d. La mosquée el Gindi.
- e. La mosquée rebâtie *extra muros* il y a treize ans dans le pittoresque site d'Abou Manzour⁽¹⁾ (أبو منظر), et qui est un très intéressant exemple de la continuité des traditions locales pour le travail des boiseries, et dont les proportions sont très harmonieuses.

⁽¹⁾ Le nom complet du saint éponyme est Moḥammed ibn Nadr Abou Manzour. Un peu en deçà se trouve la zaouïet Sidi Moḥammed el Bawwāb.

f. La série fort importante des sébils à inscriptions *turques*, dont j'ai copié la plus caractéristique au sébil d'Ahmed Agha et Toubguî al Kartâli (1252 de l'hégire), derrière la mosquée d'al Mahalli, vers le fleuve.

Voir le schéma de la répartition de ces monuments sur le plan ci-joint (fig. 1) :

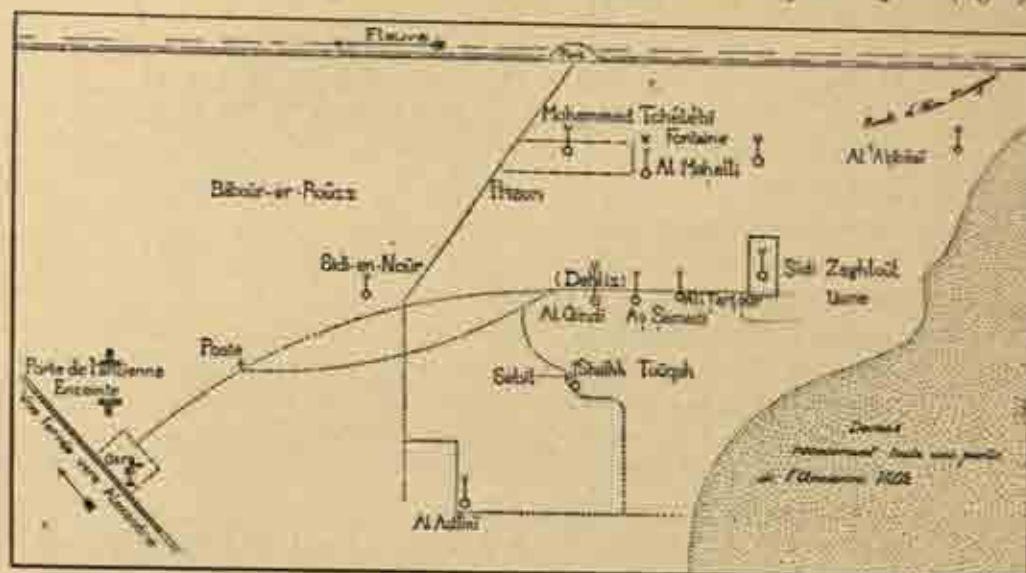


Fig. 1. — Schéma d'orientation des monuments d'art religieux arabe, à Rosette.

NOTA. — Monuments transportés au Musée arabe du Caire :

- a. Une porte (*Catal. M. A.*, 1906, p. 137, n° 215).
- e. Boiserie formant une chambre (*ibid.*, p. 263, n° 14).
- γ. Lampe de la mosquée cheikh Ahmed Dar Toqâ (*ibid.*, p. 336, n° 79).
- δ. Carreau de faïence (*ibid.*, p. 245, n° 102).

MOUDIRIYEH BOHAIRAH.

VILLE DE DAMANHOUR.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, XI, 22.

MOUDIRIYEH EL GHARBIYEH.

VILLE DE TANTAH (TANDTA).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, XIII, 45. Cf. *C. I. A.*, p. 684 (lustre à inscription).

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Mosquée al Ahmadiyeh.

II. FOLKLORE MONUMENTAL À RECUEILLIR.

Le cycle des légendes relatives au madfan du célèbre cheikh Seyyid Ahmed al Badawi (cf. SHA'RĀNĪ, *loc. cit.*, t. I, p. 172).

BIBLIOGRAPHIE : B. C., rapports n° 92, p. 94 (1890); 102, p. 127 (1890).

NOTE. — Monuments transportés au Musée arabe du Caire :

1. Un koursi de l'Aḥmadiyeh (*Catal. M. A.*, 1906, p. 150, n° 154).
2. Un tabl de l'Aḥmadiyeh (*ibid.*, p. 203, n° 109).
3. Oeufs à inscriptions (*ibid.*, p. 252, n° 122-124).

VILLE DE MEHALLET EL KOBRA.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : K. D., XV, 18.

1. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

- a. Porte de la mosquée « El Assi » (classée 1890).
- b. Mosquée d'El Metwalli (classée 1890).
- c. Maison-waqf er Redeini.
- d. Mosquée el Moqaddam.
- e. Mosquée et Tōba.
- f. Mosquée el qadim (phot. B. C., 1904, pl. I).
- g. Bain.
- h. Okalat al Qānsū (classée).
- i. Maison-waqf El Sette Serganieh.
- j. Maison-waqf el Mansoub.
- k. Mosquée Abou'l 'Abbās el Horeissi (phot. B. C., 1904, pl. II).

BIBLIOGRAPHIE : a. B. C., rapport n° 72, p. 135 (1889) (Grand).

b. B. C., rapports n° 72, p. 135 (1889) (Grand); 344, p. 83 (1905).

c. B. C., rapports n° 134, p. 71 (1892); 163, p. 41 (1894); 166, p. 77 (1894); 184, p. 44 (1895).

d. B. C., rapport n° 255, p. 68 (1899).

e. B. C., rapport n° 260, p. 105 (1899).

f. - k. B. C., rapport n° 328, p. 25 (1904).

g. B. C., rapports n° 327, p. 19 (1904); 338, p. 40 (1905).

h. B. C., rapport n° 113, p. 60 (1891) (Hert).

i. B. C., rapport n° 113, p. 61 (1891) (Hert); inscription datée de 1122 de l'hégire.

j. B. C., rapport n° 199, p. 125 (1896).

Le rapport n° 344, p. 83 (1905) signale en outre un texte de 1173 de l'hégire à la zaouïet Sâdiq al Maghraby.

NOTE. — Monuments transportés au Musée arabe du Caire :

- a. Des placards (plâtre) du waqf er Bedeinî (*Catal. M. A.*, 1906, p. 259, n° 72-74).
- b. Des boiseries avec inscriptions provenant de maisons délabrées, Sharia Cheïkh 'Abd el Bah (cf. le *B. C.*, rapport n° 72, p. 136-137 [1889] avec *Catal. M. A.*, 1906, p. 136, n° 208; p. 137, n° 216; p. 157, n° 18; p. 158, n° 24; p. 161, n° 94) * p. 141, n° 12-13.

VILLAGE D'EL KONÏ.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : Les *K. D.* ne donnent aucune indication sur ce village situé dans le markaz de Fouwah, en face d'Adfinah.

RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Mosquée el 'Omarî (en briques), en ruines en 1902.

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapport n° 302, p. 47 (1902).

VILLAGE D'AL ABIÂR.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, VIII, 28.

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Mosquée ayyoubite de Sidi Ahmed et el Bagam et à El Ebiar (*sic*) (classée 1890).

II. TEXTES⁽¹⁾.

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapports n° 76, p. 149-150 (1889); 101, p. 123 (1860) et 333, p. 68 (1904).

VILLE DE DESSOÛQ.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, XI, 6; SHA'ÂNÏ, *loc. cit.*, t. I, p. 164.

NOTE. — Monuments transportés au Musée arabe du Caire :

- a. Linteau d'un caravansérail ayyoubite (*Catal. Musée arabe*, 1906, p. 83, n° 23), dont l'inscription a été publiée par M. Max van Berchem (*C. I. A.*, n° 459, p. 645).
- b. Boiseries (*Catal. Musée arabe*, p. 136, n° 211; p. 137, n° 212-213).

VILLE DE FOÛWAH.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, XIV, 77-84.

MARCEL, *op. Descr. de l'Égypte*, t. XV, p. 225.

⁽¹⁾ Inscriptions publiées dans le rapport n° 101, mais très sommairement.

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Je crois être le premier à avoir visité les mosquées de Fouwah intéressantes au point de vue archéologique. En voici la liste :

- 1° Gāmi' Masjīd as Sabā' (prononciation populaire : as Sab'a). Bâtie au ix^e siècle de l'hégire, en reconstruction.
- 2° Gāmi' al Makārim (xii^e siècle de l'hégire).
- 3° Gāmi' 'Abd er Raḥī al Qonnāouī; ogives curieuses (même époque).
- 4° Madfan Cheikh al Mokhtārī (moderne).
- 5° Gāmi' Sidi Da'īdar (جامع سيدى حيدر); minaret très original en bouton de fleur.
- 6° Gāmi' al Bahīrī (moderne).
- 7° Gāmi' ad Douhī.
- 8° Gāmi' al Foggāl (minaret décapité).
- 9° Gāmi' Naṣr Allah.

La seule qui date de la période prospère de Fouwah est la première.

Le style de toutes se rapproche évidemment de celui des mosquées de Rosette. Mais le minaret de Sidi Da'īdar, les porches de Al Makārim et de Naṣr Allah ont une certaine originalité.

Voir le schéma de leur répartition sur le plan ci-joint (fig. 2) :

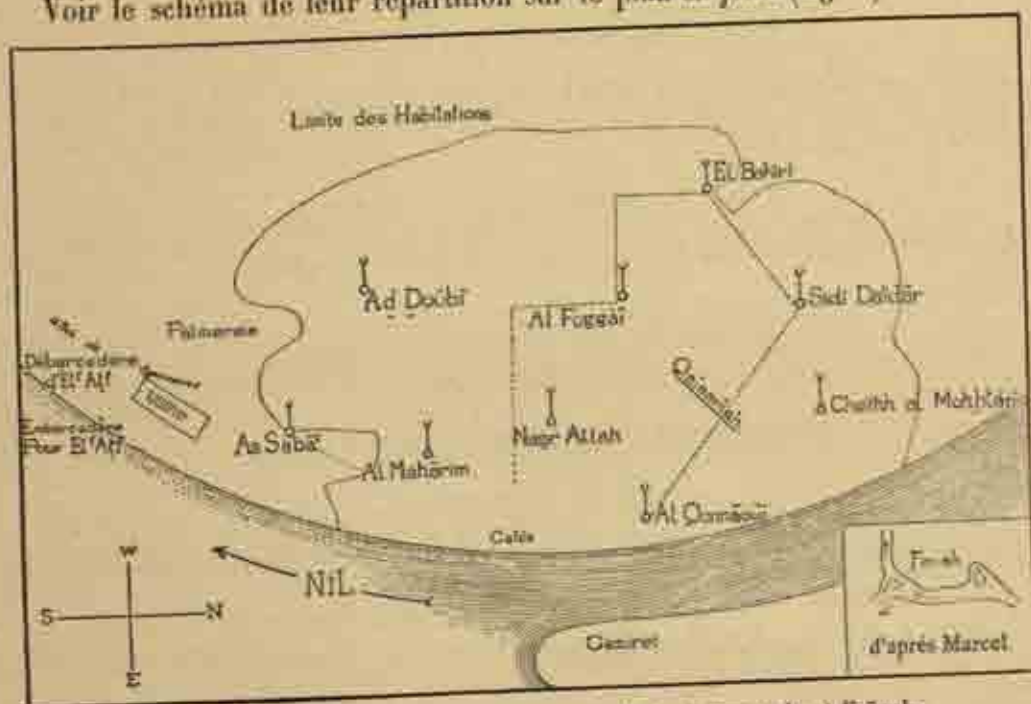


Fig. 2. — Schéma d'orientation des monuments d'art religieux arabe, à Fouwah.

10° La voûte à claire-voie de la qaisariah, entre les mosquées d'al Qonnāonī et de Sidi Da'idār, conserve encore en partie sa voûte de boiseries *anciennes*, ce que je n'ai rencontré nulle part ailleurs en Égypte. J'ai noté également des portes de maisons anciennes auprès de Sidi Da'idār.

II. TEXTES ÉPIGRAPHIQUES À PUBLIER.

1° Inscription du minbar de la *gāmi' es Sabā'* :

أَمَّا هَذَا الْمِنْبَرُ الْمُبَارَكُ الْأَمِيرِ أَحْمَدَ آغا خَانٍ غَانِمٍ مِنْ قُوَّةٍ فِي سَنَةِ ٨١٧

[Celui qui] A construit ce minbar béni [est] l'émir Ahmad Agha Khan Ghānem, de Foūwah. En l'année 817.

Tel est le seul reste épigraphique de la grande époque de Foūwah.

2° Deux inscriptions de la même mosquée, l'une sur le linteau de la porte de droite, donnant sur le madfan des «Sept», l'autre relatant la réfection du porche principal, toutes deux métriques, de l'an 1144.

3° Les inscriptions des porches des mosquées énumérées plus haut, et celle du mihrāb d'al Qonnāonī.

VILLAGE DE MEHALLET EL MARHOUM.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, XV, 34.

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

a. Mosquée de Moḥammed es Sa'id-ibn Dāhir Bibars.

b. Mosquée El 'Amr.

II. TEXTES ÉPIGRAPHIQUES À PUBLIER.

L'inscription du minbar de la mosquée de Bibars (998/1589).

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapport n° 278, p. 18 (1901).

MOUDIRIYET ED DAQAHLIYEH⁽¹⁾.

VILLE DE MANSOURAH.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. M.*, I, 231; *K. D.*, XV, 88.

⁽¹⁾ La citerne signalée près de «Sayedi Chatte, à Chat Ghat el Nassira» était sans intérêt (voir *B. C.*, rapports n° 254, p. 54 (1899); 249, p. 22 (1899).

I. RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

a. Mosquée d'Idris.

b. Dār Ibn Louqmān (prison de Louis IX).

II. FOLKLORE.

La légende du Dār-ibn-Louqmān (voir *B. C.*, rapport n° 278, p. 16, 1901).

BIBLIOGRAPHIE : a. *B. C.*, rapport n° 193, p. 21 (1896).

b. *B. C.*, procès-verbaux p. 95 (1898); rapport n° 264, p. 8 (1900).

NOTE. — Monuments transportés au Musée arabe du Caire :

Boiseries de la mosquée d'Idris (*Catal. Musée arabe*, 1906, p. 109, n° 106; p. 112, n° 11).

NOTE. — Ajouter les poteries à estampilles des potiers de Dikiria (*K. D.*, XI, 18), qui ont été groupées au Musée arabe du Caire avec d'autres, provenant de Baidanieli (près du Caire) et de « Minat Cherif » (*Catal. Musée arabe*, 1906, p. 248).

MOUDIRIYET EL QALIOUBIYEH.

VILLAGE D'EL KHÂNQAH SIRIÂQOÛS.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, X, 87.

RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Mosquée d'Al Ashraf Bars Bâi (classée 1903; phot. *B. C.*, 1895, pl. I).

Textes épigraphiques publiés : M. VAN BERCHEM, *C. I. A.*, p. 375-379.

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapport n° 329, p. 36 (1904).

NOTE. — Monuments transportés au Musée arabe du Caire :

Les portes de la mosquée (*Catal. Musée arabe*, 1906, p. 132, n° 198) avec leurs plaques (*ibid.*, p. 214, n° 41-46).

CANAL D'ABOU'L MENAGGAH.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, XIV, 114-115.

RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Qanţarah Abou'l Menaggah (classé 1890), construit en 665/1266 par Bibars, réparé par Qaithây. Les inscriptions ont été publiées par M. Max van Berchem (*C. I. A.*, p. 522, 3^e fasc. du tome XIX des *Mém. Miss. archéol. fr.*).

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapports n° 254, p. 55 (1899); 269, p. 45 (1900); 303, p. 62 (1902);

313, p. 127 (1902). *Phot. ap. J. A. P.*, 8^e série, t. XII, p. 308, année 1888 (Clermont-Ganneau).

NOTE. — Monuments transportés au Musée arabe du Caire :

α. Deux stèles (*Catal. Musée arabe*, 1906, p. 29, n^{os} 75 et seq.).

β. Lions sculptés (*ibid.*, p. 49, n^o 129).

MOUDIRIYET EL MENOÛFIYEH.

VILLAGE D'AL BATANOUN.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, IX, 7.

RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Tombe de Sayedi Abboud.

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapport n^o 199, p. 125 (1896).

VILLE DE MENOUF.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. D.*, XVI, 47; SHA'RĀNĪ, *loc. cit.*, t. II, p. 2.

RÉPARTITION TOPOGRAPHIQUE DES MONUMENTS.

Colonne (Shahid) du x^e siècle de l'hégire, transportée au Musée arabe du Caire.

BIBLIOGRAPHIE : *B. C.*, rapport n^o 119, p. 91 (1891).

MOUDIRIYET ESH SHARQIYEH.

Les points d'arrêt traditionnels des pèlerins sur la route du hagg.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE : *K. M.*, I, 226. — Pococke, *A Description of the East*, London, fol. 1743, t. I, p. 265.

Aucune mention intéressante à relever sur les monuments arabes des trois gouvernorats de Port-Saïd (Bour Saïd), Ismailia⁽¹⁾ (Ismaïliyah) et Suez (Souwès)⁽²⁾. Cependant voir sur Qolzom (Suez) les *K. M.*, I, 212. Et conférer les stèles des îles ez-Zoumourroud trouvées par Gaunt (*Catal. Musée arabe*, 1906, p. 25, n^{os} 61-61 a).

L. Massignon.

15 juin 1907.

⁽¹⁾ *K. D.*, VIII, 59. — ⁽²⁾ *K. D.*, XII, 69.

LES TEMPLES PRIMITIFS
ET
LA PERSISTANCE DES TYPES ARCHAÏQUES
DANS L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

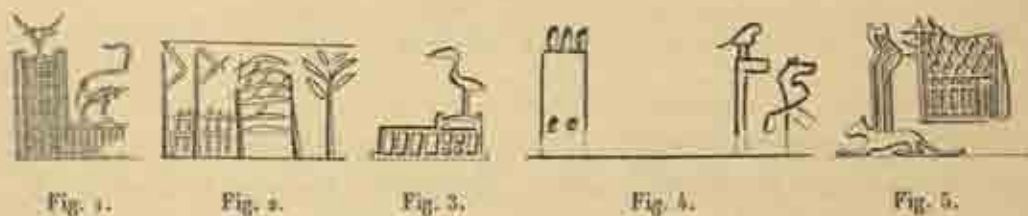
PAR
M. GUSTAVE JÉQUIER.

D'après les quelques rares renseignements que nous pouvons recueillir sur des monuments des premières dynasties, plaquettes d'ivoire ou d'ébène, cylindres ou autres petits objets, ainsi que d'après certains hiéroglyphes de l'ancien empire, nous pouvons nous faire une idée approximative de ce que devaient être les sanctuaires que les premiers Égyptiens avaient assignés comme demeures à leurs dieux. A cette époque, les maisons devaient être des plus primitives, huttes en pisé ou cabanes de roseaux, et le dieu était logé d'une manière à peine plus somptueuse que ses adorateurs : une cabane un peu plus grande peut-être que les autres cabanes du village, entourée d'une enceinte où se dressaient les enseignes symboliques et où pouvait s'ébattre librement l'animal sacré, quand il y en avait un.

Celles de ces figurations qui nous sont parvenues sont sommaires et le plus souvent incomplètes; en général, nous ne savons même pas à quel dieu appartenait le sanctuaire représenté. Cependant, en comparant ensemble toutes ces images, nous pouvons nous rendre compte des parties principales d'un temple égyptien du type courant, à l'époque thinite : une enceinte basse, avec deux poteaux à l'entrée, et au fond un naos de petites dimensions, au toit généralement bombé; l'insigne particulier du dieu se trouve, soit juché

sur le toit même du sanctuaire, soit érigé au milieu de la cour (fig. 1-5⁽¹⁾). Quant aux détails indiqués, nous sommes encore loin, faute d'une documentation suffisante, de pouvoir en tenter une explication.

Peu à peu, à mesure que la civilisation se développait, les théologiens cherchèrent à coordonner toutes les idées hétéroclites, à combiner les dieux locaux nettement distincts pour en former des familles, à forger des mythes pour expliquer ce qu'ils ne comprenaient déjà plus; c'est au même moment sans doute que les rois, dont la puissance s'était considérablement accrue, donnèrent à leurs architectes l'ordre d'agrandir le pauvre sanctuaire primitif de leur capitale, de l'embellir, d'en faire une demeure digne, non plus d'un petit totem de tribu, mais d'un dieu qui, pour ses adorateurs, avait la prétention d'être l'unique et l'universel. Et, sur cet exemple parti d'en haut,



toutes les villes d'Égypte voulurent réformer leurs anciennes habitudes architecturales et remplacèrent peu à peu par de lourdes bâtisses de pierre les légers édifices de jadis.

C'est au début de l'ancien empire que dut avoir lieu cette transformation, que nous ne pouvons malheureusement que pressentir, car des édifices de cette époque, nous ne connaissons que les temples du Soleil et quelques temples funéraires, deux types d'une catégorie très différente de celle des temples qui nous occupent. Les quelques ruines, presque incompréhensibles, des sanctuaires du moyen empire ne nous apprennent guère davantage, et en arrivant à ce qu'on est convenu d'appeler le nouvel empire, nous tombons

⁽¹⁾ Fig. 1. D'après Perrot, *Royal Tombs*, II, pl. VII. — Fig. 2. *Ibid.*, pl. X, et *Zeitschrift für ägypt. Spr.*, XXXIV, p. 160. — Fig. 3. *Royal Tombs*, II, pl. X. — Fig. 4. *Ibid.*, pl. III. — Fig. 5. *Ibid.*, pl. XVI.

presque sans transition sur des bâtiments immenses qui ne rappellent plus en rien l'habitacle primitif des dieux égyptiens.

Est-il resté quelque chose, dans l'architecture des époques classiques, de ces petits sanctuaires des temps archaïques? La chose est probable, car, dans tous les pays, les lieux de culte très anciens ont joui d'une vénération particulière et ont laissé des traces très visibles de leur existence, et souvent la tradition s'en conserve, plus ou moins déformée, plus ou moins incomprise, dans les monuments somptueux d'un style plus moderne. C'est surtout dans les villes de province qui n'ont jamais été capitales de l'empire et dont le dieu s'est développé d'une manière à peu près normale, que nous avons des chances de retrouver des traces semblables, plutôt que dans de grands centres, comme Memphis ou Thèbes, où la ville, dans un essor subit, a pu plus facilement transformer d'un seul coup son temple, voulant ainsi mettre son dieu au-dessus de tous les autres, de même que son roi étendait son sceptre sur toute la vallée du Nil. Les notes qui suivent ont pour but de montrer, pour quelques temples d'Égypte, la persistance du type ancien, du type le plus primitif, jusqu'à la dernière époque de la civilisation pharaonique, sans avoir du reste la prétention d'épuiser le sujet.

LE TEMPLE DE NEIT.

Le meilleur exemple d'un de ces sanctuaires archaïques qui nous soit parvenu sur un monument contemporain est celui que nous montre une petite plaquette provenant d'Abydos⁽¹⁾. A une des extrémités de l'enceinte se dressent les deux mâts terminés par un triangle, et à l'autre, le naos précédé de l'enseigne bien connue, le bouclier percé de deux flèches qui symbolise la déesse Neit et surtout le nome où elle était adorée tout spécialement (fig. 6).

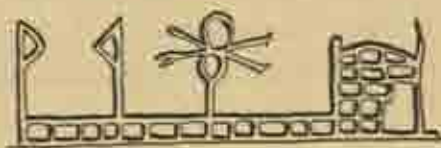


Fig. 6.

Le fait même de trouver en Haute-Égypte, à une époque aussi reculée,

⁽¹⁾ *Perniz, Royal Tombes*, II, pl. III a et X.

une déesse du Delta, est assez curieux et pourrait nous tenter d'attribuer à une autre divinité le signe 𓆎 dont nous avons plusieurs exemples à Abydos même, datant de la même période. Pour nous convaincre que la lecture Neit est bien la bonne, il faut nous reporter à des monuments de beaucoup postérieurs, certaines statues d'époque saïte ou perse, représentant des prêtres directement attachés au culte de la déesse en question.



Fig. 7.

La première, qui appartient au Musée de Florence⁽¹⁾, rentre dans la catégorie des statues naophores et nous montre un personnage qui fait partie de tous les sacerdoces de la ville de Saïs, mais professe pour Neit une dévotion toute particulière. L'homme est debout, tenant à deux mains devant lui un bloc qui a la forme générale d'un naos, mais n'est pas évidé. C'est là qu'est gravée

l'inscription en l'honneur de la déesse seule, tandis que les autres titres du prêtre sont relégués derrière la statue, tout le long du pilier; au-dessus de ce texte se trouve la représentation reproduite ici, une image très simplifiée qui nous montre en raccourci, non seulement le sanctuaire de Neit, mais les principaux emblèmes qui ornaient le téménos (fig. 7).

Ici nous avons, sous une autre perspective, de face cette fois, exactement le même édifice que sur la plaquette d'Aha. Au centre, la chapelle, avec sa toiture bombée et les petits dés aux angles, continuation des poutres de la charpente, montrant qu'il s'agit d'une construction légère en bois; devant, de chaque côté, se dresse sur un support le grand bouclier traversé des deux flèches, et enfin deux 𓆎 , se regardant, ferment et encadrent la composition.

Une statuette du Musée du Caire, provenant de la cachette de Karnak⁽²⁾, nous donne une représentation exactement semblable; seule la facture diffère, étant moins soignée; l'inscription se trouve aussi au-dessous du bas-relief,

⁽¹⁾ Statue de $\text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎}$, n° 1523 du Catalogue Schiaparelli; cf. photographie Petrie, n° 378.

⁽²⁾ Elle représente un homme agenouillé,

tenant des deux mains le bloc rectangulaire sur lequel est gravée ladite figuration et portant le nom de $\text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎} \text{𓆎}$. (N° de la trouvaille, 714. Non encore numérotée au Musée.)

donnant le nom et les qualités du prêtre représenté et mentionnant sa dévotion à Neït (fig. 8).

Malheureusement, pour ces deux statues, les inscriptions ne nous apprennent rien de nouveau, et il n'y a pas lieu de revenir ici sur la formule du dossier de celle de Florence, étudiée à diverses reprises par MM. Naville, Wiedemann et Piehl, qui se retrouve identique sur la plupart des statues naophores de cette époque⁽¹⁾.





Une statue du Cabinet des Médailles, semblable à la précédente, celle de  , encore inédite et dont je dois la communication à M. Legrain⁽²⁾, porte la même représentation sur la face antérieure du petit naos; la seule différence à signaler est que



Fig. 9.

le triangle placé dans l'édicule est devenu méconnaissable et s'est converti en une série de

lignes formant trois chevrons superposés. Par contre l'inscription est intéressante en ce qu'elle nous donne une épithète nouvelle de la déesse   , qui indique la présence réelle de Neït dans son symbole du bouclier (fig. 9).

Je ne puis que citer en passant une statuette naophore du Vatican, dont l'image du temple de Neït, d'après la description du catalogue⁽³⁾, ne doit pas différer beaucoup des précédentes.

Enfin, sur une statue du Musée de Bologne⁽⁴⁾, nous retrouvons le même

⁽¹⁾ Cette formule ne s'applique du reste pas uniquement aux statues naophores, puisque nous la retrouvons déjà sur une statuette funéraire de la XVIII^e dynastie. (AYTON, GERRARD, WEISBELL, *Abydos*, III, pl. XVIII, cf. CAPART, *Bulletin critique des religions de l'Égypte*, 1905, p. 156.)

⁽²⁾ Statue A. 17 du nouveau catalogue : LEGRAIN, *Collection égyptienne du Cabinet des Médailles*. La figure ci-jointe est exécutée d'après un dessin de M. Legrain.

⁽³⁾ MARUCCHI, *Il Museo Egizio Vaticano*, n° 93. (Bonseignement fourni par M. G. Legrain.)


⁽⁴⁾ Partie inférieure de la statue d'un homme agenouillé, les mains sur les cuisses. L'inscription en question, au nom de , est sur le socle. Photographie Petrie, n° 374; cf. NEWBERRY, *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, XXVIII, p. 74, pl. I, où le monument est par erreur qualifié de stèle.



Fig. 8.

groupe, mais cette fois comme un simple hiéroglyphe faisant partie d'un titre religieux, et non plus comme motif principal, comme l'image même du temple mise en évidence à la place qu'occupe ailleurs l'image du dieu lui-même (fig. 10). Malgré les petites dimensions de ce signe, il est identique aux deux autres figurations, à part de très petites différences dans la forme des emblèmes.

Nous n'avons pas à rechercher ici le rôle que pouvait jouer Neit à Abydos, ni si ce rôle était autre que celui de déesse funéraire que nous lui voyons remplir dès l'ancien empire, mais simplement à constater qu'elle avait un sanctuaire dans cette ville ou tout au moins dans la Haute-Égypte, dès la 1^{re} dynastie⁽¹⁾, et que ce sanctuaire ne différait en rien de celui de Sais sous la XXVI^e, sans vouloir chercher à expliquer ce fait curieux par l'hypothèse de l'émigration, à un moment donné, de la déesse et de la tribu qui l'adorait.

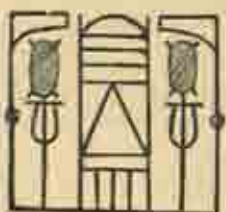


Fig. 10.

L'édifice lui-même a une forme bien connue sur laquelle il est à peine besoin d'insister : quatre poutres plantées en terre, reliées entre elles près de leur sommet par des pièces de bois de même équarrissage, et par-dessus une toiture plus ou moins bombée, tel est le schéma de cet édicule primitif⁽²⁾ qui était fermé sur les côtés soit par des claies, comme cela semble être le cas dans les figurations d'Abydos, soit simplement par des tentures, comme à d'autres époques plus rapprochées de nous. Ce type de naos est encore fréquemment employé pendant toute la période classique, surtout pour des divinités funéraires comme Osiris ou Sokaris⁽³⁾. Une des châsses d'Osiris était même construite sur ce modèle⁽⁴⁾, et c'est sans doute à l'imitation de cet objet vénéré qu'on se mit à faire, à partir d'un certain moment, des

⁽¹⁾ Il est difficile d'admettre, quoique la plaque ne nous dise rien à ce sujet, que le temple soit ailleurs que dans la capitale.

⁽²⁾ Parmi les représentations archaïques de ce genre d'édifices, la meilleure et la plus détaillée est celle de la grande plaque de schiste où est figurée une chasse au lion, sur un des fragments

du British Museum (LÉGER, *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, XXII, p. 131, pl. II).

⁽³⁾ Par exemple BOUËT, *Papyrus of Ani*, pl. XX et XXXVII; CARLSEN, *Temple of the Kings*, pl. VII.

⁽⁴⁾ Voir la vignette du chapitre XVII du *Livre des morts* (NAVILLÉ, *Totenbuch*, I, pl. XXIX).

sarcophages et des cassettes des figurines funéraires d'une forme analogue⁽¹⁾.

Dans les quatre représentations saïtes, le sanctuaire semble ouvert, et l'on voit au milieu un objet triangulaire, sorte de cône ou plutôt de pyramide très allongée. C'est sans nul doute un emblème de la déesse dont je ne connais aucun autre exemple et que je ne saurais expliquer; le seul symbole divin auquel on pourrait le comparer est celui de Sop, et encore celui-ci est-il plus effilé et ne montre-t-il pas ce petit évidemment rectangulaire à la base, que nous voyons sur le relief de la statue de Florence. Quant à la plaquette d'Abydos, on distingue aussi quelque chose à la partie postérieure du naos, comme une solution de continuité dans le dessin du treillis composant la paroi, qui donne à peu près le profil d'un escalier ou d'un fauteuil; il est possible qu'il faille y voir le même emblème mystérieux.

Les différentes formes de l'enseigne ⚡ ou ⚡ sont assez connues et les divergences de détail sont peu importantes. C'est certainement le symbole primitif de Neït, avant l'introduction du ⚡ , qui peut fort bien n'en être qu'une déformation⁽²⁾, de même que le ⚡ , plus récent encore.

Quant aux deux ⚡ placés à l'entrée, ce sont de simples perches munies d'une banderolle triangulaire, d'un pennon plus ou moins rigide dont la forme varie peu⁽³⁾. Rien d'extraordinaire donc si ces « poteaux gardiens », comme on pourrait les appeler, placés bien en évidence devant les temples, sont devenus pour le peuple le signe de la présence divine et peu à peu, le signe caractéristique de la divinité, l'héroglyphe du mot « dieu ».

LE TEMPLE DE SEBEK.

Un bas-relief du moyen empire, découvert avec d'autres fragments d'un

⁽¹⁾ Dès l'ancien empire, les sarcophages en pierre ont une forme analogue, mais l'imitation parfaite des naos de ce type, les sarcophages en bois avec les quatre dés aux angles, sont de beaucoup postérieurs; c'est le modèle de ceux des prêtres de Montou. Les caisses à figurines funéraires sont du commencement du nouvel empire.

⁽²⁾ Ce signe est le plus souvent, dans les anciens textes, par exemple dans les pyramides,

placé verticalement et ressemble ainsi beaucoup au précédent. Il n'aurait alors rien de commun avec une arête, comme le veut une opinion encore assez répandue. Les exemples de ces signes sont réunis dans NEWBERRY, *Proc. of Soc. Bibl. Arch.*, XXVIII, p. 74 et pl. I.

⁽³⁾ L'exemple du temple de Sebek, fig. 11, montre fort bien qu'il ne s'agit pas d'une hache, comme on l'a dit souvent, mais bien d'une enseigne.

type analogue au Fayoum, et conservé au Musée du Caire⁽¹⁾, nous donne des représentations très curieuses du dieu Sebek, figuré simplement par une image abrégée de son temple. Ce grand tableau, actuellement brisé en deux parties et dont il ne nous reste que les deux extrémités, est d'un bon style, mais pour ainsi dire sans détails dans le relief qui ne donne que les contours.

On peut aisément reconstituer, d'après des bas-reliefs de l'époque⁽²⁾ la partie centrale qui a disparu : soit deux images adossées du roi, soit, avec beaucoup plus de probabilité, le cartouche seul d'Amenemhat III, en gros caractères, tenant toute la hauteur du tableau. De chaque côté se dressaient deux groupes exact-

tement semblables, dont un seul, reproduit ici, est tout à fait intact, et qui répètent, presque trait pour trait, les caractères généraux du temple de Neit, abstraction faite, naturellement, des symboles divins (fig. 11).

Comme sur les monuments thinites, le temple est vu de côté : au fond, le petit monument à toit bombé et à poutres verticales saillantes⁽³⁾, mais orné cette fois d'un bucrâne planté sur une perche au sommet de la toiture; au devant, un rectangle figure sommairement l'enceinte et se termine par deux mâts dressés l'un à côté de l'autre, dont l'un est décoré d'une sorte de banderolle d'une forme spé-

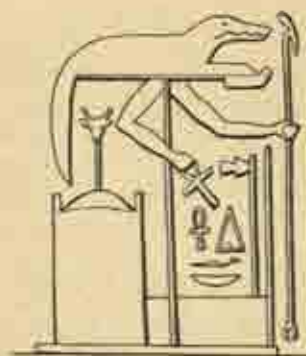



Fig. 11.





ciale. Au milieu, hors de proportion avec le reste, s'élève un immense poteau, servant de support au crocodile-dieu qui domine le tout, et dont la queue vient retomber sur le sanctuaire. Deux bras humains, tenant l'un le ☉ , l'autre le ☿ , prennent naissance au sommet du mât, montrant que cette enseigne, qui occupe la même place que celle de Neit dans la plaquette du roi Aha,

⁽¹⁾ Ce monument n'est pas encore publié *in extenso*, mais il est cité par H. Brugsch, qui l'a découvert, dans la *Zeitschrift für äg. Spr.*, XXXI, p. 56. Les autres bas-reliefs du même temple de Crocodilopolis sont au Musée de Berlin.



⁽²⁾ Par exemple sur les fragments d'un grand bas-relief du même style et provenant évidemment du même endroit, que j'ai vu en vente chez un marchand d'antiquités du Caire (1907).

⁽³⁾ Sur un des bas-reliefs d'Achmès (V^e dyn.) le dieu est représenté debout, et, devant lui, l'image du même sanctuaire, mais sans aucun signe distinctif. Au-devant encore se trouve un second petit édifice semblable, de dimensions moindres, mais il est difficile de conjecturer s'il fait vraiment partie du même groupe (Borchardt, *Grabdenkmal des Königs Ne-User-Re*, p. 92).

n'est pas un simple symbole, mais le dieu lui-même personnifié, qui vient offrir au roi la vie et la force, comme cela est dit expressément dans l'inscription bordant les deux côtés du tableau : .


Si les titres du dieu sont chaque fois différents, le monument ne change pas, qu'il appartienne au Sebek de , ou à ceux de , de , ou de , et il est des plus probable qu'il s'agit non pas de quatre temples semblables disséminés sur divers points de l'Égypte, mais d'un seul sanctuaire, celui de Sebek du Fayoum, auquel on donnait simplement comme épithètes les noms des endroits où une forme analogue de la divinité était adorée sous le même nom. La présence du bucrâne sur les quatre édifices ne laisse guère de doutes à ce sujet; nous aurons à revenir sur ce symbole peu commun.

Nous avons donc ici tous les caractères principaux des sanctuaires de l'époque thémite, et, quoique cette représentation ne remonte qu'à la XII^e dynastie, on ne peut douter que ce ne soit l'image d'un temple extrêmement ancien. Si nous ne pouvons pas en suivre le développement au cours des âges, nous avons tout au moins la preuve que ce monument ne subit pas de transformation importante jusqu'à la période gréco-romaine, puisque nous le voyons figuré à peu près de la même manière dans le papyrus géographique du Fayoum, sur un des fragments conservés au Caire⁽¹⁾.

C'est presque une vue à vol d'oiseau que nous voyons ici : le temple est situé au bord d'un grand étang, et son enceinte, qui forme un grand rectangle, se divise en deux parties : la plus grande, recoupée par deux longs murs, semble être constituée par trois cours parallèles⁽²⁾, assez étroites, allant de l'étang au mur du fond qui les sépare d'une autre cour; dans celle-ci, qui est de forme carrée, s'élève un sanctuaire de la même forme que celui que nous avons vu ci-dessus, mais sans le bucrâne. Ce naos est bien celui de Sebek de Crocodilopolis, ainsi que nous l'apprend l'inscription : de chaque côté de lui se dressent des emblèmes assez mal dessinés, où je crois reconnaître le grand éventail  et qui remplacent probablement, soit les , soit le crocodile sur son perchoir (fig. 12).

(1) Pap. n° 1 de Boulaq, MARINETTE, *Pap. du Musée de Boulaq*, t. I, pl. I; LANGE, *Les papyrus du lac Maris*, pl. VIII.

(2) Si l'étang est bien celui qui était réservé aux crocodiles sacrés, on pourrait voir dans ces

trois longues pièces qui ont la forme de l'hieroglyphe , des cours qui leur étaient aussi attribuées, mais rien ne nous indique avec certitude la véritable destination de cette partie du temple.

Le bucrâne⁽¹⁾ érigé au sommet du naos était bien pour les Égyptiens la caractéristique du temple de Crocodilopolis, puisqu'ils l'emploient très fréquemment comme déterminatif du nom du dieu de cette ville

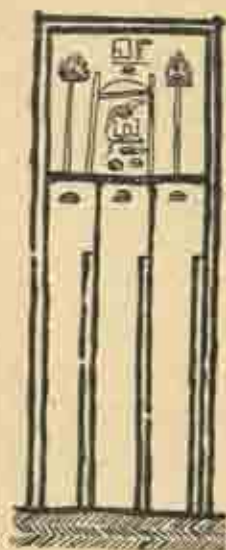


Fig. 12.

ou de la ville elle-même. Il prend alors une forme très abrégée, dont nous avons plusieurs variantes⁽²⁾, et paraît le plus souvent répété deux fois : Le sanctuaire était donc très probablement double, ou bien il pouvait y avoir deux dieux adorés dans le même temple, et le dieu parèdre n'est pas difficile à trouver, ce qui confirme cette dernière hypothèse : de même qu'à Ombos Horus était adoré à côté de Sebek, ici aussi c'est un Horus qui est le plus souvent nommé à côté du dieu crocodile, et qui, quand il est cité seul, présente cette forme curieuse, qui rappelle singulièrement le nom dit de bannière des rois d'Égypte⁽³⁾. Le terme montre qu'Horus n'est pas le dieu original de l'endroit et qu'il n'est venu s'adjoindre qu'après coup à Sebek qui garda



toujours la première place. Il est même possible que tous les deux aient fini par ne plus former qu'une seule et même divinité.

Le fait que, dans les deux endroits où le dieu Sebek était le plus en honneur, Ombos et le Fayoum, il se trouve accompagné du dieu le plus populaire de l'Égypte, est des plus intéressants au point de vue de l'histoire de la religion. Il semble qu'on ait voulu atténuer ce qu'avait d'odieux pour les habitants des nomes voisins le culte du crocodile, en lui adjoignant celui de l'oiseau divin par excellence. Qui sait même s'il ne faut pas aller plus loin et y voir une trace de la fusion des deux races, indigènes et conquérants?

⁽¹⁾ En réalité, il s'agit ici non d'une tête de bœuf, mais d'une tête d'antilope; le mot n'est donc pas rigoureusement exact et nous ne l'employons que parce qu'il est plus pratique; voir pour le bucrâne en général l'article de M. Lefébure dans le *Sphinx*, X, p. 67-106.

⁽²⁾ Voir BARNES, *Zeitschrift*, XXXI, p. 26.

⁽³⁾ Statue du Musée de Marseille : NAVILLE, *Recueil de travaux*, I, p. 109. Au papyrus du lac Maris, nous retrouvons la même mention, avec le naos vu de côté : .

⁽⁴⁾ Voir l'article de Brugsch cité ci-dessus, et GUTHRIER, *Rec. de travaux*, XI, p. 98.

L'OMBILIC DE L'OASIS D'AMON ET LE TEMPLE DE MIN.

L'attention des égyptologues a été attirée dernièrement sur un passage de Quinte-Curce⁽¹⁾, au dire duquel le dieu de l'oasis d'Amon aurait été adoré sous la forme d'un *umbilicus smaragdo et gemmis coagmentatus*. C'est le seul renseignement que nous possédons sur ce bijou, mais, par contre, nous connaissons exactement sa forme, car l'ombilic, ὀμφαλός grec, dont le prototype est le siège d'Apollon au temple de Delphes, le tombeau du serpent Python, se trouve représenté sur de nombreux monuments grecs, en particulier sur les monnaies séleucides : c'est une borne légèrement conique, arrondie en haut⁽²⁾.

Telle devait donc être la forme du symbole divin, mais du dieu lui-même, nous ne savons pas grand'chose de plus que son nom, et ce nom nous montre qu'il n'était guère qu'une forme de l'Amon thébain. Pour retrouver l'origine de l'ombilic, c'est donc, faute de documents locaux, à Thèbes même que nous devons chercher s'il ne se trouve pas parmi les emblèmes d'Amon, ou parmi les ustensiles de son culte, des objets dont la forme pouvait rappeler aux voyageurs grecs le monument bien connu et universellement vénéré du temple de Delphes.

Si rien de semblable ne se présente dans le culte d'Amon Ra, roi des dieux, nous voyons par contre, dans les emblèmes d'Amon ithyphallique, quelque chose qui se rapproche singulièrement de ce que nous cherchons. Ce dieu, qui n'est en somme que le Min de Coptos passé à Amon avec tous ses attributs, est identique en tout point à son prototype, qui continue à être vénéré sous son ancien nom à Coptos et à Panopolis, en sorte que nous pouvons tenir compte indifféremment, dans cette question, de l'un comme de l'autre des deux dieux.

Parmi les nombreux symboles du dieu ithyphallique qui sont en général

⁽¹⁾ IV, 7. Voir NAVILLE, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1906, p. 25. Tout en partageant l'opinion de M. Naville sur le fait qu'il y avait probablement un symbole divin enchâssé dans le godet des plaques de schiste, j'y vois une origine toute différente de celle de l'ombilic

de l'oasis d'Amon : là ce serait un fétiche d'une forme que nous ignorons complètement, et ici, comme on le verra, la déformation symbolique de l'ancien temple du dieu.

⁽²⁾ DAREMBERG et SAGLIO, *Dict. des Antiquités grecques et romaines*, t. VII, p. 197.

placés derrière son image et alternent dans ce rôle les uns avec les autres, le grand éventail, la fleur de lotus, la caisse d'arbres, le carré de laitues, nous voyons parfois une sorte de monument plus ou moins conique, strié de bandes de couleur⁽¹⁾ et surmonté d'un autre cône beaucoup plus petit; une porte le précède généralement, ainsi qu'un mât surmonté de deux cornes et d'une corde



Fig. 13.

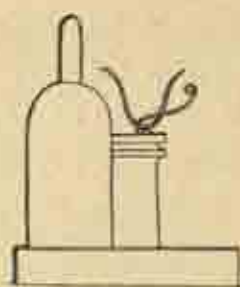


Fig. 14.

enroulée (fig. 13 et 14). Ces accessoires sont placés dans un ordre assez variable, mais, en comparant les divers exemples que nous en avons, on voit que la porte fait partie du monument conique et que ce dernier, par conséquent, doit être une sorte de cabane munie d'une entrée de style égyptien⁽²⁾. C'est, à n'en pas douter, la hutte en branchages, en roseaux ou en pisé qui servit d'abri aux premiers

habitants de l'Égypte, mais une hutte de chef, bariolée de couleurs vives, surmontée d'un petit appendice et précédée d'un mât. Nous retrouvons encore actuellement des constructions tout à fait analogues de forme, chez les peuplades sauvages du centre de l'Afrique⁽³⁾, et si nous remontons jusqu'à la XVIII^e dynastie, nous voyons les habitants du pays de Pount logés dans des cabanes qui sont, étant donné le voisinage de l'eau, montées sur pilotis, mais dont la forme générale est absolument la même⁽⁴⁾.

C'est donc un édifice de ce genre, en tout semblable aux habitations des hommes, qui dut être le premier sanctuaire du dieu Min, sanctuaire dont on n'avait peut-être conservé que le souvenir, mais dont, plus probablement, il existait un modèle qui formait le saint des saints du temple de Coptos, endroit où paraît s'être fixé en premier lieu le dieu du désert, et ce type de naos,

⁽¹⁾ DARESSY, *Rec. de travaux*, XI, p. 94.

⁽²⁾ LARSEN, *Denkm.*, III, pl. CXXI g et CCLXXV. Le plus ancien et le meilleur exemple serait un bas-relief de Senouert I^{er} trouvé à Coptos, si la cassure du monument ne laissait subsister qu'une très petite partie de la hutte et le haut du mât (PERRIN, *Koptos*, pl. IX; voir à la

planche XXII du même ouvrage un exemple de très basse époque). Dans LARSEN, *Diz. di Mitol.*, pl. CCGXXXII, n° 3, la cabane seule est représentée, sans les accessoires.

⁽³⁾ LARSEN, *Sphinx*, X, p. 87.

⁽⁴⁾ NAVILLE, *Deir el-Bahari*, III, pl. LXIX-LXXI.

inséparable de cette divinité, peut l'avoir accompagnée à Thèbes aussi bien qu'à Akhimin.

Le mât dressé devant la hutte est encore aujourd'hui, dans les tribus sauvages de l'Afrique, le signe que l'habitation appartient à un chef; ici, il est surmonté d'une paire de cornes et muni d'une corde, et cela nous permet de le rapprocher du grand mât où se faisaient à certaines fêtes des exercices gymniques en l'honneur du dieu⁽¹⁾, mât qui pouvait même lui servir de symbole.

La porte devait avoir une importance toute particulière, car souvent nous la voyons à elle seule représenter l'édifice entier; dans ces cas-là, elle se trouve aussi placée derrière l'image divine, et elle est alors surmontée du grand éventail ou de la fleur de lotus accompagnée de deux arbustes⁽²⁾.

D'après les représentations dont je viens de parler, nous pourrions avoir affaire, soit au naos même de Min (ou d'Amon) devant lequel serait érigée sa statue, soit au contraire à un modèle en petit de l'ancien sanctuaire avec ses accessoires, constituant simplement l'emblème du dieu, et placé derrière son image. Ce qui m'engage à adopter cette dernière manière de voir est un bas-relief de Medinet-Habou où est figurée toute la fête d'Amon générateur : la statue, munie des deux barres destinées à la porter, est dressée sous un baldaquin, et derrière elle, toujours sous le dais, sont les objets en question, la fleur de lotus sur sa hampe, le mât avec ses cornes et sa corde, et enfin la hutte, devenue presque méconnaissable, tant elle est haute et étroite, tandis que le cône du haut n'est plus qu'une sorte de perche pointue⁽³⁾ (fig. 15).

Il n'est pas possible de songer à voir ici un naos ou une chapelle quelconque; c'est bien certainement un emblème sacré pouvant être porté dans une procession aussi bien que la statue elle-même.

Lorsque Amon alla prendre possession de l'oasis, il est assez naturel que

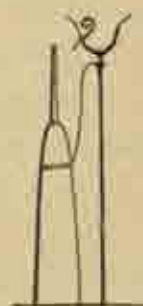


Fig. 15.

⁽¹⁾ MARINETTE, *Denderah*, I, pl. XXIII. Au haut du mât est fixé un groupe d'objets qui représente en miniature la petite chapelle primitive avec son mât.

⁽²⁾ NAVILLE, *Deir el-Bahari*, pl. II, CXXXII; LARSEN, *Denkm.*, III, pl. CXIX, CXLI, CXLIH, etc.

⁽³⁾ CHAMPOLLION, *Monuments*, III, pl. CCXI. Il y a des divergences assez importantes dans la copie publiée par WILKINSON, *Manners and Customs*, V, pl. LXXVI (3^e édition). C'est d'après cette dernière copie, plus compréhensible, qu'est exécutée la figure 15.

sa forme ithyphallique l'ait accompagné, emportant avec elle le modèle de la hutte préhistorique de Min, devenue successivement naos, puis simple emblème. Enfin, dans ce temple si éloigné du centre de la religion égyptienne, son sens primitif se perdit sans doute peu à peu et on n'y vit plus qu'une sorte de fétiche, qu'on orna de pierres précieuses pour le rendre plus vénérable et plus efficace. Il est néanmoins, comme on le voit, facile d'en retrouver les origines, qui n'ont rien de commun avec les bétyles et autres pierres coniques qui jouent un si grand rôle dans les religions orientales.

LE TEMPLE D'ANUBIS.

Nous entrons dans un domaine beaucoup plus incertain avec ce dieu qui joue un rôle si considérable auprès des morts et qu'en somme nous connaissons si peu : de son existence comme dieu local autonome, nous ne savons rien, et cependant c'était une divinité des plus anciennes : il se trouve déjà parmi les images des rares dieux représentés sous l'ancien empire⁽¹⁾, et c'est presque toujours en son nom qu'est rédigée à l'époque memphite la formule $\dagger \Delta \text{—}$, comme si elle avait son origine dans le culte même d'Anubis.

Ses épithètes sont multiples et sont peut-être tout ce qui reste de dieux distincts à l'origine, englobés peu à peu par un seul d'entre eux. Parmi tous ces titres, $\dagger \text{—}$, — , — , et autres, il en est un qui, au point de vue qui nous occupe, mérite d'attirer notre attention : celui de — — — . Au commencement, on avait certainement voulu représenter le temple même du dieu, temple d'une forme très spéciale, toute différente de celle des autres chapelles de l'époque thinite; la locution « celui qui se trouve dans le sanctuaire » — suffisait, étant donné cette particularité, à désigner le dieu lui-même⁽²⁾. Ce type d'architecture qui nous est si familier, aux murs légèrement inclinés en arrière, surmontés de la corniche à gorge, qui devait devenir le modèle de tous les temples égyptiens, était à cette période très ancienne, tout à fait inusité; il

⁽¹⁾ BOUCHARDT, *Grabdenkmal des Königs Ne-user-Re*, p. 93.

⁽²⁾ Voir GRÜFFTH, *Hieroglyphs*, pl. II, n° 15, et

N. DE GARDIN DAVIES, *Plakhotep and Akhetetep*, pl. XII, n° 345; MURRAY, *Saggarah mastabas*, passim, etc.

suffit pour s'en convaincre de regarder la série donnée plus haut des sanctuaires figurés sur les sculptures d'Abydos (fig. 16).

Ce genre de naos fut de tout temps celui qui était spécialement consacré à Anubis; nous le trouvons déjà à l'époque thinite, sur un cylindre et sur une stèle⁽¹⁾, surmonté du chien couché (fig. 17) et précédé, dans le second exemple, d'un objet indistinct qui paraît être la peau de bête enroulée autour d'un piquet, un des symboles du dieu. Pour la période pharaonique, nous en avons de nombreuses figurations, trop connues pour qu'il soit nécessaire de les citer toutes⁽²⁾.

Il y a mieux encore : nous avons vu les temples primitifs précédés d'une enceinte à l'extrémité de laquelle



Fig. 17.

se dressent des 7 de formes diverses. Ici aussi, dans ce titre si fréquent, nous avons le 7, séparé, il est vrai, du naos, mais placé invariablement au-devant de lui; cette coïncidence me porte à croire que ce n'est pas simplement pour faire connaître la sainteté de ce petit édicule qu'on lui adjoignit le signe de la divinité, mais que tous les deux faisaient partie du même temple dont ils représentaient, l'un le portail, l'autre le sanctuaire.

Peu à peu, naturellement, le sens primitif de cette représentation se perdit, et l'image du vieux temple d'Anubis devint simplement une des épithètes du dieu⁽³⁾, qui se lisait aux basses époques — [̐]⁽⁴⁾.

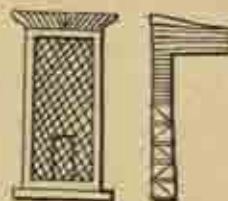


Fig. 16.

LE TEMPLE DE HATHOR.

À Thèbes, tout au moins, Hathor paraît avoir toujours été la dame de la région funéraire, la vache sacrée retirée dans une anfractuosité de la montagne, et il est probable que, dès les premiers temps où l'on se mit à lui rendre



⁽¹⁾ PETRIE, *Royal Tombs*, I, pl. XXIX, n° 86 et pl. XXX; cf. II, pl. XII.

⁽²⁾ Une des meilleures est celle qui se trouve dans NAVILLE, *Deir el-Bahari*, pl. IX.

⁽³⁾ Voir GRIFITH, *Hieroglyphs*, p. 36, et N. or G. DAVIES, *Ptahhetep and Akhetetep*, I, p. 28.

⁽⁴⁾ PETRIE, *Denderah*, pl. XXVa et p. 54.

un culte, on lui apportait des offrandes dans une caverne, comme plus tard sous le nouvel empire, dans le speos de Hatshepsou ou dans celui de Thoutmès III, à Deir el-Bahari. Lui consacra-t-on encore d'autres sanctuaires? Les bas-reliefs de la chapelle qui lui est dédiée, dans le grand temple de Deir el-Bahari, peuvent nous donner une réponse à cette question.

Dans la pièce qui précède immédiatement le sanctuaire, nous voyons la vache dans sa barque, qui est posée sur un socle surmonté d'un grand baldaquin à colonnettes hathoriennes; au-devant se lit cette inscription —  ⁽¹⁾. Le mot  ne saurait s'appliquer au catafalque de la barque divine, et représente nécessairement, soit un temple, soit au besoin une chapelle, et l'on ne peut guère le mettre en rapport qu'avec la salle qui sert d'antichambre au saint des saints taillé dans le rocher.

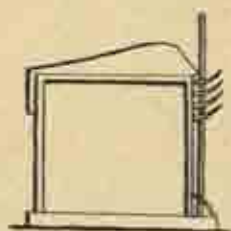



Fig. 18.

Le monument de Hatshepsou est si développé que nous ne pouvons songer à en retrouver toutes les parties dans la chapelle primitive; du reste le déterminatif du mot  nous montre bien que cette « grande maison » n'était qu'un pavillon en bois, de construction légère, sans doute placé immédiatement devant l'entrée de la sainte caverne (fig. 18): c'était la partie du temple qui était accessible aux fidèles, et la vache sacrée pouvait y apparaître elle-même, en certaines occasions. Elle correspondrait alors à cette petite pièce de Deir el-Bahari où est sculptée la scène dont nous parlons et qui précède le sanctuaire. A elles deux, ces petites chambres seraient la reproduction, plus ornée, mais aussi peu spacieuse, de ce qu'était ce lieu saint aux premiers temps.

Ce qui me fait attribuer une origine très ancienne à cet édicule, c'est sa forme même et ses particularités, que nous retrouvons dans une image du temple de Set datant du commencement de l'empire memphite⁽²⁾ (fig. 19). Quant aux détails, ils peuvent s'expliquer facilement d'après un autre relief de



Fig. 19.

⁽¹⁾ NAVILLE, *Deir el-Bahari*, IV, pl. CIV. — ⁽²⁾ Stèle de *Sakar-Kha-Biou*. MURRAY, *Saggarah makhbas*, I, pl. I et XXXIX.

Deir el-Bahari⁽¹⁾, l'encadrement de la porte donnant accès dans la pièce que je crois être le Σ ; cette porte est représentée comme percée dans un monument à la toiture bombée, supportée par quatre colonnettes hathoriennes à huit pans, très minces; un peu au-dessous du chapiteau et fixée contre le fût de chacune de ces colonnes, se trouve une corne qui, d'après sa forme, ne peut être qu'une corne de vache⁽²⁾ et qu'il faut se figurer tournée en avant et non sur le côté (fig. 20). C'est donc exactement la même chose que ces quatre appendices saillants qui ornent le haut du mât devant l'entrée du naos, difficiles à reconnaître, étant donné la petite dimension de l'hieroglyphe, mais il ne peut y avoir de doute à ce sujet, en comparant les deux représentations. Ce mât, ou plutôt ces mâts, puisque, étant donné le nombre des cornes, il devait y en avoir quatre, sont indépendants de l'édifice et me paraissent remplir ici le même rôle que les enseignes divines des autres temples primitifs.



Fig. 20.

Ce symbole de la corne de vache s'explique de lui-même quand il s'agit de Hathor; pour le temple de Set, il semble bien que nous ayons le même emblème, mais je ne saisis pas bien comment on a pu choisir des cornes pour orner l'entrée de son sanctuaire; je ne puis que constater cette étrange analogie entre les deux édifices, qui fait songer involontairement au fait que souvent, plus tard, on a mis l'une à côté de l'autre les deux divinités.

G. JÉQUIER.

⁽¹⁾ NAVILLE, *Deir el-Bahari*, IV, pl. CIII.

⁽²⁾ On remarque au-dessous de l'insertion des cornes, sur le fût, deux petits ronds qui sont sans doute des clous servant à les assujettir. Au

lieux de la hauteur des colonnes une bande ornée de *khakrou* indique une clôture légère, peut-être une étoffe, n'allant pas jusqu'au haut de l'édifice.

NOTES ÉPIGRAPHIQUES

PAR

M. JEAN MASPERO.

I

QUATRE INSCRIPTIONS GRECQUES DU TEMPLE DE QALABCHEH (TALMIS).

Les travaux de restauration du temple de Qalabcheh viennent, entre autres choses, de remettre au jour quatre inscriptions en grec barbare, enfouies jusqu'ici sous le sable de la cour d'entrée. Elles sont gravées sur le mur du pronaos, à gauche de la porte, formant pendant à celle du roi Silco, qui orne la partie droite du même mur. La situation de ces inscriptions est d'ailleurs assez singulière: l'une s'allonge presque au ras du sol, sur le soubassement du pronaos; deux autres, sur la plinthe qui surmonte le soubassement; la dernière au même niveau que les deux précédentes, sur une partie de cette plinthe qui recouvre une des colonnes engagées dans le mur. La plinthe était sans doute entièrement chargée d'inscriptions de même nature, que l'état de dégradation de la pierre aura malheureusement fait disparaître. Ainsi placées au pied du mur, celles qui restent ont l'air d'être dissimulées, plutôt que mises en valeur comme celle de Silco.

La langue de ces documents est un grec fortement altéré et en grande partie inintelligible; mais, tels qu'ils sont, la qualité des personnages qui les dédia leur prête encore quelque intérêt. Voici les textes:

1. Sur le soubassement du pronaos:

ΤΑΜΑΛΑΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ
ΤΗ ΜΑΡΑΡΟΥΚ ΤΟΝ ΤΟΠΟΝ ΕΩΣ ΤΑΙΝ
ΩΝ ΑΥΤΗΣ

Ταμάλας βασιλεὺς ἐχάρισα(?)
τῇ Μαραροῦκ τὸν τόπον ἕως τῶν(?) ὁρί-
ων αὐτῆς

«Moi, le roi Tamalas, (j'ai fait don?) à Mararouk de ce lieu(?) jusqu'aux limites(?). . . .»

Ligne 1. Ἐχάρισα. Voir la quatrième inscription.

Ligne 2. Je lis τόπον. La quatrième lettre était d'abord un Α ou un Δ, dans lequel on a ensuite inscrit un ο en guise de correction.

Ligne 3. Ὀρεων = ὄρων ? On peut aussi comprendre « jusqu'aux montagnes ».

2. Sur la plinthe :

ΤΑΜΑΛΒΑΣΙΛ
ΕΔΕΘΤΑΟΡ/
CΕΝΤΑΗCΕΩ
ΕΑΡΧΙΕΡ<

Ταμάλ(ας) βασιλ(εύς)

εδεθ(. . .) τὰ (?) ὄρ(εα ?)

Σενταίσεων

ε (?) αρχιερ(εύς)

« Moi, le roi Tamalas, j'ai fixé (?) les limites (??), Sentaéis étant grand-prêtre. »

Ligne 1. La barre oblique indique les abréviations. Le nom du roi lui-même est ainsi écrit en abrégé.

Ligne 2. Le vocable εδεθ/ fait songer au verbe ἔζομαι (fut. ἐδοῦμαι); peut-être doit-il se rattacher à la même racine « fonder, établir ». Il existe aussi un mot ἔθεθλον « le fondement ». Ταορ/ peut se décomposer en τὰ ὄρεα, par analogie avec τῶν ὀρεων qu'on lit au n° 1. La première idée qui se présente serait d'expliquer τὰ ὄρεα = τὰ ὄρη « les montagnes » : mais le sens est alors insaisissable. Je croirais plutôt que le graveur a confondu les deux mots τὸ ὄρος « la montagne » et ὁ ὄρος « la limite » : à moins qu'on ne préfère compléter ταορ/ en τὰ ὄρια, sans supposer d'erreur grammaticale. Le roi Tamalas aurait fait délimiter l'enceinte du temple (?).

3. Sur la plinthe également :

ΤΑΜΑΛ-ΒΑΣΙΛ
ΕΔΕΘΤΑΟΡΙΤΑΤΕ
ΒΟΡ- ΠΡΟΦ

Ταμάλ(ας) βασιλ(εύς)

εδεθ(. . .) τὰ ὄρ(εα ?) Πατε-

βόρ (. . .) προφ(ηταῦ)

« Moi, le roi Tamalas, j'ai fixé (?) les limites (?) Patebor... étant prophète. »

Ligne 3. Πατεβορ... On pourrait lire à la rigueur Ιπατεβορ, leçon peu vraisemblable. Ce nom propre doit sans doute se lire Pateboras, de même que Tamal est l'abréviation de Tamalas : il est probablement d'origine nubienne, tandis que le précédent, Sentaésis (Psentaésis) est de forme purement égyptienne.

4. Sur la colonne engagée dans le mur du pronaos :

ΕΓΩ ΙΣΕΜΝΕ ΒΑ
 ΣΙΛΕΤΕ ΕΧΑΡΙ
 ΣΑ ΤΟ ΠΟΝΤΗ
 ΠΛΟΥΛΑΝΚΑ
 ΘΩΣ ΜΑΡΟΥΚΕΧΑ
 ΡΙΣΕΝΤΩΔΗΡΟΥΒΑ
 ΣΙΛΕΙΚΑΙ ΑΥΤΟΣΕΝΤΗ
 ΘΥΓΑΤΡΙ ΑΥΤΟΥ ΠΛΟΥ
 ΛΑΝΕΩΣ ΔΙΩ

Εγώ Ισεμνέ βα-
 σιλεύς έχαρι-
 σα τόπον τῇ
 Πλουλαν κα-
 τ' ὅς Μαρούκ έχά-
 ρισεν τῷ Δηγου βα-
 σιλεὶ καὶ αὐτὸς ἐν τῇ
 θυγατρὶ αὐτοῦ Πλου-
 λαν Εὐς Δίω (?)

« Moi, le roi Isemné, j'ai fait don (?) du lieu à Ploulan (?) (de même que Marouk [— Mararouk ?] a fait don au roi ?)..... »

Ligne 2. Ἐχάρισα pour ἐχαρισάμην. Le sens que je propose est tout à fait hypothétique.

Ligne 6. Δηγου : le γ est douteux : ce pourrait être un ρ à la rigueur.

Ligne 9. Δίω. Ἰώ n'est pas certain. La fin de l'inscription résiste à toute tentative d'explication, même approximative.

J'ai risqué ces essais de traduction sans y attacher grande importance et sans me dissimuler qu'ils sont fort sujets à caution. Du moins apprenons-nous, sans doute possible, les noms de deux rois nubiens, Tamalas et Isemné, tous deux païens encore, comme nous l'indique la présence du grand-prêtre Sentaésis et du prophète Pateboras. Les divinités invoquées par eux se nomment, à ce qu'il semble, Marouk (ou Mararouk ?) et Ploulan, et ne doivent pas être sans rapport avec Mandoulis (variante *Malouli* et quelquefois *Marouli*), la principale divinité adorée à Talmis ou Qalabcheh.

Le pays fut soumis à la domination romaine, sans grande interruption, jusqu'au règne de Dioclétien. J'ai remarqué parmi les fragments retirés lors du déblaiement, deux tronçons d'une colonnette en calcaire de l'époque de la Tétrarchie, qui sont probablement la dernière trace que nous constatons de l'occupation impériale. L'un porte, très mutilées, les traces du nom de Dioclétien; sur le second, on lit encore :

[A]VGG ET F[LAV C]ONSTANTIO
ET CAVAL / M[AX]IMIANO
[N]OBB CAESS

Les quatre inscriptions précédentes ne doivent donc pas remonter plus haut que le iv^e siècle; d'autre part, elles ne peuvent être postérieures au milieu du vi^e siècle, puisqu'à ce moment le pays fut converti au christianisme. La forme des lettres fait songer à la fin du v^e siècle ou au début du vi^e : l'inscription d'Isemmé, notamment, qui doit être la plus récente, rappelle tout à fait, par la forme de ses α , de ses ε , de ses μ , par les deux points sur l'i du nom royal, les documents coptes de cette époque.

Nous avons donc affaire, très probablement, à deux rois blemmyes contemporains de la domination byzantine en Égypte : peut-être même Isemmé est-il celui que défit Silco. Les textes historiques restent muets sur ces deux personnages : les modestes lignes qu'ils firent graver, de façon si peu intelligible, dans la cour du temple de Talmis, sont, jusqu'ici, tout ce qui nous reste d'eux; elles durent sans doute à leur position, presque au ras du sol, d'être de bonne heure recouvertes par le sable, et d'échapper ainsi à l'attention des Chrétiens, qui firent du mur où elles sont sculptées l'un des côtés de leur église.

II

UN NOUVEL ÉPISTRATÈGE DE THÉBAÏDE.

L'inscription suivante a été trouvée au pied du mur sud du temple d'Esneh, sur l'emplacement de quelques maisons récemment achetées et démolies par le Service des Antiquités, pour dégager extérieurement le monument⁽¹⁾. Elle est gravée sur un bloc de pierre de surface carrée, dont la longueur et la largeur

⁽¹⁾ Elle sera prochainement transportée au Musée du Caire.

atteignent à peu près 0 m. 65 cent., pour une hauteur de 0 m. 40 cent. environ. C'est évidemment la base d'une statue de médiocres dimensions : la face supérieure porte encore la rainure qui a servi à glisser cette statue sur le piédestal.

ΓΑΛΛΟΥΜΑΡΙΑΝΟΥΕΠΙΣΤΡΑΤΗΓΟΥΘΗΒΑΙΔΟ[Σ]
ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟΥΝΟΜΟΥΔΙΟΣΚΟΡΟΥ
ΓΕΝΕΣΙΑΛΔΡΙΑΝΟΥΒΗΠΟΛΙΣ

« Gallus Marianus étant épistratège de Thébaidé, Dioscore étant stratège du nome; seconde fête des *nataha* d'Hadrien; la ville. »

La rédaction de cette inscription est assez insolite : il n'y a pas de formule dédicatoire, et le nom de l'empereur n'est accompagné d'aucun titre honorifique. Mais le sens est clair. Sans nul doute, il s'agit d'une statue que la ville de Latopolis avait érigée en l'honneur d'Hadrien dans l'enceinte de son temple.

Je n'ai trouvé aucune mention d'un épistratège de Thébaidé du nom de Gallus Marianus, ni dans les papyrus, ni dans les inscriptions : c'est un nouveau personnage à ajouter à la liste de ces fonctionnaires. Il exerçait sa charge sous le règne d'Hadrien, mais il est impossible de lui assigner, avec certitude, une date plus précise. Les fêtes commémoratives de la naissance d'Hadrien devaient cependant, d'après la vraisemblance, avoir lieu chaque année. Ceci posé, il faut admettre, ou bien qu'on commençait à les célébrer dès l'avènement d'Hadrien, ou, ce qui est infiniment plus probable, qu'on n'eut cette idée qu'à la suite d'un événement important. Cet événement important, ce serait ici le voyage de l'empereur en Égypte; Hadrien vint dans la province, semble-t-il, en l'an 130, et y resta jusqu'en 131 : on dut inaugurer les *γενέσια* au moment même de son passage, c'est-à-dire en 130. La date indiquée sur notre monument serait donc, à ce compte, l'an 131 lui-même.

Gallus Marianus aurait donc été épistratège de Thébaidé en 131 de notre ère. La chronologie des voyages d'Hadrien n'est malheureusement pas assez sûre pour l'affirmer sans hésitation. En tous les cas, c'est bien, à un ou deux ans près au maximum, l'époque où la ville de Latopolis érigea dans son temple cette statue au prince voyageur, le premier des Césars qu'on eût vu paraître en Haute-Égypte.

J. MASPERO.

DÉTERMINATION
ET
NOMENCLATURE DE QUELQUES ROCHES
DU MUSÉE ÉGYPTIEN DU CAIRE

PAR
M. JULES COUYAT.

Berthelot a montré, au cours de ses travaux sur l'évolution des sciences, ce que pouvaient donner les applications de la chimie à l'archéologie. Il est vraiment regrettable qu'il n'ait pas eu pour ses recherches une plus grande abondance de matériaux, car des observations nombreuses lui eussent permis d'ériger certaines théories apparemment téméraires avec plus d'autorité. Mais, malgré tout, les résultats très intéressants de ses recherches auront ouvert une voie nouvelle et montré les services que peuvent rendre à l'archéologie les sciences d'observations en général.

Indépendamment des théories ou des conclusions peut-être curieuses auxquelles elles conduiront, elles ont d'abord une nomenclature à remanier et à mettre en rapport avec leur état actuel. En ce qui concerne les matériaux tirés du règne minéral, par exemple, on est vite frappé des dénominations impropres employées en archéologie. Cela tient surtout à ce que des termes anciens qui par la suite ont changé de sens sont devenus trop vagues. Souvent ces derniers ne répondent même pas à des caractères génériques, ainsi le mot porphyre désigne maintenant un embranchement pétrographique avec ses familles, ses genres, ses espèces. Il a été à peu près abandonné, et les rares personnes qui s'en servent le font toujours suivre d'un terme exprimant des caractères spécifiques de la roche.

À côté des expressions impropres ou vagues, l'on voit souvent le même mot employé pour désigner deux roches se rapprochant par l'aspect, mais au fond très différentes les unes des autres, ou des noms différents pour des roches de même nature, mais d'aspect différent. Ce sont là des erreurs bien

dangereuses, car chaque terme a maintenant une signification si précise répondant à des caractères chimiques, minéralogiques, à des conditions de gisement de la roche (massif, filons, etc.), que l'emploi d'une expression défectueuse peut créer de regrettables erreurs.

Le schiste est presque toujours confondu avec le basalte noir, celui-ci avec la diabase. La dénomination de basalte a été donnée autrefois à la diabase à grain fin que l'on rencontre en filons dans tous les massifs éruptifs. Une analogie de couleur avec des schistes polis de Ouadi Hammamat a fait appliquer le terme de basalte indifféremment à la diabase ou au schiste. Or, le basalte est une lave volcanique noire, basique, par conséquent sans quartz, parsemée de points brillants et verts d'olivine. On le rencontre généralement en coulées d'âge récent et l'emploi de cette roche par les anciens laisserait supposer des relations avec des pays étrangers, à moins qu'on ne la trouve dans les régions mal connues de Bir Doukhan⁽¹⁾ ou de Khartoum, les seules qui puissent être volcaniques.

Le schiste en question se trouve au contraire à proximité de la vallée du Nil, au Ouadi Hammamat, entre Keneh et Kosseir. C'est une roche sédimentaire formée de fragments plus ou moins fins de quartz noyés dans un ciment argileux. Sa compacité est due à la présence du granite dans son voisinage. Le contact a eu comme conséquence de « cuire » la roche et d'y injecter des éléments feldspathiques, etc., autant d'actions qui ont contribué à donner à la roche cet aspect compact qui la fait ressembler aux diabases. Ce schiste est susceptible de se rencontrer au voisinage de tous les massifs granitiques.

Je rappellerai également la confusion de la diorite et des quartz de la diorite et de l'amphibolite, des gneiss ou de la syénite avec le granite.

Quant aux roches sédimentaires récentes, j'attendrai d'en avoir visité les gisements pour en faire la nomenclature.

Pour les travaux de grande dimension, les Égyptiens n'ont employé qu'un nombre assez restreint de roches d'origine ignée; parmi elles, les granites tiennent la plus grande place, puis viennent les roches métamorphiques, situées au contact des premières, en particulier le schiste feldspathique ou *leptynolite*. Cela tient tout simplement à ce que ces roches se trouvent sur des étendues assez grandes pour permettre l'exploitation de blocs d'une certaine dimension,

⁽¹⁾ Je viens de parcourir cette contrée du désert Arabe et n'ai trouvé nulle part de basalte.

et ensuite à ce qu'elles sont situées non loin de la vallée du Nil, ce qui en facilite le transport.

GRANITES. — Un grand nombre de granites ont été employés par les anciens; ce qui se comprend facilement, car nul pays ne possède une aussi belle variété de granites que l'Égypte. On les trouve dans la région d'Assouan qui présente, sur un cercle de 30 kilomètres de diamètre, un massif éruptif très hétérogène dont les roches ont cependant un caractère commun : la présence dans leur pâte de l'*amphibole hornblende*, en cristaux allongés, ternes à deux clivages faciles faisant entre eux un angle de 120° sensiblement. Les autres minéraux constitutants sont :

L'*apatite* (phosphate de chaux) et le *zircon* (oxyde de zirconium) en prismes allongés et si petits que le microscope seul en décèle la présence;

Le *mica noir* en lamelles brillantes à clivage très facile et à reflet métallique;

Les feldspaths blancs ou rosés dont les cristaux sont dits porphyroïdes lorsqu'ils se présentent énormes et bien cristallisés. Parmi eux, l'*orthose* et le *microcline* sont les plus fréquents : l'*orthose* est représenté par ces beaux cristaux du granite rose qui, regardés à la lumière réfléchie, se montrent divisés en deux parties, l'une terne, l'autre polie et brillante. Cette propriété tient uniquement à une macle ou assemblage suivant des lois cristallographiques déterminées de deux mêmes cristaux, de sorte que les clivages ne se trouvent plus dans le même plan; et le choc qui détermine le clivage de l'un brise au contraire l'autre. Un autre caractère qu'offre souvent l'*orthose* de ces granites est le zonage ou superposition dans un même cristal de couches concentriques d'éclat, de couleur et de composition variables, presque toujours plus basiques que le cristal primitif. Quant au *microcline*, il se distingue difficilement à l'œil nu, tandis que les autres feldspaths ont au contraire des stries longitudinales, bien visibles sur une face de clivage, dues à des macles multiples et serrées. La variété de *microcline* appelée *amazonite* qui se présente sous l'aspect de gros blocs vert-bleuâtre plus ou moins veinés de blanc est le minéral que les archéologues ont appelé *racine d'émeraude*.

La couleur des granites a plusieurs causes : d'abord elle est liée à la couleur

des feldspaths qui, lorsqu'ils sont roses, donnent leur teinte à la roche; ensuite, à la quantité relative des éléments noirs (amphibole et mica) et des éléments appelés blancs (quartz et feldspath), dont le rapport peut faire varier la roche du clair au sombre. Enfin la grosseur des éléments minéralogiques a également son influence car la teinte est d'autant plus pâle que le grain est plus gros. Lorsque, en effet, les éléments sont petits, le quartz qui remplit les espaces laissés par les autres minéraux laisse voir plus facilement par transparence le fond noir du mica ou de l'amphibole qui l'entourent, et pour peu que ces derniers soient abondants, la roche paraîtra entièrement noire.

Ces trois qualités desquelles dépend la couleur des granites sont si variables en Égypte que l'on trouve dans les matériaux antiques des gammes merveilleusement assorties de ces roches. Je pourrais même ajouter que nul autre pays n'en possède de pareille, et cette multitude d'aspect rend d'autant plus nécessaire une détermination précise de ces variétés, qu'à chacune d'elles correspond un gisement distinct.

Voici les principaux types du Musée avec leur description sommaire :

a. *Statue de Ramsès II.* — Granite rose à amphibole; peu micacé, grain très gros; cristaux porphyroïdes d'orthose maclés suivant la loi de Karlsbad (c'est-à-dire à deux parties seulement d'éclat différent) parfois zonés.

b. *Statue d'Aménôthès.* — Granite rouge à amphibole. Le feldspath y est nettement de couleur rose-rouge et l'aspect de la roche est rouge sale.

c. *Base de colonne*⁽¹⁾. — Granite rose à amphibole, à grain fin, le même que le premier, mais avec des éléments assez fins.

d. *Sarcophage d'Ankhapi.* — Granite rouge à amphibole, à grain fin.

Dans la catégorie des granites noirs ou grisâtres, nous voyons les types suivants :

e. *Sarcophage de Takos*⁽²⁾. — Granite tacheté; les grandes taches blanches sont dues à des cristaux d'orthose très développés.

⁽¹⁾ Base de colonne, n° 663, salle T. — ⁽²⁾ Hall droit, n° 80a.

- f. Statue de Menephtah* ⁽¹⁾. — Granite à grain fin, gris rougeâtre.
g. Cénotaphe d'Osiris ⁽²⁾. — Granite noir à grain fin.
h. Couvercle du sarcophage de Takhos ⁽³⁾. — Granite gris à feldspaths blancs et rosés.
i. Stèle du roi Harsiatef ⁽⁴⁾. — Granite gris gneissiforme.

Ce sont là des types minutieusement choisis, réduits au minimum, afin de ne pas introduire dans l'archéologie de noms inutiles. Il est certain que l'on peut distinguer plus de neuf variétés de granite; quelques-unes, *g* et *h* par exemple, se présentent selon les objets avec des différences marquées dans la grosseur du grain. De plus, beaucoup d'entre elles ne sont pas rigoureusement indépendantes, et l'on trouve souvent un passage insensible entre deux variétés voisines.

APLITES. — On appelle ainsi les filons de couleur claire qui traversent le granite ou les roches qui l'entourent. Les aplites sont formées de *quartz* et de *feldspaths*, avec ou sans mica blanc; leur caractère principal est l'absence presque absolue d'éléments colorés (amphibole, mica). Elles peuvent avoir de la *tourmaline*, minéral fluoboré généralement noir et en prismes allongés. Si elles ont le grain fin et du mica blanc, elles prennent le nom de *granulite*; quand le grain est gros, on les appelle *pegmatite*, c'est dans cette variété de roches que se trouve l'amazonite.

Le « roi inconnu » ⁽⁵⁾ a la partie supérieure de la tête taillée dans un filon d'aplite rose. On rencontre de ces mêmes filons dans quelques couvercles de sarcophages.

EXCLAVES. — Le granite est souvent taché de blocs noirs micacés, feuilletés et arrondis généralement. Ces accidents sont surtout fréquents à la périphérie d'un massif granitique; ils sont dus à la préhension de schiste du contact par la roche, alors qu'elle était en fusion.

⁽¹⁾ Salle P, n° 532. — ⁽²⁾ Salle U, n° 678. — ⁽³⁾ Hall droit, n° 804. — ⁽⁴⁾ Salle X, n° 694. — ⁽⁵⁾ Salle P.

SYÉNITE. — Cette roche a été nommée ainsi par les anciens. Diodore de Sicile et Pline désignaient par ce nom la roche de Syène (*Marmor Syeniten*). Le minéralogiste allemand Werner qui le premier la décrivit lui conserva son nom primitif; malheureusement l'échantillon qu'il avait en main ne provenait pas de Syène, mais avait été pris sur des monuments antiques de style égyptien. On a montré plus tard qu'ils étaient taillés dans une roche provenant de Falsberg, près de Mayence.

Or la syénite est de même composition que le granite à amphibole, mais sans quartz, tandis que la roche de Syène a du quartz très visible. Le minéralogiste français Cordier a restitué à cette dernière son nom véritable de granite et a maintenu celui de syénite que l'on doit appliquer à la roche de Falsberg.

DIORITE. — Roche essentiellement formée de feldspath basique et d'amphibole hornblende. Il en existe plusieurs types :

a. Statue de Khéphren⁽¹⁾ à grain fin de feldspath bytownite-anorthite et amphibole verte au microscope. L'amphibole y est concentrée par masses réparties d'une façon quelconque, ou en rubans qui donnent à la roche l'aspect d'un gneiss amphibolique.

b. Vase⁽²⁾. Ce vase est fait d'une diorite dont le feldspath qui s'est formé lentement a donné des cristaux à forme nette. Le reste de la pâte est un ciment de cristaux plus petits qui donne à la roche l'aspect d'un porphyre, c'est exactement une *microdiorite*.

c. En général cette roche-ci offre des interpénétrations⁽³⁾ assez uniformes de feldspath (blanc) et d'amphibole (noir). Elle a l'aspect d'un savon noir à veines blanches.

AMPHIBOLITE. — Cette roche ne diffère de la précédente que par son gisement qui est toujours au milieu des gneiss. Elle contient invariablement

⁽¹⁾ Salles A et B.

⁽²⁾ Salle B, n° 14739 et salle F, n° 14730.

⁽³⁾ La salle D (1^{er} étage), vitrine F, a une

série de casse-têtes représentant une très belle collection des différents types de diorite employés par les Égyptiens.

de l'amphibole et du feldspath plus ou moins acide, en filonets ou disséminé, souvent invisible à l'œil nu, mais en faible abondance. Elle peut, dans quelques cas, ne pas avoir de feldspath et être essentiellement formée d'amphibole. Certains vases lourds, compacts, grossièrement creusés, sont faits de cette roche ⁽¹⁾.

DIABASE. — Diffère des diorites en ce que l'élément noir est du pyroxène, minéral dont le caractère le plus immédiat est le clivage dans deux directions à 90° l'une de l'autre. Les feldspaths ne se distinguent le plus souvent qu'au microscope, de sorte que la roche est absolument noire à l'œil nu. Ils ont une disposition enchevêtrée caractéristique. Cette roche peut avoir de l'olivine; elle prend alors le nom de *diabase à olivine* et se rapproche dans ce cas du basalte. Mais je ne connais aucun cas où du basalte ait été employé, de sorte que ce terme désigne en archéologie les schistes et la diabase.

Un type de diabase est représenté par le couvercle du sarcophage d'un des béliers sacrés de Mendès au nom d'Ouahabra, prince de Sais ⁽²⁾.

PORPHYRES. — Ce terme trop élastique doit être abandonné ou être suivi d'une expression spécifique. On englobe, en général, sous cette dénomination, toutes les roches à gros cristaux noyés dans une pâte plus fine.

Les principaux porphyres employés sont : le porphyre rouge antique ou *andésite à withamite* et le porphyre vert antique ou *labradorite*, outre la *microdiorite* déjà mentionnée.

Le premier doit sa coloration, en grande partie, à un minéral rose-rouge appelé withamite, noyé dans la pâte fine de la roche. L'autre est décomposé et présente des zones concentriques de quartz et de chlorite, qui lui donnent sa couleur verte.

Un joli porphyre noir a servi à faire des vases à parois minces.

SERPENTINE. — Cette roche est le résultat d'altérations d'autres roches, elle est verte ou noire. On la reconnaît à ce qu'elle se raye facilement au couteau.

⁽¹⁾ Salle F, n° 14795. — ⁽²⁾ Salle T, n° 651.

La noire est formée de fibres enchevêtrées et palmées. L'altération lui donne des reflets bleuâtres⁽¹⁾.

La verte est formée des mêmes fibres et présente, ou non, de grandes taches noires d'oxyde de fer; elle est très rare; je ne l'ai rencontrée que dans des objets non exposés.

SCHISTES. — Le plus communément employé est un schiste gris compact formé de grains de quartz brisés et d'un feldspath qui s'est décomposé en donnant de l'argile amorphe et des paillettes de mica blanc (*damourite*). Le contact avec le granite a fait apparaître du feldspath frais et de l'épidote.

C'est cette roche qui est si fréquemment confondue avec de la diabase (basalte des archéologues). On l'en distingue facilement, car la diabase est plus noire dans ses cassures fraîches et, de plus, l'homogénéité de son grain est rompue à certains endroits par l'apparition de cristaux noirs, et allongés de pyroxène.

Un deuxième type représenté par une statuette de Mentoumhat⁽²⁾ est un schiste probablement amphibolique décomposé dont le quartz seul est resté intact. Les autres minéraux amphiboles ou pyroxènes se sont décomposés en calcite carbonate de chaux et dolomie (carbonate de chaux et de magnésie). La cassure, lorsqu'elle est fraîche, en est vert clair; la roche polie est vert sale avec des taches brunes, saillantes à la surface, et dues à des imprégnations ferrugineuses.

MICASCHISTE ET GNEISS. — Ces roches sont peu employées. Elles sont rubanées, s'écaillent en laissant à nu les plans micacés. En général, ce sont des roches assez délicates à cause de leur cassure facile suivant une seule direction, et que le moindre choc peut y déterminer. La stèle de Tanuatamon est faite de l'une de ces roches⁽³⁾.

C'est dans ces micaschistes que l'on trouve l'émeraude du Gebel Zabara.

BRÈCHE. — La célèbre « brèche universelle »⁽⁴⁾ est une brèche schisteuse intercalée dans les formations schisteuses du Ouadi Hammamat et que le

⁽¹⁾ Ramsès II, n° 3665* (noir).

⁽²⁾ Salle T, vitrine gauche, n° 67* W.

⁽³⁾ Salle X, n° 691.

⁽⁴⁾ Sarcophage de Nectanebo, salle V.

contact du granite a modifié en y introduisant de l'épidote et en la rendant compacte au point d'en faire une roche extrêmement dure. On y trouve du schiste en blocs à angles arrondis, du quartz roulé, des fragments de porphyre rouge, du granite, etc. C'est une formation très répandue dans les montagnes du désert Arabe.

ANDÉSITE. — Cette roche volcanique semble assez peu employée, encore n'est-elle pas très belle, car les échantillons représentés par la statue d'Amon et de la reine d'Éthiopie⁽¹⁾ sont la partie scoriacée de la coulée. C'est la nature spongieuse de cette roche qui lui enlève cette netteté de poli que l'on trouve chez toutes les autres.

Dans l'examen de ces roches, il faut se mettre en garde contre les parties polies et ne regarder que les endroits de cassure fraîche. Les déterminations seront peut-être difficiles en certains cas; mais pour faciliter en ce sens le travail des archéologues, il sera déposé au Musée une collection aussi complète que possible des roches employées par les anciens, cassées ou polies, avec des déterminations bien précises et une étude détaillée. Je dois ajouter aussi qu'avant l'exposition, une roche, quelle qu'elle soit, gagne beaucoup à être lavée et brossée soigneusement. Elle acquiert ainsi une coloration plus naturelle qui lui donne absolument l'aspect de la roche fraîchement travaillée.

La plupart des matériaux, précédemment étudiés, proviennent des environs d'Assouan. Dès la V^e dynastie, la région du Ouadi Hammamat entre Keneli et Kosseir est connue et exploitée activement. Enfin, sous la domination gréco-romaine, la fondation de Bérénice et de Myos-Hormos ouvrant des routes à travers les collines de la mer Rouge, met sur la trace de roches nouvelles comme les porphyres rouges⁽²⁾ (Gebel Doukhan) et certaines serpentines. Elles font en même temps découvrir les mines d'émeraude, je veux dire les mines d'où l'on a probablement extrait avec l'émeraude, du corindon, du béryl, de la tourmaline, peut-être même d'autres minéraux (Gebel Zabara et Ouadi Sakeit), et en face de Bérénice l'île Zeberget où l'on trouve encore des roches à péridot que l'on exploite activement.

⁽¹⁾ Salle X, n° 697. — ⁽²⁾ Les porphyres verts (labradorite) ont été exploités activement en Laconie.

Les deux endroits principaux où semble s'être concentrée l'activité des Égyptiens sont Assouan et Ouadi Hammamat, de ce dernier endroit proviennent je crois la plupart, sinon la totalité, des schistes employés, ainsi que la brèche verte dite universelle. Quant à Assouan, le massif dont j'ai déjà parlé doit être le lieu d'origine d'une grande partie des granites et du micaschiste. Le seul ouvrage qui nous renseigne sur ce point, d'une façon incomplète, je l'avoue, mais cependant satisfaisante, est la *Description de l'Égypte*. Dans les quelques courses faites autour d'Assouan, De Rozière a distingué plusieurs variétés de roches granitiques dont la description semble assez répondre à celle des roches qu'ont connues et travaillées les Égyptiens. Il cite, en effet, les variétés suivantes :

NOMENCLATURE DE ROZIÈRE ⁽¹⁾ .	NOMENCLATURE DE L'ÉTUDE CI-DESSUS.
I. Syénite rose :	Granites à amphibole roses :
a. Syénite rose talqueux ⁽²⁾ .	Granite rose (type a).
b. Syénite rose à cristaux encadrés.	Granite rose à feldspath zoné.
c. Syénite porphyrique.	Granite rouge (type b).
d. Syénite rose et jaune.	Granite blanc et rose (type h).
II. Syénite gris (enclavé dans le rose) :	Granites noirs :
a. Syénite gris commun.	Granite à grain moyen (type f). (Va dans
b. Syénite blanc et noir.	des statues non exposées.)
c. Syénite tacheté.	Granite tacheté (type e).
d. Syénite tacheté mais gneissique.	Granite blanc gneissiforme (type i).
III. Syénite noir (au nord du Massif)	} Toutes ces variétés sont confondues dans
a. Syénite à petit grain	
b. Syénite porphyrique	
c. Syénite noir à feldspath jaune	
	le granite noir à grain fin ou moyen (type f).

Les types que j'ai indiqués ont donc leurs correspondants dans la série faite par De Rozière. Il est certain que l'étude sur place de ces roches serait du plus haut intérêt, mais j'en ferai l'objet d'un travail spécial où se trouvera en même temps leur description minutieuse.

La connaissance des mines ou carrières exploitées dans l'antiquité peut nous mettre sur la trace des rapports ayant existé entre les Égyptiens et d'autres

⁽¹⁾ *Description de l'Égypte*, t. XXI, p. 59. — ⁽²⁾ Actuellement ce terme est employé au féminin.

peuples ou d'autres contrées et nous révéler les routes qu'ils ont pratiquées à travers le désert Arabe.

Nous avons la certitude qu'à l'époque grecque, l'Égypte a été mise largement à contribution pour les matériaux de construction ou les roches utilisables dans la statuaire. Les Grecs et les Romains n'ont guère pris à la Grèce que le marbre blanc et le porphyre vert que l'on exploite encore de nos jours. J'ai eu l'occasion d'examiner les matériaux employés par Dioclétien, et j'ai reconnu dans la majeure partie des roches qu'il a utilisées, des types égyptiens. Venaient-ils en droite ligne des carrières ou étaient-ils empruntés à des monuments préexistants? Pour le moment, cela nous importe peu, retenons seulement qu'ils provenaient d'Égypte.

La question est plus curieuse lorsqu'il s'agit des emprunts problématiques faits à ce pays par des peuples très anciens. M. Heuzey ⁽¹⁾ la pose en citant des statues chaldéennes dont la pierre proviendrait des bords égyptiens de la mer Rouge ou du Sinaï; mais il ne faut pas oublier que les rives occidentales et orientales sont symétriques quant à leur topographie et leur nature, par rapport à l'axe longitudinal de la mer; le bord arabe reproduit la même composition que les collines égyptiennes, et jusqu'à ce que l'étude géologique de ces deux côtés soit même grossièrement faite, on ne peut en rien préjuger des emprunts qu'ont faits à l'une plutôt qu'à l'autre les peuples primitifs.

J. COCYAT.

Le Caire, avril 1907.

⁽¹⁾ *Origines orientales de l'Art*, p. 115.

DEUX DOCUMENTS CONCERNANT L'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

PAR

M. LÉON BARRY.

M. Chassinat a bien voulu me communiquer quelques manuscrits acquis par le regretté M. Bouriant pour la bibliothèque de l'Institut français d'archéologie orientale. En les déchiffrant, j'en ai trouvé qui m'ont paru offrir un certain intérêt pour l'étude de l'archéologie et de la liturgie chrétiennes, ce qui m'a conduit à les publier dans ce recueil.

I

UNE ADJURATION CHRÉTIENNE.

Provenance inconnue. Ce papyrus, d'une longueur très disproportionnée avec sa hauteur, a 0 m. 34 cent. sur 0 m. 08 cent. Il a été plié d'abord quatre fois dans le sens de la longueur, puis quatre fois en largeur et formait ainsi un petit rouleau de 0 m. 05 cent. sur 0 m. 015 mill. Le tissu en est d'une qualité claire et très résistante; l'écriture a été disposée perpendiculairement aux fibres. La paléographie me paraît être de la fin du IV^e siècle. L'écriture est ferme, large et régulière, les liaisons assez rares, les jambages de l'i, v, ρ, ζ sont très allongés. Le texte, en raison de l'époque tardive et de la classe inférieure à laquelle sans doute appartenaient le scribe et le possesseur du papyrus, est d'une surprenante incorrection.

+++ ΑΓΙΟΣΘΕΟΣΚΛΒΡΙΗΛΜΗΧΛΗΑΠΟΙΩΣΑΙΤΗΝΗΚΑΝΩΝΜΟΥΜΕΣΑ
ΚΥΡΙΕΘΘΕΟΣΠΑΤΑΞΙΣΟΝΦΗΡΑΔΕΛΦΗΣΚΑΙΤΑΕΚΝΑΛΥΤΗΣ
ΚΥΡΙΕΚΥΡΙΕΚΥΡΙΕΘΘΕΟΣΘΕΟΘΣΠΑΤΑΞΙΣΟΝΜΕΤΑΥΤΗΣΟΥ
...ΣΟΥΧΡΗΣΤΟΣΕΛΗΝΟΜΟΙΚΑΙΑΓΟΥΟΥΜΟΥΚΥΡΙΕ

Ligne 1. La première croix est ansée. — On lit aussi bien ΜΕΤΑ.

Ligne 2. Le τ de ΤΕΚΝΑ est caché sous une tache d'encre.

Lignes 3-4. ΟΥ...ΟΥ, nom propre? ΑΓΟΥΟΥ (sic), pour ἀκούου. Remarquez la substitution réciproque du Γ en Κ dans ΚΑΒΡΙΗΛ.

ἅγιος ὁ Θεός (Γ)αβριήλ Μ(ι)χαήλ ποι(η)σαι τ(ό)ν (ι)καν(όν) μου Μέσα
 κύριε ὁ Θεός πάταξ|ισ|ον Φηραδέλφην(ν) καὶ τὰ τέκνα αὐτῆς
 κύριε κύριε κύριε ὁ Θεός Θεός|ς| Θεός|ς| πάταξ|ισ|ον μετ' αὐτῆς ου. .
 . .]σου (?) Χρ(ι)στὸς ἐλέησόν μοι (sic) καὶ ἀκούου μου κύριε

« Ô Dieu saint, Gabriel, Michel, donnez-moi satisfaction à moi Mesa !
 « Seigneur, ô Dieu, frappez (foudroyez?) Philadelphie et ses enfants !
 « Seigneur, Seigneur, Seigneur, ô Dieu, Dieu, Dieu, frappez avec elle V... !
 « Christ, ayez pitié de moi, écoutez-moi Seigneur ! »

Cette invocation se compose de quatre propositions simples, sans liaison grammaticale entre elles, et construites chacune d'une manière presque identique. Elles débutent par un ou plusieurs vocatifs, que suivent l'impératif et le complément de l'impératif. Dans Θεός et Χριστός le nominatif remplace le vocatif.

Je traduis l'expression ποιῆσαι τὸ ἱκανόν μου par « donnez-moi satisfaction », tout en reconnaissant que cette interprétation est douteuse; mais je n'en sais point de plus probable.

Le sens de πάταξ|ισ|ον ne saurait être précisé absolument, mais sa signification générale me paraît évidente. La traduction la plus faible est « battre, frapper ». Il est rarement employé dans la langue classique sans un datif ou un accusatif de moyen.

Φηραδέλφης est une prononciation vicieuse pour Φιλαδέλφης. η=ι est un fait commun à toute la grécité et λ=ρ est spécial à l'Égypte. On trouve μεχια pour μεχιφ (CNUM, *Copt. mon.*, n° 8522), σίαύλαχον pour σίαύραχον (KIRCHHOFF, *C. I. G.*, n° 8661).

Ου[. . .]σου est très vraisemblablement un nom propre, peut-être le mari de Philadelphie. Il est incorrectement employé au génitif ainsi d'ailleurs que ΦΗΡΑΔΕΛΦΗΣ.

Tous les érudits, qui sont quelque peu familiers avec les origines du christianisme, connaissent l'adjuration chrétienne découverte en juin 1890 dans la

nécropole d'Hadrumète en Afrique ⁽¹⁾. Le document que nous apportons ici est, par l'étendue, beaucoup moins considérable. Il doit cependant en être rapproché, car il s'ajoute à la série encore assez rare des « tabellae devotionis » provenant avec évidence d'un milieu chrétien ⁽²⁾. Il appartient sensiblement à la même époque et nous montre d'une manière aussi frappante l'obscurité de certaines consciences où pénétrait la foi nouvelle. Le motif de cette prière étrangement intéressée est encore plus choquant que celui qui inspira Domitiana, la chrétienne d'Hadrumète. Celle-ci, en effet, ne voulait qu'attirer l'insensible Urbanus, et ne lui souhaitait d'autre mal que d'être torturé d'amour et de s'unir à elle par le mariage. Notre papyrus dévoile la haine basse et féroce d'un misérable contre une famille qu'il voudrait détruire tout entière. En outre, Domitiana ne s'adresse pas directement à Dieu; par son invocation magique, elle veut contraindre un *esprit gisant*, sans doute l'esprit d'un cadavre, *δαμόνιον πνεύμα τὸ ἐνθαδὲ κείμενον*, d'agir en sa faveur. Ici, au contraire, c'est Dieu lui-même, le Christ et ses archanges, qui sont appelés à servir la haine de Mesa. Il n'en faut rien conclure, sinon que la religion la plus noble et la plus charitable est impuissante à dissiper toutes les laideurs du cœur humain.

II

FRAGMENTS D'UN SERMON SUR LA CÈNE.

Je donne ce texte sans commentaire. Malgré de nombreuses recherches, je n'ai pu m'assurer s'il appartenait ou non à une œuvre déjà connue. D'autres seront sans doute plus heureux.

⁽¹⁾ MASPERO, *Nouvelle « tabella devotionis » découverte à Hadrumète*, p. 191 et seq. et pl. VI dans DE LA BLANCHÈRE, *Collection du Musée Alaoui*, 1^{re} série; H. LECLERCQ, art. *Adoration*, dans *Dictionn. d'archéol. chrét. et de liturgie*, t. I, col. 527 et seq. J'offre ici mes plus vifs remerciements au R. P. H. Lecleercq, qui m'a adressé,

au sujet du monument publié ici, de très précieuses remarques.

⁽²⁾ Un texte publié dans *Archäologische Zeit.*, 1881, p. 309, 310, demande à Jao, à Hel, à Michael, à Nephto que Gains Stalcus Liberatorius soit odieux à son entourage. Note de H. LECLERCQ, *ibid.*, art. *Amulettes*, t. I, col. 1800.

Parchemin. Trois feuillets écrits au recto et au verso, de 0 m. 25 cent. de hauteur et de 0 m. 17 cent. de largeur. Belle onciale couchée. Les marges (droite et gauche) et les lignes ont été soigneusement tracées à la pointe sèche.

FRAGMENT A.

[Folio I, recto.]

ΠΡΟΣ ΗΜΑΣ ΠΑΛΛΗΤΟΝ
 ΦΥΝΤΑ . ΙΩΜΕΝ ΑΝ
 ΦΩ ΕΠΙ ΤΗΝ ΕΥΚΛΕΕ
 ΣΤΑΤΗΝ ΣΙΩΝ . ΚΑΙ Ι
 5 ΛΩΜΕΝ ΤΗ ΔΙΑΝΟΙΑ ΕΙΣ
 ΤΗΝ ΑΚΡΟΠΟΛΙΝ ΕΚΕΙ
 ΝΗΝ . ΠΩΣ Ο ΚΡΑΤΩΝ
 ΤΑ ΑΚΡΑ ΤΗΣ ΓΗΣ . ΕΠΙ ΤΟ
 ΜΥΣΤΙΚΟΝ ΔΕΙΠΝΟΝ Η
 10 ΤΟΙΜΑΖΕΤΟ *
 ΠΩΣ Ο ΚΑΘΗΜΕΝΟΣ ΕΠΙ
 ΤΩΝ ΧΕΡΟΥΡΙΝ . ΤΩ
 ΔΕΙΠΝΩ ΑΝΕΚΛΙΝΕΤΟ *
 ΠΩΣ Ο ΤΥΠΙΚΩΣ ΕΡΩΘΕΙΣ
 15 ΕΝ ΑΙΓΥΠΤΩ . ΤΟΝ ΕΛΥ
 ΤΟΥ ΤΥΠΟΝ ΠΡΟΣΙΕΤΑΙ *
 ΠΩΣ Ο ΜΥΣΤΙΚΩΣ ΘΥΣΙΑ
 ΣΘΕΙΣ ΕΝ ΑΙΓΥΠΤΩ . ΕΚΕΙ
 ΣΕ ΕΚΟΥΣΙΩΣ ΕΛΥΤΟΝ
 20 . ΘΥΣΙΑΖΕΙ *
 ΚΑΙ ΦΑΓΩΝ ΤΟΝ ΤΥΠΟΝ .
 ΩΣ ΠΛΗΡΩΤΗΣ ΤΩΝ ΤΥ
 ΠΙΚΩΝ . ΕΞΕΦΑΝΕΝ
 ΤΗΝ ΑΛΗΘΕΙΑΝ . ΕΡΩΜΑ
 25 ΖΩΗΣ ΑΥΤΟΣ ΠΑΡΑΥΤΙ
 ΚΑ ΕΛΥΤΟΝ ΠΑΡΑΘΕΜΕΝ^{Ο(Σ)}

[Folio I, verso.]

ΟΠΩΣ ΤΩ ΤΕΛΕΙ ΤΩΝ
 ΝΑΓ ΑΥΤΟΥ ΤΕΘΕΣΠΙΣΜΕ

ΗΩΝ ΤΗΝ ΑΡΧΗΝ ΑΥΘΙΣ
 ΣΥΝΑΨΑΣ· ΤΩΝ ΠΛΗΣΘ
 5 ΦΩΣ ΑΥΤΩ ΔΕΔΟΓΜΕ
 ΗΩΝ· ΔΟΛΙΧΕΥΟΥΣΑΣ ΕΙΣ
 ΑΕΙ ΤΟ ΓΕΝΟΣ ΤΩΝ ΑΝΩΝ⁽¹⁾
 ΚΑΙΝΗ ΚΑΤΑΣΤΑΣΕΙ· ΤΑΣ
 ΤΗΣ ΦΙΛΑΝΨΑΣ⁽²⁾ ΑΥΤΟΥ
 10 ΘΕΙΛΑΣ ΔΩΡΕΛΣ ΠΑΡΑΣΧΗ·
 ΠΕΡΙ ΩΝ ΔΕΞΑΙ ΔΗΤΟΙ ΤΩ⁽³⁾
 ΘΕΙΩΝ ΕΥΑΓΓΕΛΙΩΝ ΤΗ⁽⁴⁾
 ΕΞΗΓΗΣΙΝ·
 ΕΣΘΙΟΝΤΩΝ ΓΑΡ ΑΥΤΩ⁽⁵⁾
 15 ΦΗΣΙΝ· ΛΑΒΩΝ Ο ΙΣ ΑΡ
 ΤΟΝ ΕΚΚΛΗΣΗ· ΚΑΙ ΔΟΥΣ
 ΤΟΙΣ ΜΑΘΗΤΑΙΣ ΑΥΤΟΥ·
 ΕΠΕΝ·
 ΛΑΒΕΤΕ ΦΑΓΕΤΕ· ΤΟΥΤΟ
 20 ΕΣΤΙΝ ΤΟ ΣΩΜΑ ΜΟΥ· Κ⁽⁶⁾
 ΛΑΒΩΝ ΠΟΤΗΡΙΟΝ ΚΑΙ
 ΕΥΧΑΡΙΣΤΗΣΑΣ· ΕΔΩΚΕ
 ΑΥΤΟΙΣ ΛΕΓΩΝ·
 ΠΙΝΕΤΕ ΕΞ ΑΥΤΟΥ ΠΑΝΤΕΣ·
 25 ΤΟΥΤΟ ΓΑΡ ΕΣΤΙΝ ΤΟ ΑΙ
 ΜΑ ΜΟΥ ΤΗΣ ΚΑΙΝΗΣ

FRAGMENT B.

Ce fragment, consécutif au précédent, en est disjoint par une lacune d'un ou deux feuillets. La paraphrase (ἐξηγήσεις) du discours de Jésus, à l'occasion de la Cène, continue.

⁽¹⁾ ΑΝΘΡΩΠΩΝ.

⁽²⁾ ΦΙΛΑΝΘΡΩΠΙΑΣ.

⁽³⁾ ΤΩ(Ν).

⁽⁴⁾ ΤΗ(Ν).

⁽⁵⁾ ΑΥΤΩ(Ν). Cf. *Matth.*, xvi, 17-29;
Marc., xiv, 12-25; *Luc.*, xxii, 7-13; *Co-*
rinth., i, xi, 23-25.

⁽⁶⁾ ΚΑ(Ι).

[Folio I, recto.]

ἈΠΕΙΘΕΙΑΝ· Εἰσελθατε
 ὑμεῖς ΔΙΑ ΤΗΣ ΕΥΠΕΙΘΕΙΑΣ
 Απολινεστε τὴν ἐκεῖ
 ΝΟΥ ἈΣΕΒΕΙΑΝ· ΚΑΙ ΑΝΤΙ
 5 ΚΤΗΣΑΣΘΕ ΤΗΝ ΠΡΟΣ ^ΕΜ
 ΤΟΝ ΚΤΙΣΤΗΝ ΕΥΣΕΒΕΙΑ⁽¹⁾
 ΖΗΤΗΣΑΤΕ ΦΡΟΝΗΣΙΝ
 ἵνα ΒΙΩΣΗΤΕ, ΚΑΙ ΚΑ
 ΤΟΡΘΩΣΑΤΕ ΕΝ ΓΝΩΣΕΙ
 10 ΝΟΥ ΕΥΝΗΣΙΝ·
 Εἰ τις, ἀφρονέστατος,
 ἐκκλινᾷτω πρὸς με,
 καὶ γινώσεται τῆς ἀλη
 θείας τὸ φῶς.
 15 Εγὼ ὅς πρῶτος, καὶ ἐγὼ
 μετὰ ταῦτα· καὶ πᾶν⁽²⁾
 ἐμοῦ οὐκ ἐγεννήθη ὅς,
 ἐκ οὗ καὶ πῦρ⁽³⁾
 Εγὼ ἐν τῷ πῦρ⁽⁴⁾, καὶ ὁ πῆρ
 20 ἐν ἐμοί· ἐγὼ καὶ ὁ πῆρ,
 ἐν ἐσμεν· καὶ ὁ ἔωρα
 κῶς ἐμὲ, ἐώρακεν τὸν
 πῆρ⁽⁵⁾ μου
 Εγὼ εἰμι ἡ ζωὴ καὶ ἡ ἀ
 25 νᾶστασις· ἐγὼ εἰμι
 ὁ ἄρτος τῆς ζωῆς· ὁ ἐκ

[Folio I, verso.]

τοῦ οὐνοῦ⁽⁶⁾ καταβας,
 καὶ ζωὴν παρέχων

⁽¹⁾ εὐσεβεία(η). — ⁽²⁾ πᾶν(η). — ⁽³⁾ ἐκ οὐ(ε)ῦ καὶ π(ατ)ρ(ο)ς. — ⁽⁴⁾ π(ατ)ρὶ π(ατ)ρι.
 — ⁽⁵⁾ π(ατ)ε)ρα, — ⁽⁶⁾ οὐ(ρα)νοῦ.

- ΤΟΙΣ ΛΗΘΙΣ⁽¹⁾· ΕΙΣΔΕΞΑ
 ΣΘΕ ΜΕ ΚΑΘΑΠΕΡ ΖΥΜΗ⁽²⁾
 5 ΕΝ ΤΩ ΥΜΕΤΕΡΩ ΦΥ
 ΡΑΜΑΤΙ· ΟΠΩΣ ΤΗΣ ΠΑ
 ΡΕΜΟΥ ΜΕΤΑΣΧΟΙΤΕ Ἄ
 ΚΑΤΑΛΥΤΟΥ ΖΩΗΣ·
 ΕΓΩ ΕΙΝΗ ἈΜΠΕΛΟΣ ἢ Ἀ
 10 ΛΗΘΙΗ· ΠΙΒΕΤΕ ΤΗΝ Ε
 ΜΗΝ ΕΥΦΡΟΣΥΝΗΝ· Οἱ
 ΠΟΝ ΘΗ ΕΚΕΡΑΞΑ ὙΜΙΝ
 Τὸ ΓΑΡ ΠΟΤΗΡΙΟΝ ΜΟΥ· ΜΕ
 · ΘΥΣΚΟΝ ὩΣΕΙ ΚΡΑΤΙΣΤΟ·
 15 ΜΕΘΥΣΚΟΝ ἈΝΤΙΦΑΡ
 ΜΑΚΟΝ ΧΑΡΑΝ· Τῇ ΒΗ
 ἈΛΛΗ ΒΛΑΣΤΗΣΑΝ ἈΨΗ·
 ἸΔΟΥ ἩΤΟΙΜΑΣΑ ὙΜΙΝ ΤΡᾶ
 ΠΕΖΑΝ· ΕΞ ΕΝΑΝΤΙΑΣ
 20 ΤΩΝ ΘΑΛΙΒΟΝΤΩΝ ὙΜΑΣ·
 ΑΠΕΝΑΝΤΙ ΕΔΕΜ ΚΑΤΩ
 ΚΗΣΑ ΤΟΝ ἈΛΛΗ· ΕΞΥ
 ΒΡΙΚΟΤΑΤΟΝ ΛΟΙΔΙΜΟ
 ΧΩΡΟΝ· ΟΠΩΣ Τῇ ΑΥΤΟ
 25 ΠΙΑ ΤΗΣ ΜΗΚΕΤΙ ΣΥΓ
 ΚΕΧΩΡΗΜΕΝΗΣ ΤΡΥ

[Folio 2, recto.]

- ΦΗΣ· ὙΠΟΣΜΥΧΟΥΣΑΝ
 ΑΠΑΥΣΤΩΣ ΔΕΞΟΙΤΟ ΤΗ
 ΑΝΙΔΗ· ΕΞ ΕΝΑΝΤΙΑΣ
 5 ΑΥΘΙΣ ΤΩΝ ΘΑΛΙΨΑΝΤΩ
 ὙΜΑΣ ΔΕΔΩΡΗΜΑΙ Ὑ
 ΜΙΝ ΤΡᾶΠΕΖΑΝ· ΖΩΟ
 ΠΟΙΟΝ ΤΕ ΚΑΙ ΧΑΡΟΠΟΙ

(1) ΛΗ(ΘΡΩΠ)ΟΙΣ· — (2) ΖΥΜΗ(Η).

ΟΙΟΝ . ΚΑΙ ΑΝΤΙΛΥΠΗΣΙΝ
 ΑΦΛΑΤΟΝ ΑΝΤΑΜΕΙΒΟΥ
 10 ΣΑΝ ΤΟΙΣ ΠΕΦΘΟΝΗΚΟ
 ΣΙΝ ΥΜΙΝ .
 ΦΑΓΕΤΕ ΑΡΤΟΝ . ΑΝΑΚΑΙ
 ΝΟΠΟΙΟΥΝΤΑ ΥΜΩΝ ΤΗ
 ΦΥΣΙΝ . ΠΙΝΕΤΕ ΟΙΝΟ .
 15 ΛΟΛΗΛΑΣΙΑΣ ΓΑΛΥΣΜΑ .
ΦΑΓΕΤΕ ΑΡΤΟΝ . ΤΗΣ ΑΡ
 ΧΑΙΑΣ ΠΙΚΡΙΑΣ ΚΑΘΑΡΤΗ
 ΡΙΟΝ . ΚΑΙ ΠΙΝΕΤΕ ΟΙΝΟΝ
 ΣΤΥΦΟΝΤΑ ΤΗΣ ΠΑΝ
 20 ΓΗΣ ΤΙΝΙ ΘΑΛΥΝΝΗ .
ΤΟΥΤΟ ΤΗΣ ΦΥΣΕΩΣ ΤΩ
 ΙΑΤΡΕΙΟΝ . ΤΟΥΤΟ ΤΩ
 ΤΡΩΣΑΝΤΩΝ ΤΩ ΚΟΛΑ
 ΣΤΗΡΙΟΝ . ΓΕΓΟΝΑ ΔΙ Υ
 25 ΜΑΣ ΚΑΘΥΜΑΣ . ΚΑΙ ΤΗΣ
 ΕΜΗΣ ΦΥΣΕΩΣ , ΟΥΚ ΗΛ

[Folio 2, verso.]

ΛΟΙΩΘΗΝ . ΙΝΑ ΥΜΕΙΣ
 ΓΕΝΟΙΣΘΕ ΘΕΙΑΣ ΚΟΙΝΩ
 ΝΟΙ ΦΥΣΕΩΣ ΔΙ ΕΜΟΥ .
 5 **Α**ΛΛΟΙΩΘΗΝΤΕ ΤΟΙΓΑΡΟΥ
 ΤΙΝΙ ΚΑΛΗΝ ΑΛΛΟΙΩΣΙ .
 ΩΣ ΩΡΧΙΟΝ ΤΡΑΠΗΛΙ .
 ΑΠΟ ΚΟΣΜΟΥ ΕΙΣ ΘΗ . Κ ~⁽¹⁾
 ΑΠΟ ΣΑΡΚΟΣ ΕΙΣ ΠΝΑ . ⁽²⁾
 10 **Γ**ΕΓΟΝΑ ΑΜΠΕΛΟΣ ΑΛΛΗΘΙ
 ΝΗ ΕΝ ΤΩ ΓΕΝΕΙ ΥΜΩ
 ΙΝΑ ΥΜΕΙΣ ΕΝ ΕΜΟΙ ΚΑΡ
 ΠΟΦΟΡΗΣΗΤΕ . ΚΑΡΠΥΣ ⁽³⁾

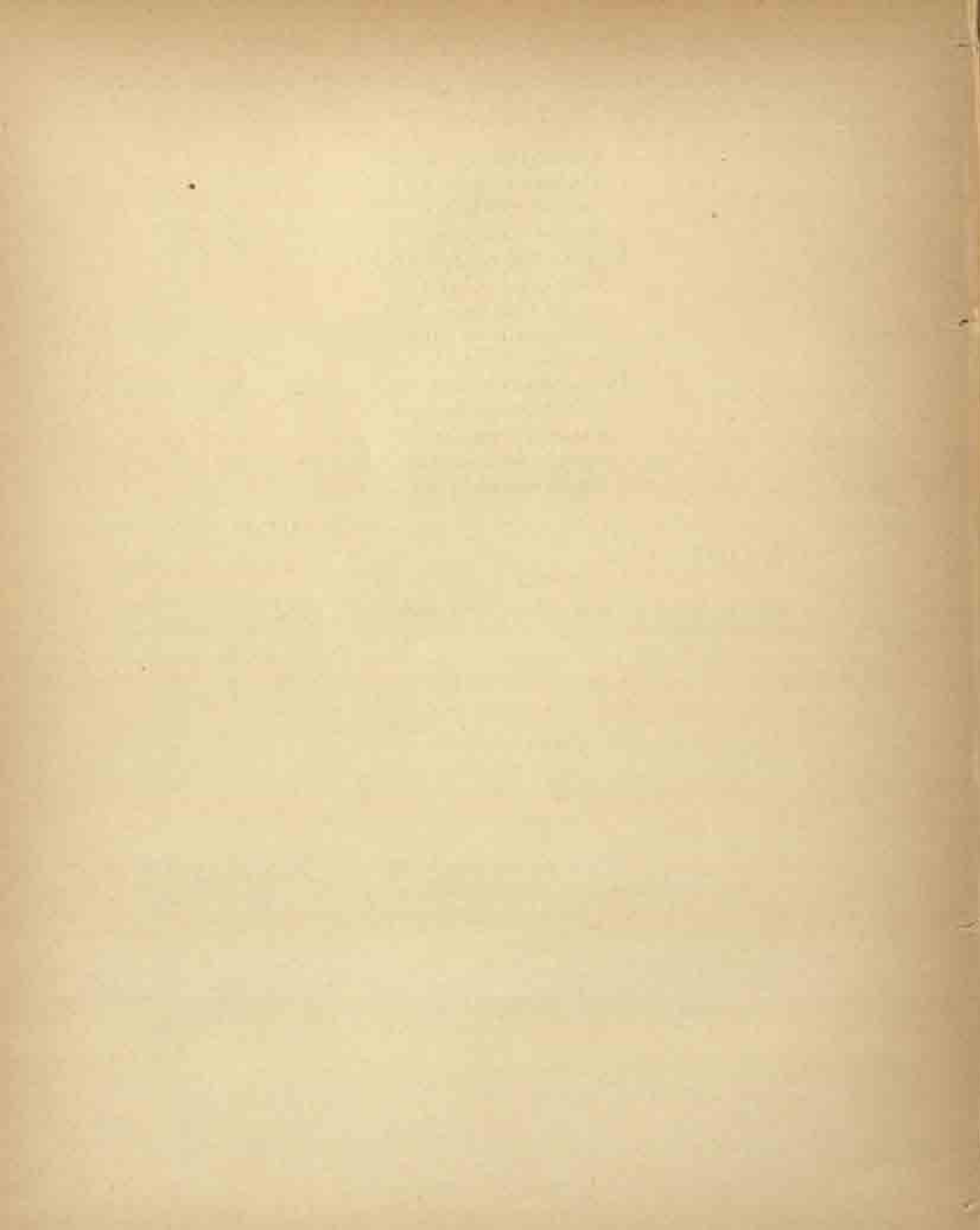
⁽¹⁾ κ(αί) . — ⁽²⁾ πη(εὐν)α . — ⁽³⁾ καρπ(ο)ύς .

ΑΡΩΜΑΤΙΖΟΝΤΑΣ ὅτι
 ἔλασθε τῆς ἐμῆς ἀμ
 15 ἔρωσις τὴν πῶτη
 τα· καὶ πλανήσεσθε ⁽¹⁾
 ΕΓΩ κς. ⁽²⁾ ὁ λαοὺς τροφὴν
 πᾶσι σαρκὶ τῇ αὐτῇ
 20 ΔΕ οὐ πᾶσι σαρκὶ· ἀλλὰ
 διακρίμενος τοῖς
 φοβούμενοις με·
 30 ΚΑΘΑ ΠΡΟΚΑΤΗΓΕΙΛΕ
 ἅλα ⁽³⁾ λέγων· ἐλεῆναι
 καὶ οἰκτεῖρματι ὁ κς
 45 τροφὴν ἔδωκεν τοῖς
 φοβούμενοις αὐτοῦ·

L. BARRY.

Juin 1907.

⁽¹⁾ πλανήσεσθε, le η est en surcharge. — ⁽²⁾ κς(υριος). — ⁽³⁾ ἀλ(υι)α.



NOTE

SUR

DES BAS-RELIEFS DU TEMPLE DE DEIR EL-MÉDINEH

PAR


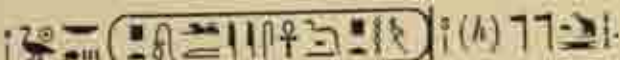

M. GEORGES DARESSY.

Au mois d'avril 1906, M. Henri Pieron, chargé par l'Institut archéologique français de faire le relevé du temple de Deir el-Médineh, dut dégager le mur extérieur sud de cet édifice, et mit alors à découvert des bas-reliefs qui n'avaient pas été signalés jusqu'à présent. Il a bien voulu m'autoriser à copier ces scènes et à les publier; qu'il en reçoive ici mes remerciements.

On sait que contre la chapelle, bâtie en grès, s'appuient au sud deux chambres construites en briques crues, couvertes d'une voûte en mêmes matériaux; la première salle, correspondant au vestibule et au pronaos, n'a pas de décoration, c'est dans la seconde chambre seulement que la paroi de droite ou extérieur du mur gauche du sanctuaire sud a été gravée sous Cléopâtre III et Ptolémée X Philométor II.

On distingue deux tableaux :

Premier tableau (à gauche). Le roi, coiffé du casque, offre deux vases de lait à deux déesses assises.

Légende du roi : (v) (→) ;   (h) .



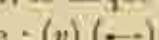
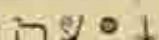




Sous le bras : (v) .

La première déesse est une Hathor, coiffée du disque et des cornes; elle tient sur ses genoux Cléopâtre, qui a la tresse de l'enfance. L'énonciation de

Mant, debout derrière Amon, a le *pchent* pour coiffure.

Légende : (v) (←)  (h) .

Sous le bras : (v) (←)  .

Khonsou à corps momifié, debout, le disque sur la tête, tenant le sceptre composé de  et , a pour légende : (v) (←)      

𐩐𐩢𐩣 « les dieux Épiphanes », Ptolémée V et Cléopâtre I.

𐩐𐩢𐩣𐩠 « le dieu Eupator », Ptolémée VI.

𐩐𐩢𐩣𐩠 « le dieu Philométor », Ptolémée VII.

𐩐𐩢𐩣𐩠 « le jeune dieu Philopator », Ptolémée VIII.

𐩐𐩢𐩣 « le dieu Évergète », Ptolémée IX.

Restent deux épithètes. 𐩐𐩢𐩣𐩠 « la déesse Philométor », ne peut être que Cléopâtre III, femme de Ptolémée IX et mère de Ptolémée X, qui en 130 avant J.-C. régna seule sous le nom de Philométor Soteira; elle se dit ainsi aimée d'elle-même. Quant à 𐩐𐩢𐩣𐩠 « dieux Philométors », puisque le protocole dit expressément que Cléopâtre règne avec son fils 𐩐𐩢𐩣𐩠, Ptolémée X, force nous est de placer la date du monument lors du premier règne égyptien de ce roi, entre 117 et 111, année en laquelle mourut la reine-mère, et non dans son second règne, après le retour de Chypre (88-81). De la sorte, Ptolémée X et sa mère, celle-ci pour la deuxième fois, se décernent un certificat d'affection pour leur propre personne, singulier effet de la divinisation des souverains de leur vivant.

Le soubassement est orné d'une plantation de papyrus à fleurs disposées sur deux rangs 𐩐𐩢𐩣. En travers du second tableau un certain Copte nommé 𐩐𐩢𐩣 a tracé une inscription de deux lignes à peu près illisible.

On voit que ces scènes ne sont pas tout à fait dénuées d'intérêt; on a dû toutefois les remettre sous le sable, par mesure de préservation des bâtiments, jusqu'au moment où le temple pourra être entièrement dégagé et consolidé.

G. DARESSY.

ÉTUDES SUR LES PAPYRUS D'APHRODITÉ

PAR
M. JEAN MASPERO.

I

UN PROCÈS ADMINISTRATIF SOUS LE RÈGNE DE JUSTINIEN.

Aujourd'hui, la localité de Kôm-Ichgaou, l'Ἀφροδίτη χώμη de nos papyrus byzantins, est un gros bourg de la Haute-Égypte, situé sur la gauche du Nil, dans l'intérieur des terres, non loin des villes d'Akhmîm et de Qaou el-Kebir, les anciennes Panopolis et Antæopolis, qui jouent un rôle important dans son existence. Ce village est devenu récemment célèbre, grâce aux nombreuses et importantes trouvailles de papyrus qui y furent faites. C'est là, je le rappelle, que M. Lefebvre, inspecteur en chef du Service des Antiquités, à Assiout, retrouva, en 1905, l'unique exemplaire de Ménandre qui nous soit encore parvenu; mais la mine n'était pas épuisée par cette découverte. Dans la préface de son édition de Ménandre, l'auteur a expliqué comment il réussit à mettre la main sur un lot important de papyrus byzantins, dont partie lui furent apportés par un indigène qui les détenait, partie ont été trouvés en fouillant sous une maison que jetait à bas son propriétaire. Enfin, tout récemment, à la fin de l'année 1907, de nouveaux documents vinrent rejoindre les anciens, ce qui forme à présent un ensemble des plus intéressants pour l'histoire du village antique. Ces papyrus, M. Lefebvre a eu l'obligeance de les mettre à ma disposition pour en effectuer le dépouillement; je lui en exprime ici mes plus vifs remerciements. Ce sont eux, ou du moins les pièces les plus importantes, qui formeront le sujet de ces essais.

Le nombre total des pièces recueillies ainsi, à Kôm-Ichgaou, est d'environ deux cent cinquante. Elles sont toutes d'époque byzantine : les plus anciennes, jusqu'ici, ne remontent pas plus haut que le règne de Justin I^{er}; la plus récente est un contrat daté de Justin II, où je crois lire, très mutilé, le nom du César Tibère. La majeure partie se rapporte à la seconde moitié du règne de Justinien. N'ayant jusqu'à présent terminé la lecture que de la moitié environ de ces

papyrus, je ne puis donner encore la statistique exacte de leurs provenances respectives; toutefois, il ressort déjà, comme il est naturel, que l'ancienne *χώμη* d'Aphrodité, ancêtre du village moderne, en a fourni la plus grosse part. Quelques-uns, cependant, sont datés de Panopolis; d'autres, plus nombreux, d'Antinoé. Il n'y a pas lieu de rechercher ici à la suite de quelles circonstances des papiers d'origine relativement aussi lointaine ont pu venir échouer à Aphrodité; il suffit, pour le moment, de noter le fait qui peut nous expliquer pourquoi, dans le nombre, on trouve plusieurs pièces officielles, dont la présence à Aphrodité serait insolite autrement⁽¹⁾; Antinoé, en effet, était la résidence du duc de Thébaidé et du *praeses* ou gouverneur civil de l'éparchie de Basse-Thébaidé⁽²⁾. La nature de ces documents est heureusement des plus diverses: écrits administratifs, contrats privés, fragments littéraires, jusqu'aux élucubrations en vers homériques d'un poète du cru, l'ensemble nous donne une idée assez complète d'une vie provinciale sous le règne des empereurs byzantins.

J'ai rassemblé, en premier lieu, les pièces qui nous font connaître la situation administrative d'Aphrodité à cette époque. Nous connaissons, en Égypte, cinq localités au moins qui portaient ce nom⁽³⁾. Notre Aphroditopolis (ou plus exactement Aphrodité, car les papyrus ne la nomment jamais autrement) était située, au vi^e siècle, dans l'éparchie de Thébaidé inférieure, et faisait partie du nome Antaeopolite (*Ἀφροδίτη χώμη τοῦ Ἀνταιοπολίτου νομοῦ*). Son rang varia souvent dans le cours des âges: à l'époque pharaonique, c'était la capitale d'un nome distinct⁽⁴⁾; on la perd de vue pendant la dynastie des Ptolémées. Sous la domination romaine, nous la retrouvons encore comme nome séparé, dans la liste de Ptolémée⁽⁵⁾. Puis une nouvelle lacune: c'est seulement dans nos papyrus que nous la voyons reparaître, et cette fois, comme nous l'avons dit, c'est en qualité de simple *χώμη*, de village secondaire, englobé dans le

⁽¹⁾ Il y en a une notamment qui émane des *βουλευταί* ou décurions de la ville d'Ombôi, assez loin d'Aphrodité.

⁽²⁾ GIZARD, *Cyrenaiques*, 761.

⁽³⁾ Aphroditopolis dans le nome Prosopite (Delta): voir Strabon, éd. Meineke, 802, 20. — Aphroditopolis en Heptanomie: *ibid.*, 809, 35; Hiéroclès, *Synecd.*, 730, 2. — Aphroditopolis en Thébaidé supérieure: voir Strabon,

817, 47. — Aphroditopolis dans le désert Arabique, sur la route de Coptos à Bérénice: voir *Géogr. Rav.*, 59, 15. — La nôtre aussi est citée dans Strabon (xvii, 813, 41), dans Ptolémée (iv, 5, 65) et dans Pline (*Aphroditopolites nomus*, V, 49).

⁽⁴⁾ Voir BAUDEN, *Dictionnaire géographique de l'Égypte ancienne*, p. 390.

⁽⁵⁾ IV, 5, 65.

nome d'Antaeopolis. Cette transformation doit être ancienne et dater au plus tard du commencement du iv^e siècle⁽¹⁾, puisqu'à l'époque byzantine le nome ne compte plus officiellement comme division territoriale du diocèse égyptien.

Le fait n'est pas spécial à Aphrodité : les Romains, comme les Ptolémées, ont souvent remanié la liste des nomes. Cela prouve seulement que la bourgade avait perdu de son importance antérieure. Plus tard, nous le saurons par la suite, elle en reprit une nouvelle, ou bien Antaeopolis déchu de la sienne, car nous allons voir Aphrodité réclamer avec succès ses droits à l'autonomie.

I. — REQUÊTE AU DUC DE THÉBAÏDE.

Bande de papyrus de 2 m. 33 cent. de longueur sur 0 m. 305 mill. de largeur : les lignes d'écriture sont disposées dans le sens de la longueur sur trois colonnes ou plutôt pages juxtaposées. L'en-tête s'étend en gros caractères sur tout le front des deux premières pages. La première page est très soignée ; les deux suivantes, bien qu'elles soient écrites de la même main, sont plus bâtives et plus chargées de corrections.

EN-TÊTE.

χμγ//

† Φλανίω Τριαδίω Μαριανώ Μιχαν[λ]ίω [Γ]αβριηλίω Κωνσταντίνω Θεο[δ]ωρίω
Μαρτυρίω Ιουλ[ιαν]ω Αθανασίω τω [ενδ]οξοτῇ, σίρατηλατῇ [απο] υπατων
και ὕψ[ε]στιατῇ πατρικίω πραιφεκτῷ Ιουσίνω δ[ου]κι και α[υ]γουσίαλιω
της Θηβαίων χωρας το β̄//

En-tête. Ligne 1. χμγ//. L'interprétation de ces trois lettres (Χριστος Μαρτυρια γινετα) a été définitivement établie par M. Grenfell (*Greek Pap.*, II, p. 151). Voir G. LAFLETTE, *Inscr. chrét. du Musée du Caire* (dans ce *Bulletin*, t. III, fasc. 1, p. 77) qui apporte une nouvelle confirmation à cette explication. — Κωνσταντίνω. On trouve aussi à Aphrodité la forme grécisée Κωνσταντιος. — ὕψ[ε]στιατῇ, — υπερφυσιατος. Le petit α se comprenait dans le mot ενδοξιατω, plus haut, mais ici n'a plus de raison d'être. — Πραιφεκτῷ Ιουσίνω : pour πραιφεκτου Ιουσίνου. Cette manière d'indiquer la diphtongue ou est très fréquente dans les papyrus.

⁽¹⁾ C'est au début du iv^e siècle qu'on voit disparaître l'ancienne organisation des nomes, sans qu'on sache au juste comment elle fut

d'abord remplacée. Le dernier stratège connu est de l'an 323 (voir WILKES, *Qatraia*, II, p. 435).

- * † Δεισις και ικεσια πρὸ τῶν ελεεινотατων δουλῶν ὤμων και αθλιῶν
λεπτοκτητορων τε και οικητορων της πανταθλιας κ[αι] μης Αφροδιτης τη[ς]
ουσης ὑπο τον Θειον οικον και την υπ[ερ]βυη ὤμων εξουσιαν.

PAGE 1.

- Πασα δικαιοσυνη και δικαιοπραγια τας προ[ο]βους προλαμπουσιν αι της παν-
εξοχως βελτιστῶ υπερβους ὤμων εξοσιας,
ην εκδεχομεν προ πολλου οιον)οι(εξ Αδου καταδοκουντες την τατε του Χυ
αεραου Θυ παρουσιαν. Μετ' αυτον γαρ τον
δεσποτην Θυ σωτηρα βοηθον αληθεινον [κα]ι φιλανθρωπον ευεργετην εχομεν
μετα πασης ελπιδος σωτηριωδους το εν πασι
πανευφημούμε[ν]ον και διαβεδοημενον ὤμ[ων] ὕψος εν πασι τοις αναγκαιοις
καιροις επιδοθησαι ημιν και εξοδον των αδικων
5 ημας αποσπασσθαι και ρυσασθαι εκ των ανεκαθεν συμβεβηκοτων ημιν
αφατων ζημιωματαων ὧν ου χαρτης χωρει
παρα Μηνα το λαμπροτατον σκρινιαριῶ [κ]αι παγαρχῶ της Ανταισπολιταν.
Σμικρομερως μεν αναμνησκουμεν το πανσοφον
ὤμων και ευκ[λε]εσ[ι]ατον και φιλαγαθον συνειδος, πασης δε βρονησεως και
κουνεχιας υπερτερον τυγχanei αποκαταλεπ[ι]ου
του λογου τα συμ[π]αντα κατανοησαι εις ακραν ειδησιν και περιπετειαν οθεν
αοκνωσ προκυλινδουμενοι ηκαμεν παρα ποδα των
ανεπαφων ὤμων ἰχνων, διδασκοντες [τα] καθ' ημας πραγματα εν τουτοις εχοντα †
Διδασκομεν την πανευφημον ὤμων
10 εξουσιαν ως απο προσιμων της εναγχος διαδραμοσης πεντεκαιδεκατης επι-
νεμησεως, αφ' ης αντελαβετο της παγαρχιας

En-tête. Ligne 2. Ελεεινотατων (sic) pour ελεεινотατων. — Πανταθλιας. La forme régulière serait παναθλιας.

PAGE 1. Ligne 2. L'article οι a été intercalé après coup. — Χυ, Θυ, abréviations ordinaires des mots Χριστου, Θεου.

Ligne 4. Πανευφημούμενον. Ligature de Γη et du φ.

Ligne 5. Accent circonflexe sur le génitif pluriel ὧν. Cf. l. 19 et p. 3, l. 20.

Ἀνταῖο, κάρπονται τὰς ἀρουρας τοῦ συναδελφοῦ ἡμῶν καὶ ἀβλιῷ δουλῷ τῆς
 ὕμῶν ἐνδοξῷ φιλανθρωπίας Διοσκοροῦ,
 πενιχροῦ πάντῳ οὗτος καὶ παῖδια νηπία ἔχοντας μὴ ἐγναικοτα τὴν ἀρίστην
 μήτε σχεδὸν καὶ τὴν δεξίαν, καὶ δεομενὸ πολλῶν
 ἀναλωμάτων εἰς τὴν αὐτῶν ἀνατροφήν· καὶ ὁ τοιοῦτος ἀσπλάγχχνος οὐκ
 ὤκνησεν ἀνεῦ ἐκφοριῶν καὶ δημοσιῶν
 ἐπιτρέψαι τῷ τε βοηθῷ τῆς καμῆς Φθλά καὶ τοῖς ταύτης ποιμέσι οἰκειωσασθαι
 αὐτοῖς τὰς ἀρουρας αὐτῶν καρπούμενας
 15 ἀνεῦ ἐκφοριῶν καὶ δημοσιῶν, καὶ τὴν συ[ν]τελείαν τῶτων ἐπιτετραμμένην
 αὐτῷ εἰσάσας εἰς τελείαν ἀνατροφήν. Ἐχρονίσεν γὰρ
 ὁ αὐτὸς Διοσκορ[ο]ς ἰδικῶς αὐτουργῶν τὰ[υ]τα μετὰ θανάτου τοῦ πατρὸς
 αὐτοῦ, καὶ ευγνωμονῶς καὶ πληρωτικῶς καθ' ἔτος παρέχων
 τὰ τούτων δημοσία. Ὁ δὲ εἰρημ[ι] λαμπρ[ο]ς [παγα(?)]ος καρπούμενος καθ' ἔτος
 μετὰ τῶν ποιμένων Φθλά καὶ Κυροῦ τοῦ ταύτης βοηθῷ τῷ καὶ
 Κ[υ]λλ[ο]υθου
 [υῖ]ου, υγούσσιας ἐξ ἰσῷ τοῦ Μαδ[ι]αν ἔθνους εἰωθότος τότε τὰ τῶν Ἰσραη-
 λιτῶν γεινημὰ ἀφαρπαῖαι. Καὶ ἀνεκδίκητος ὑπάρχει
 ὁ ἀβλι[ο]ς εἰς νυν ἐπὶ ξείνης συντεχνίᾳ, αὐτῶν ἐκδικίας ἀγαθῆς ὕμῶν
 20 τυχεῖν δεσπ[ο] +

PAGE 2.

+ Δεομεθα δὲ ὕμῶν περὶ τῷ[τῷ] καὶ παρακαλούμεν, διδάσκοντες τὸν ἀγαθόν

PAGE 1. *Ligne 14.* Une autre des pièces trouvées à Kôm-Ichgaou fait allusion à ce village. La barre horizontale n'indique pas ici l'abréviation. Cf. Μαδ[ι]αν, p. 1, l. 18; Ματαῖν, p. 2, l. 10. — Βοηθός, *defensor civitatis*. — Ποιμν, ici et dans quelques autres cas, désigne une sorte de police rurale, qu'on cite avec les ἀγροφυλάκοι.

Ligne 15. Καθ' ἔτος, pour κατ' ἔτος. — αὐτουργῶν — αὐτουργῶν. Cf. p. 3, l. 20.

Ligne 17. ὁ εἰρημ[ι] λαμπρ[ο]ς = ὁ εἰρημένος λαμπροτάτος.

Ligne 18. Κ[υ]λλ[ο]υθος : surajouté; de même, l. 19, ὦν καὶ. Remarquer ici l'accent circonflexe. Υῖου : les lettres *vi* ont à peu près disparu, mais il subsiste, très nettement le tréma de l'ι. Je ne sais comment restituer le mot suivant, qui rappelle de bien près *αυγουσσιας*, le *σ* pouvant être à la rigueur pris pour un λ.

Ligne 20. Δεσπ[ο] : pour δεσπότου ou plutôt pour δεσποταν (voir la fin de la page 3).

ἡμῶν δεσποτὴν ὡς ἐπὶ τῆς π[ρ]οηγησαμένης ἀρχῆς τῷ ἐνδοξῷ Κυρῷ ρεφε-
ρενδάρῳ

ὁ εἰρημὶ λαμπρῷ Μηνᾶς [γ]ραμματα εἰσάγειν τῷ περιδελπίῳ κομῇ καὶ
ἰλλῶσῳ μετ[α]πρὶ Σερηνῶ τῷ λογιῷ σ[χ]λ̄ περι τὸν καιρὸν τοῦ ἡμᾶς
ἀπείραι ἐν ἠθῇ τῇ

ἐμψύτῳ ἀγορᾶ τῶν ζῶων, εὐθὺς καθ' ἐνιαυτὸν ἐκείσε γενέσθαι, τῇ τῶν ὕπο-
ζυγίων ζῶων ἡμῶν πραγματείας ποιούμενοι εἰς ἀποτροφὴν

ἡμῶν καὶ τεκ[ν]ῶν· καὶ καιροτηρηθέντες τότε παρὰ τῶν διοικήτων τῷ ἐνδοξῷ
ἰλλῷ Σερηνῷ καὶ ἐβλήθημεν εἰς τὴν ἐκείθεν οὐσαν εἰρήνην.

5 Ἀπηνεχθήμεν ἐπεὶ εἰς Φυλακῇ Ἀντινῷ καὶ εἰς Φυλακὴν τῆς Ἀνταῖο ὕστερον
παρεδόθημεν τῷ εἰρημῷ Μηνᾶ παγαρχῷ, καὶ αἰκισμοῖς πολλοῖς καὶ βάζανσις
ἡμᾶς κατέστησεν εἰς ἐ[ξ]αμηνίον χρόνον ἐγκαθειμένους, ἀπητήσας δὲ καὶ ἄλλα
ζημιώματα συνιόντα εἰς ὃ ρίζ, μεθ' ὅσα δέδωκαμεν ἐν ἠθῇ καὶ ἐν Φυλακῇ
Ἀντινῷ βασανιζόμενοι, τῶν ζῶων ὧν ἐν κα[τ]ο[χ]ῇ ὑπο τὸν εἰρημῷ ἰλλῷ-
σῳ ἀποτροφῇ ὧν καὶ πλείστον μέρος οἰκείωσάμενον εἰς αὐτὸν ἀνευ τιμῆς,
καὶ τὸς ἐκ τῶν σωθέντας

οὐκ ἐκ καμῆλῶς ἠμῶν λαμβάνειν ἐξέποιήσας ἡμῖν ἀναδεδαικώς.

Κακῆς ἐκ δευτέρῳ διαπραγμάτευς, καὶ ἐξ αὐτῶν ἐλάβεν ὁ αὐτ[ος] ἰλλῷ Σερηνῷ
πέντε οὐκ ἐκ καμῆλῶν καὶ ἵππων· καὶ Βικτωρ ὁ μείζων αὐτὸς τὰς ἐσθῆτας ἡμῶν ἀφεί-
λατο καὶ πάντα τὰ σκευῇ ἡμῶν δεκατριῶν ὀνομ[α]τῶν ὧν,

PAGE 3. Ligne 2. Κομῇ pour κομετι. — Μεγαλοπρ̄ = μεγαλοπρεπείτω. — Λογιῷ :
autre mode d'abréviation du superlatif (λογιστάτω). — Σχλ̄ pour σχολαστικός. —
ἠθῇ pour ἠθῇ, par iotacisme.

Ligne 3. Καθ' ἐνιαυτὸν pour κατ' ἐνιαυτὸν. Cf. καθ' ἑτος, p. 1, l. 16 et 17.

Ligne 4. ἰλλῷ = ἰλλουτρίῳ.

Ligne 5. Παγαρχ̄, abréviation insolite pour παγαρχῶ.

Ligne 6. ὃ = νομισματα. — Ἐγκαθειμένους, forme attique pour ἐγκατεμένους. —
Cf. p. 1, l. 6, σμικρομενῶς. — Ἀπητήσας (sic) pour ἀπαιτήσας.

Ligne 7. Ἀντινῷ, ajouté en marge après coup. — ἡμῶν, ἐκλεκτῶν, ajoutés après coup.
— ὧν καὶ, avec accent; cf. plus haut, p. 1, l. 19.

Ligne 9. Μείζωνος, comparatif de μείζων, dont il existe de nombreux exemples à
l'époque byzantine. — Αφείλατο : de l'aoriste ἀφείλαμεν. Cf. ἐγναμην, constamment
employé à la place de ἐγενόμην.

- 10 και απητησεν με̄ δυο νομισματα τον̄ αθλιον̄ Ματαῑν καῑ δουλον̄ υμων̄ επιδι-
 φριον̄ ιατρον̄. Καῑ τινες̄ εξ̄ ημων̄ τατε̄ προσηλθον̄ τω̄ ειρημ̄ ενδοξ̄ δουκι.
 Εκελευσεν̄ ημας̄ αζημιως̄ απολυθη̄ναι· ουκ̄ απελυθημεν̄, αλλᾱ ως̄ προσεζημεν̄
 εις̄ την̄ φυλακην̄ της̄ Ανταῑο̄ μετετεθυμεν̄ λαθραιως̄ καῑ βιαιως̄· καῑ εν-
 [τ]αγιᾱ γρᾱφ[αφ].
 τοῡ δημοσιοῡ εχομεν̄ χειρῑ τε̄ αυτο̄ τοῡ ειρημ̄ Μηνᾱ παγαρχ̄ο καῑ χειρῑ τοῡ
 βικαρῑο των̄ σιρατιωτων̄ Σκυθων̄ καῑ των̄ Μακεδονων̄, καῑ εως̄ αρτῑ ουδε̄ [ν] ημιν̄
 εξ̄ αυτων̄ αναδεωκεν̄, ουδε̄ μη̄ κατελογισατο̄ τω̄ δημοσιω̄ της̄ ημων̄ κομης̄
 Αφροδιτης̄. Καῑ μετᾱ το̄ ημας̄ τᾱ ειρημ̄ εκατον̄ δεκᾱ επ̄τᾱ ὁ̄ παρασχειν̄,
 αφηκεν̄ εν̄ τη̄ φυλακη̄ επῑ αλλους̄ τεσσαρας̄ μηνας̄, εφ̄ ο̄ις̄ ολως̄ ειρηκαμεν̄ ως̄ ὑπο̄
 τον̄ ὑπερφυεσῑατον̄ πατρικιον̄ εσμεν̄ καῑ ανθρωποῑ αυτο̄ [τυ]χανομεν̄ καῑ το̄
 15 Σαῑο̄ οικοῡ. Καῑ παντᾱ τᾱ κακως̄ γεναμ̄, καθ̄ ημων̄ παρᾱ το̄ αυτο̄ Μηνᾱ επι-
 σῑαταῑ αφους̄ ο̄ νοταριος̄ Λικινιαν̄ο̄ τοῡ μεγαλοπ̄ρ̄ κομ̄ καῑ διοικητο̄ υμων̄·
 μετ̄ ημων̄ γαρ̄
 εστιν̄ εν̄ τη̄ φυλακη̄. Καῑ ευχης̄ εργον̄ ημιν̄ εστιν̄ νυκτος̄ καῑ ημερας̄ αξιωθη̄ναι
 της̄ κεχαρισμενης̄ υμων̄ παρουσιας̄, οπως̄ εν̄ απολαυσεῑ γενομεθᾱ των̄
 δικαιων̄
 υμων̄. Καῑ ιδοῡ νυν̄ παλιν̄ μετεβαλλεν̄ τας̄ διανοιας̄ υμων̄· οῡ μελησεταῑ γαρ̄
 αυτο̄ ανελθοντῑ διαπορθησαῑ την̄ κοιμην̄ αλογως̄ προβασεῑ δημοσιων̄,
 καῑ ὑγνωμονᾱς̄ αῑ καῑ πληρωτικως̄ παρεχουσιν̄ οῑ αθλιοῑ κτητορες̄ τᾱ δημοσιᾱ
 αυτων̄ καθ̄ ετος̄, καῑ ηδη̄ διαγεναμενων̄ οκτω̄ παγαρχων̄ μεχρῑ νυν̄
 της̄ Ανταῑο̄ ουδεποτε̄ ε[ν] ὑψηρησμων̄ γεναμενοῑ των̄ βασιλικων̄ καῑ της̄ εμβολης̄,
 καῑ ταυτην̄ επειγμενως̄ κατᾱ το̄ εθος̄ ημων̄ αῑ σποδαιως̄ επειγομεθᾱ
 20 καῑ την̄ εφετινην̄ εμβολην̄ ενηργουντες̄ εμβαλλεσθαῑ, ζητεῑ ανελθειν̄ καῑ εμπο-
 δειζειν̄ ταυτην̄ καῑ διασκορπισαῑ τᾱ συμπαντᾱ εις̄ ανατροπην̄ τελειαν̄

PAGE 2. Ligne 10. Ματαῑν, accusatif de Ματαίς, pour Ματαί, qui signifie soldat en égyptien.

Ligne 11. Εσταγιᾱ γραφ̄, = γραφε̄ντα (?). Lecture douteuse.

Ligne 15. Γεναμ̄, = γενομενᾱ.

Ligne 18. Καθ̄ ετος̄, cf. plus haut, p. 1, l. 16.

Ligne 20. Εφετινην̄ « annuelle » (?). Cf. καθ̄ ετος̄, p. 1, l. 16. — Ενηργουντες̄ pour ενεργουντες̄. — Εμβαλλεσθαῑ : le second λ est une addition faite après coup. — Εμποδειζειν̄, pour εμποδίζειν̄.

της αὐ[τ]ῆς κωμῆς· μεθ' οὗ μετα μοχθῶ πολλοῦ ^[...] πειραμὲν τοῦ ποδὸν
 εἰσέβησεν τὴν διωρυγὰ ἡμῶν περὶ τὸν καιρὸν τῆς τῶν νεύλων ὕδατων
 προσέσσεως καὶ ἀρδείας, [εἰς] ἀβροχίαν κατεστήσεν τὸ πεδίου. Καὶ ἐπὶ τῷ εν-
 δοξῇ· πάλιν ρεφερενδარიῷ, μεθ' οὗ οὗτος παγάρχος ἐλάβεν τὸ δη[μοσι]ον
 καὶ ἀλλὰ ἐπὶ τότε
 διακοσμία νομισμάτα, δε[δ]ωκώς ἡμῖν λόγον ἐπὶ τότε, εὐθεὶς τὸν ἀντίον εἰσφρον-
 τίζεν ἀνέλθων μετὰ πολλῆς λησίστικης καὶ παγανικῆς καὶ [σί]ρατι[ω]τικῆς
 βοηθείας·
 ἐπρατεύσεν τὴν κω[μ]ὴν διαπορθήσας πλεον[ος] β[α]ρ[βα]ρων καὶ ἐμπρήσας φανερὰ
^{οικημάτων}
 λαμπρά τῶν ἀρχαίων κτητορῶν μεγάλων τῆς κωμῆς, καὶ ἐπὶ ἀκοσμία οὐλο-
 καστῆ[ν]α
 25 ἐλάβεν ἐξ ἀφορμῆς τοῦ δημοσιῷ ἀνεὺ ἐνταγίων, μήτεν ἐκ τότεν ἡμῖν καταλα-
^{ου μην ἄλλε}
 γισαμένοις, καὶ κτηναφαιρεσὶν ἡμῶν ἐποίησεν περὶ [σ]· εἰς δύο μην[ας]
 οἰτῶν τῶν
 καρπῶν ὑπὸ δίψαν εὖς ὁ ἀνεμοφθορὰ τὰ γεινημάτα γεγ[ο]νῆσιν. Καὶ τὸν [ο]ἶκον
 τῆς ἐξουσίας ὑ[μ]ῶν

PAGE 3.

· τὸν δωρηθέντα τῇ ὕψει ὕμνων ἐξουσία εἰς τὸν θεῖον οἶκον εἰς χρεῖαν τοῦ
 κατὰ καιρὸν αὐ[τ]ῆς διοικητοῦ ^{αἰ}ἐπέχει[ν] αὐ[τ]ῶν, τότεν οἰκητηρίον ἐκᾶνσεν
 μὴ ἀρχ[ε]θεῖς
 τοῖς κακοῖς τοῦτοις μόνοις Μηνῶς οὗτος παγάρχος, ἀλλὰ καὶ τὰς παρθένους
 διεκορεύσαν οἱ συνεπομένοι αὐτῷ εἰς βοήθειαν [...] ἀρῶν, καὶ τὰς ἀσκη-
 τ[η]ρίας
 διέλυσαν ἐκπορθήσαντες καὶ ληλητησαντες τὴν πᾶσαν κωμὴν καὶ τὴν ταύτης
 ἐνορίαν ὡς ἐπὶ τῶν βαρβαρωθέντων τόπων. Καὶ τοὺς ταλ[αν]τ[α]ίους

PAGE 2. *Ligne 24.* Επρατεύσεν; cf. plus bas πραιδεύω (de *praeda*) «ravager».

Ligne 25. Κτηναφαιρεσιν. Je suppose que ce mot signifie «l'enlèvement des bestiaux»,
 de κτήνος, c'est «le bétail».

PAGE 3. *Ligne 1.* Τότεν. Le rédacteur de la supplique a pris οἰκητηρίον pour un
 mot masculin, à moins qu'il n'y ait là une inadvertance entraînée par le voisinage du
 mot οἶκος.

ἡμᾶς λεπτοκτετορας ἐδίωξεν, τοῖς δὲ ἀτακτοῖς καὶ λησίσταρχοις ἀγρᾶυλουσι
 μηλονομοῖς δέδωκεν ἀδείαν καὶ τοῖς κακῶς βίῳσι ἐπαυ[. .] . . .
 5 τα συνήθη πρᾶξαι, οὐκ ἐφείσται κατὰ θεὸν τῶν καμνοντῶν ἡμῶν αἰεὶ εἰς τὴν
 τῶν δημοσίων, βασιλικῶν καὶ διαφορῶν βάρων ἀδιαλείπτως παρο[χι]ν,
 μητὲ μὴν ἀνάμνησθεις τῆς τῶν γονέων ἡμῶν προτεραιᾶς οὐσίας, κατὰ θεὸν
 εὐπόρωτερος τότε ἔχοντων τὸν βίον καὶ εὐγνωμονῶς καὶ πλη[ρω]τικ[αί]ς
 παρέχοντων τῶς βασιλικῶν αὐτῶν φορῶς ἀνελλείπως ὑπο τὴν πολιτικὴν τάξιν
 δια προστάγματων φερεῖν τοῦ δικαστήριό ἀποξυομενῶν αὐτοῖς
 ἰδιαζόντως ἐκ προνομίου ἔχοντων κατὰ τὸ ἀντοπρακτὸν σχῆμα καὶ ὑπο τοῦ
 θεοῦ οἶκον γεγονότων, εἰ καὶ οἱ ἔχοντες ὑμᾶς ἀληθινούς προστάτας καὶ
 ἐνεργετο[ς]
 ἐλεημονὰς διαλαβόντας ἀλλοτὲ τα καθ' ἡμᾶς τῶς ταλαιπωρῶς ὅλους οὐρανός
 ακολουθῶς τῇ ὀρωμένῃ ἡμῶν γυμνῇ αἰεὶ μικρὴν τὴν ἡλικίαν μάλλον
 10 ἀγᾶγοντων καὶ ἀπερίστατον μὴ ἔχοντας τὴν ἀναγκαίαν τροφήν. εἰς μαρτυρὰ
 καλοῦμεν τὸν δεσποτὴν θν̄ εἰς ταῦτο ὅτι ἐν τῷ χειμῶ[ν]ι δροῦμα καὶ οὐλῶρας
 ἐσθιομεν, τῷ [δε]
 Φέρει τὰ ἀποκαθάρματα ἢ τοὶ ἀποκοσκινήματα καὶ καταστέλλματα τῆς ἐμδολῆς
 ἡμῶν πυρεσθίας ἐδομένοι, ἐφ' οὗ μετὰ ταύτην οὐδὲν πάντεσσι ἡμῖν ὑπο-
 λείπειται. Μαλίστα δὲ τὰ εἰρηνικά δίκαια ἀνταναιρηθέντα ἀφ' ἡμῶν πρὸ πολ-
 λῶν πληθύνουσιν ἀμύθητό λησίστικων ἐφοδῶν ἐπικειμένων ἡμῖν νυκ[τε]ρ[ια(?)]
 καὶ ἡμεραῖα διατριβὰς ἔχοντων μετὰ τῶν ἀγρᾶυλόντων μηλονομῶν συνδεδυ-
 μένων τοῖς πραιδευοῦσι καὶ λυμαινοῦσι τὰ πάντα ἡμῶν πραγ[μα]τα
 εἰς βλάβην τοῦ δημοσίου καὶ τελείαν ἡμῶν ἀνατροπὴν. Ἐπὶ πλείον γὰρ ὑστέρη-
 θημεν ^{τοῦ αὐτοῦ} διὰ τούτους, καὶ οὐκ ἡδυνάχομεν ἐτι ζῆσαι καὶ ὑποσχεῖν τὰς ἀθεμι-
 τούς το[σάντας(?)]

PAGE 3. Ligne 7. Ἀποξυομενῶν. Le ξ a remplacé le λ du mot ἀπολυομενων, qui
 avait été écrit d'abord. — Ἀνελλείπως : iotacisme pour ἀνελλίπως.

Ligne 10. Δροῦμα : ce mot ne se trouve pas dans le *Glossaire* de du Cange. L'οὐλῶρα
 était peut-être faite avec ce qu'on appelle aujourd'hui la *dourah*.

Ligne 11. Καταστέλλματα. Je ne crois pas possible de lire autrement.

Ligne 13. Ἡμεραῖα pour ἡμεραιας.

- 15 ἀδεις τολμας, καὶ πρᾶξεις ὡς λυκῶν καὶ ἀρπαγῶν αἱ πράττοντων ὠμοβᾶγων
τροποῖς· το γὰρ ἀνθρώπινον αἷμα ἐκχεοῦσιν οἱ τοιοῦτοι ἀνθάδεις καὶ ἀτράμοι,
οἱ[ο]ν·
ἐπὶ γῆν ὕδωρ ἐκχύσῃ τις τολμηροτάτος ματῆν. Καὶ ἴδου τοῖνυν, δεσποτα, μετὰ
τὰς τηλικαύτας μοχθηρίας τὰς περὶ ἡμᾶς, διολὼ ἡδεὺς καὶ πρ[ο]θυμῶς ἐμβα-
[λλεσ]θαι ^{σπεύδωμεν}
τὴν αἰσίαν ἡμῶν ἐμβολὴν ἐκ πλῆρους. Αὐτὸς δὲ ὁ εἰρημὶ παγάρχος σπεύδει
συναθροῖσθαι βοηθείαν, καὶ ἀνελθεῖν τὴν ἀβλίαν καὶ πανερήμονι γεναμί
υπ' αὐτο[ν]
ἡμῶν κωμῆν, βουλομένος εἰκαιῶς ἐκ τοῦ συνολοῦ αὐτὴν ἐξαλεῖψαι καὶ ἐξολο-
θρεῦσαι αὐτὴν παντελῶς πρὸς λυμὴν τῶν βασιλικῶν φορῶν καὶ σκεδάσμον
τῆς αἰσίας
ἡμῶν ἐμβολῆς. Ἐγραψεν γὰρ αὐτῷ ὁ γραμματεὺς καὶ ὁ διακονητὴς τούτου
χαρὶν, μὴ ἀνελθεῖν τὴν κωμὴν ἀκαιρῶς καὶ διασῆρεψαι τὴν ἐμβολὴν ἐτοι-
μασμένην καὶ συμβαλλομένην.
20 Οὐκ ἐπαύσατο μακρῶν διολὼ· διαρπαῆσαι καὶ αἰετῆσαι φησὶν τὴν παγάρχίαν,
ὣν ἐξεπορβήσῃν ἀποτεθεικῶς τὰ τᾶτης χρηματὰ εἰς τὰ Ἀπα Σενοῦ[θι]ο·
Διὸ παρακαλοῦμεν γόνυπετονίτες ^{θεοῖν}
τὸ διαβεδοημένον ὕψος ὕμῶν, ὅπερ εἰρακαμὲν ὡς τοὶ σφομενοί, καὶ ἐνορκῶντες
κατὰ τῆς ὕμῶν ὑπερβαλλούσης σωτηρίας καὶ τῆς τῶν εὐτυχесί[τ]ς καὶ εὐκλε-
εστ[ῆ]ς ὕμῶν τεκνῶν πρὸς κοπῆς τῆς καὶ ἀνα-
βαλλώσεως εἰ παρασίαν προστάξαι τὸν μὲν εἰρημὶ παγάρχον ἀποπαυ[εσ]θαι
ἡμῶν Συμολεοντ[ο]φθορον· ἐπειτα δὲ καὶ τοὺς ἀλιτηριῶς πλείω βαρβαρῶν
κακουργῶς καὶ ἀγχίλησας μιλονομούς
ἀφαιρεθῆναι συν' ῥίζαις, ὥπως ευρωμεν ἡσυχῶς βίωσαι καὶ τῶν δημοσίων ὡς

Ράβ. 3. *Ligne 20.* Μακρῶν, avec un accent circonflexe. Cf. p. 1, l. 18 et p. 2, l. 7.
— τᾶτης pour ταύτης. Cette abréviation, fréquente pour la diphtongue ου (ō), est plus
rare pour le groupe αυ. Voir, l. 1, ἐκασ[τ]ερ. — Ἀπα Σενοῦθι[ο]. Il y a là une allusion à
un fait que la requête n'a pas mentionné.

Ligne 21. Εὐτυχесί[τ]ς pour εὐτυχесίατοι, le pluriel étant indiqué par la répétition
de la dernière consonne.

Ligne 22. Le texte porte deux points après Συμολεοντοφθορον.

εκπαλα[ι] προνοειν και ευπορειν και εισπραζει αυτα ευκολως, οπως τουτο
 τυχοιτες το μεγασιου εξ υμων αγαθο

[εν]δελεχη αιων[ι]ως ε[υ]χην και πρεσβειαν ανατεινωμεν υπερ διαμοινης υμων
 και σωτηρ[ι]ας, αι πανενδοξοι τ. . . τε σ[ι]ρατηλ/ υφυσ[ε]στ[ι]ς υπατοι παν-
 ευφημ[ι]ς πατριχοι διασημ[ω] δουκεσ καθαρω αυγουσ[τ]αλ/ κυριο[ι]

25 αι της επαρχ[ειας] † γ^ωε

PAGE 3. *Λigne 24.* σ[ι]ρατηλ/, αυγουσ[τ]αλ/ = σ[ι]ρατηλαται, αυγουσ[τ]αλιοι. Remarquer ce pluriel, employé seulement pour désigner le seul duc de Thébaidé, Διασημ[ω], καθαρω; pour διασημωτατοι, καθαροτατοι.

Λigne 25. γε, ou . . γε (ce que j'ai figuré par une croix est peut-être la trace d'une ou deux lettres). Je ne sais comment restituer ce dernier mot. Les lettres α et ω placées à côté de la croix, si c'en est une, sont sans doute une allusion aux paroles du Christ : « Je suis l'alpha et l'oméga ».

Cette supplique amphigourique adressée au duc de Thébaidé est la première en date de trois pièces curieuses qui nous restent d'un long procès intenté par les habitants d'Aphrodité au pagarque d'Antaeopolis, sous le règne de Justinien. Avant d'aborder le détail de l'affaire, je placerai ici quelques remarques nécessaires que suggère l'en-tête de ce document.

Flavios Triadios Marianos Michaelios Gabrieliος Constantinos Theodoros Martyrios Ionlianos Athanasios, duc et augustal de Thébaidé, nous est inconnu par ailleurs : c'est un personnage nouveau à ajouter à la liste encore peu nombreuse des ducs de Thébaidé dont le souvenir nous a été conservé. Malheureusement, dans cette longue série de noms ajoutés les uns à la suite des autres, il est embarrassant de décider lequel est le vrai, je veux dire le seul usité communément. Si nous ne possédions que ce document, on pourrait, sans trop d'hésitation, opter pour le dernier, Athanase; mais la chose est un peu plus compliquée. Jusqu'ici, quatre requêtes ont été retrouvées⁽¹⁾, adressées au même personnage et portant en tête le même protocole; seulement, la quatrième

⁽¹⁾ Je me suis abstenu de les publier ici, vu qu'elles n'ont aucun rapport, quant au fond, avec le procès d'Aphrodité.

présente en outre, au verso, une autre suscription, servant d'adresse quand le papyrus était plié, et ainsi conçue :

Φλαυῶ Μαρικῶ Μιχαήλῳ Γαβριηλῳ Σεργῳ Βαχῶ Ναρσῇ
 Κωνσταντίνῳ Λαοσάσιῳ Δομνίνῳ Θεοδόρῳ Καλλινικῳ τῷ υἱ[περ]
 Φυεσί[ς] [κ]ομετι των καθοστ[ω]μένων⁽¹⁾ δομest[ς] δουκι[ς] αυχου[ς] [αλιω]
 [της] Θηβαινη[ς] χωρας[ς].

L'adresse n'est pas la même à l'intérieur et à l'extérieur; quelques noms ont été supprimés, d'autres ajoutés; le destinataire est pourtant le même évidemment. Il est impossible, quant à présent, de savoir à quoi s'en tenir; peut-être d'autres trouvailles à Kôm-Ichgaou nous donneront-elles la solution de ce problème, important pour l'identification du personnage⁽²⁾.

Le duc, Athanase ou autre, nous restant inconnu, la date du document devrait l'être aussi. Une seule fois, nous trouvons un commencement d'indication: c'est à la ligne 10 de la première page, où nous apprenons que Ménas, pagarque d'Antæopolis⁽³⁾, opprime les gens d'Aphrodité en général, et un certain Dioscore en particulier, « depuis le commencement de la quinzième indiction qui vient de s'écouler ». Quand le scribe écrivait, l'indiction courante était donc la première, mais de quel cycle? Ici, cependant, nous pouvons arriver, au moins, à une approximation. Le contrat publié plus loin sous le n° III, nous montre une députation d'Aphrodité arrivée à Constantinople, en l'an 551, pour plaider, auprès de l'empereur, la cause de son village: il est évidemment postérieur au n° I, qui est seulement la plainte au tribunal ducal. L'année 550-551 correspond à la quatorzième indiction; la première indiction du même cycle nous ramène donc à l'année 537-538⁽⁴⁾. Je ne crois pas qu'il faille

⁽¹⁾ Καθοστωμένων. La lecture de cette ligne est difficile, mais nullement douteuse.

⁽²⁾ Ces deux lignes d'en-tête présentent encore une autre difficulté: que signifient les mots *πραιξέτου Ιουστινου*? Leur position au milieu des titres du duc ne permet pas de les traduire par « fils du préfet Justin ». Faut-il y voir une sorte de génitif absolu, équivalent à « Justin étant préfet »? En ce cas,

j'ignore quel est le personnage qui intervient ainsi.

⁽³⁾ Ou Antæon, d'après la forme habituelle à l'époque byzantine.

⁽⁴⁾ En comptant les indictions non pas à partir du 1^{er} septembre, mais à dater du mois de mai, conformément à l'usage égyptien. Je parlerai un peu plus loin (p. 108) de cette question de chronologie.

remonter plus haut, cet espace de treize années étant déjà bien suffisant pour le développement et les péripéties du procès⁽¹⁾.

Ceci posé, examinons maintenant l'affaire en elle-même.

Le village d'Aphrodité était situé, au point de vue administratif, dans le canton d'Antaeopolis; comme il payait mal ses contributions, et qu'il était, semble-t-il, en retard de plusieurs termes (p. 3, l. 14), le pagarque d'Antaeopolis, responsable de la rentrée des impôts dans toute l'étendue de sa circonscription, entreprit de stimuler son zèle et de faire lui-même la perception. Les plaignants avouent que c'était là le motif, ou le prétexte (*προφάσει δημοσίων*, p. 1, l. 17) de son intervention. Il employa, à cet effet, les grands moyens : il mobilisa une partie des troupes du canton, les Scythes et les Macédoniens, auxquels se joignirent, paraît-il, des bandes de brigands et des gardiens de troupeaux vagabonds⁽²⁾, et il se rendit en personne dans le village retardataire.

Il confisqua les terres de quelques notables, car il ne faut pas trop prendre à la lettre les lamentations du scribe qui rédigea la supplique. Le Dioscore dont il est question dans la première colonne du papyrus, est représenté comme tout à fait misérable (*πεινιχρού πάνυ ὄντος*), suffisant à peine à la nourriture de ses enfants. Alors, quel intérêt aurait eu Ménas à le spolier de ses propriétés? Un nommé Dioscore apparaît bien souvent dans les papyrus d'Aphrodité : il est un des «*prôtocômètes*» du village (dans une grande ville, on dirait «*décursion*»); nous le retrouvons dans la députation qui vint à Byzance. Ces deux Dioscore me semblent bien n'être qu'un seul et même personnage : on comprend ainsi qu'en le frappant, le pagarque ait pensé faire un exemple. Les terres de ce personnage furent distribuées à d'autres, et on ne lui laissa,

⁽¹⁾ On pourrait croire, d'après l'édit de Justinien promulgué en 554, que c'est seulement à cette date que cet empereur accorda au due de Thébaidé le rang et la dignité d'*anagnat*. Nous voyons qu'il n'en est rien, et que longtemps auparavant ce titre lui était accordé, en pratique au moins sinon en théorie, par ses administrés.

⁽²⁾ A moins qu'il ne faille voir dans ces ex-

pressions une façon particulière de désigner la police rurale : j'ai déjà indiqué en note le sens de *ποιμένες* (cf. un autre papyrus de Kôm-Iehgaou : τὸ κοινὸν τῶν ποιμένων καὶ ἀγροφυλάκων τῆς πόλεως Ἀφροδίτης). Les *ἀγροφυλάκων* *μηλοπόροι*, dans le même ordre d'idées, devaient être des veilleurs de nuit. Ménas aurait donc réquisitionné la police en même temps que l'armée.

à lui, que les impôts à acquitter pour ces domaines : procédé vraiment curieux, qui fait honneur à l'imagination de Ménas.

Mais la bande qu'il avait amenée avec lui fit des siennes dans Aphrodité comme une horde de barbares (*ὡς ἐπὶ τῶν βαρβαρωθέντων τόπων*). Viols de jeunes filles, incendies de maisons, dispersion d'un couvent de religieuses, tous leurs crimes sont narrés à grand renfort d'épithètes pathétiques. Même, le canal qui irriguait la localité, située, en effet, à une certaine distance du Nil, fut obstrué lors de la crue; les terrains demeurèrent stériles et la moisson fut perdue.

La ville de This, située plus au sud, dans la province de Thébaïde supérieure, possédait alors, nous dit-on, une foire annuelle pour la vente des bestiaux. On y venait d'assez loin, puisque les gens d'Aphrodité, eux-mêmes, s'y rendaient régulièrement. Or, cette année-là, treize d'entre eux étaient partis, comme d'habitude, avec une caravane d'ânes et de chameaux à vendre, quand, à peine arrivés, ils furent jetés en prison par ordre du même pagarque, qui avait envoyé une lettre à cet effet. On les transféra, de prison en prison, à This, à Antinoé, enfin à Antæopolis où la torture les attendait. Le moment avait été bien choisi : les officiers du pagarque mirent la main sur la majeure partie des bestiaux, sans compter les sommes d'argent qu'ils extorquèrent aux victimes; ils leur enlevèrent jusqu'à leurs habits.

Ménas commença par leur infliger une amende de 117 sous d'or (p. 9, l. 6)⁽¹⁾. Puis, pour conclure, il leva sur le village une contribution de 700 sous d'or, mais sans en délivrer quittance et sans les verser au bureau des finances; les plaignants n'hésitent pas à insinuer qu'il les garda pour lui, et il n'est guère douteux qu'ils aient raison. Les pagarques, comme chez nous autrefois les fermiers des impôts, avaient l'habitude, après avoir fourni à l'État son dû, de prélever à leur usage une dime supplémentaire.

Nous avons là un aperçu curieux sur les mœurs administratives de l'époque.

⁽¹⁾ Pourquoi cette amende? Le scribe, tout occupé de ses effets oratoires, ne nous l'explique pas. Je présenterai, sous toutes réserves, l'hypothèse suivante : on sait avec quelle rigueur l'empire byzantin maintenait ses sujets attachés aux endroits où ils étaient inscrits comme contri-

buables. Or, les paysans d'Aphrodité, se rendant à une foire dans une province autre que la leur, payaient là des droits d'entrée dont le trésor d'Antinoé était frustré. Il se peut que le pagarque, après l'avoir longtemps toléré, ait trouvé là un prétexte à leur infliger une amende.

Si un simple pagarque se permet d'agir ainsi en tyranneau féodal, que devaient être les autres autour de lui, le stratège de la pagarchie qui prête le concours de ses troupes, l'« illustre scholastique » qui commande le détachement des Scythes et des Macédoniens, et dont le fils prend jusqu'aux vêtements des prisonniers, le *praeses* enfin de l'éparchie qui se rend solidaire de Ménas, puisqu'il reçoit les accusés dans la prison d'Antinoë, sa capitale? Sans doute, rien de tout cela n'est nouveau, et l'on savait déjà par ailleurs quels désordres s'accomplissaient au fond des provinces byzantines, mais la précision des détails prête à ce document un réel intérêt. On y voit l'illustration et la confirmation des jugements sévères que les basileis portent sur leurs employés en tête de maints édits : « On déserte les provinces; une foule de prêtres, de décurions, d'employés, de propriétaires, d'ouvriers et de paysans accourt ici (à Constantinople) en gémissant, accusant les rapines des magistrats; et ce n'est pas tout, mais il s'élève même des séditions et des troubles . . . » Ce passage de la VIII^e Nouvelle pourrait s'appliquer aux gens d'Aphrodité, qui allaient bientôt, eux aussi, prendre place parmi ces légions de suppliants. L'empereur statuait sur des cas particuliers, et le mal général persistait : on se rappelle la phrase mélancolique de Justinien lui-même, légiférant pour l'Égypte du fond de son palais de Byzance : « On ignore ici ce qui se passe là-bas »⁽¹⁾.

À la vérité, on doit certainement en rabattre des affirmations des plaignants; qu'ils aient exagéré les choses, il n'en faut pas douter; leur style même en est une preuve. Mais, même en atténuant, il reste encore amplement de quoi expliquer le mécontentement violent qui s'empara des villageois d'Aphrodité, et les porta à se plaindre au duc. La brutalité avec laquelle le pagarque s'est conduit était donc déjà suffisante à elle seule, pour motiver leurs réclamations; et toutefois, si l'on parcourt attentivement leur requête, on s'aperçoit que ce grief, pour légitime qu'il soit, n'est cependant pas à leurs yeux le principal. Le vrai reproche adressé au pagarque, et nous touchons là au point le plus intéressant du document, ce n'est pas d'avoir perçu les impôts d'une façon plus ou moins tyrannique, c'est le fait même de s'être immiscé dans cette perception. Il n'en avait pas le droit, à leur sens. En sa présence, ils le

⁽¹⁾ Éd. XIII, préf. : « ὥστε μὲν ὃ τι πρὸς τὸν κατὰ χώραν ἐσταύθη γινώσκουσιν ».

- καὶ Κύρος Βικτορὸς διὰ Σεν[ο]ύθου Ἀπολλῶτος πρ[ο]σ[τ]α[ν]ομένου τη[ρ]¹
χωρὰν αὐτοῦ ἀποντος, ὁρμω[μ]ενοὶ ἀπαντὲς ἀπὸ κωμῆς
[καλο]υμέν[ης] Ἀ[φ]ρ[ο]δίτ[ων] το[ύ] Ἀν[τα]ίο[υ] οἰκίτου ἡ[ρ]οῦ τῆς Θηβαίδος (?)]
[ἐπ]αρχε[ας], ἐκ [δὲ] τοῦ ἑτέρου μεροῦς Φλ[η] Π[α]λλαδίου ο λαμπρ[ο]ς (?)]
15 [κομῆς] τοῦ Θ[ε]οῦ κληρονομίου, υἱὸς Ἰωάν[νου] τοῦ τῆς μακαρίας (?)]
μνημ[ε]ν[ος] κα[ὶ] Ἐπιγνο[ύ]ς ο λαμπρ[ο]ς καὶ ἡ, ἀμφοτέροι μεν (?) . .]
ὁρμωμένοι ἐκ τῆς Λεοντί π[ρ]ο[σ]τ[α]ν[ο]ύ[με]ν[ος] τῆς]
Καππαδοκῶν ἐπ[α]ρχε[ας] ἀπ[ὸ]
τὴν βασιλείαν π[ρ]ο[σ]τ[α]ν[ο]ύ[με]ν[ος] καὶ τοῦ . . . ἀλλ[ὰ] τὰς . .]
20 δηλονότι συμφορὰς καταλαβόντες ἐνταῦθα ἐπὶ ταύτῃς]
τῆς βασιλευσσης, ἡμεῖς οἱ προγεγραμμένοι Διοσκόρος καὶ
Ἀπολλῶς καὶ Καλλίνικος καὶ Κύρος δι[ὰ] ἡ[ρ]οῦ (?)] Σενούθου ποιοῦντο
τὴν χωρὰν αὐτοῦ θείαν ἐπορισταμέθα κελευσίν κ[αὶ]] τοῦ
ἀντιδίκων ἡμῶν τοῦ περὶ Ἡρακλείου Ψαῖτος καὶ λοιπῶν
25 ἀπὸ τῆς ἡμετέρας κωμῆς, ἐτι μὴν καὶ καθ' οἷον διήκοντες
προσώπου ἀποδεικνυμένου ἀκολουθῶν τῇ θείᾳ ὑμῶν
[κελ]ευσί καὶ δευ[τε]ρί[ᾳ] κατὰ νομὸν πρ[ο]σ[τ]α[ν]ο[ύ]με[ν]ος ἐκβίβ[ω]ς [α]σ[τ]ρο[νό]μ[ου] . .]
[τοῦ] πρ[ο]χ[ι]ματός, παραχ[λ]ησ[τ]ος (?)] εἰς προσήνευ[χ]α [μ]ε[ν] τῇ [ὑμῶν]
λαμπρότητι ἐπὶ Ἰουνίου μηνὸς τῆς ἀρτίως τεσσαρ[ε]κ[α]τα[ί]ας καὶ δεκάτης]
30 ἐπινεμήσεως, κατ' Αἰγυπτίους δὲ πεντήκοντα καὶ ὀκτακ[α]τα[ί]ας .

Ligne 13. Le nom de la province se trouve forcément dans cette lacune, quoique la place soit bien exigüe; peut-être l'article τῆς était-il omis. — Ἀφροδίταν: variante tout à fait normale pour Ἀφροδίτης. La ville homonyme située en Arcadie est elle aussi quelquefois appelée Ἀφροδίταν, notamment dans Georges de Chypre (750).

Ligne 14. Φλαυῖος Π(αλλαδίου): sur ce nom, voir l. 86.

Ligne 15. Κομῆς: pour la restitution de ce mot, voir l. 104.

Ligne 16. ο λαμπρότατος καὶ ἡ ou καὶ ἡ: lecture douteuse; je ne vois pas comment interpréter cette abréviation.

Ligne 17. Λεοντί πρ[ο]σ[τ]α[ν]ο[ύ]με[ν]ος: on songe tout d'abord à Λεοντοπολεως, mais la distance est trop grande entre les deux mots. — Ὀρμωμένοι: correction sur ὁρμωμένος.

Ligne 20. Καταλαβόντες: v rajouté par correction.

Ligne 21. Ποιοῦντο, lapsus pour ποιοῦμεντο.

Ligne 26. Προσώπου: pour le sens de ce mot, voir plus bas, l. 44 (προσώπων σποριούλ. . .).

- ὥστε αὐτὴν συν Θεῷ παρατεινομένην τη Ξη[.]
 λαβεῖν τὴν εἰρημένην Ξειαν κέλευσιν ἥτοι τ[ο πορισθῆν (?)]
 παρ' ἡμῶν Ξειον υπομνηστικόν, καὶ ἐμφανισασθαι τοῖς
 κατὰ χώραν δικαστήριοις, καὶ πᾶσαν εὐνοίαν καὶ σ . ρ
 35 καὶ ἐπειξὶν καὶ ἀγρυπνῆσαι καὶ ἐκδίδ[ασ]μον Ξε[σθαι (?)] τῷ
 ἡμετέρῳ πραγmati, εἰς οὐ περατὶ παραδο δίκη
 πορ[ε] πᾶσα[ν] ἀπαλλαγὴν α[ν]τ[ο]ῦ μὲ τῆς αὐτῆς
 Ξειας κέλευσεως καὶ π[αρε]ξαι παρὰ τὸ δικαστήριον [πᾶντα]
 τα ἐντεταγμένα πρόσωπα τῇ αὐτῇ κέλευσει ὑπο ἐγγυά[ς]
 40 ἀσφαλείς, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ πᾶντα τα ἀποδεικνυμένα πρόσωπα
 κατὰ τὴν δυνάμιν τοῦ εἰρημένου τυποῦ καὶ ἐκδίδασ[. . .]
 ἀχρεὶ περατὸς δίκης, ἡμῶν μενταὶ δίδομένων τα ἐμφ[α]νιστικ[α]
 καὶ τα ἀναλώματα τῆς τάξεως, καὶ ἀπολαμβάνοντων τὸ τέταρτον
 μέρος πάντων τῶν ἐναγομένων προσώπων σπορ[τ]ουλ
 45 τοῦ δε ἀλλοῦ ἡμῶν τέταρτον μέρος τῶν αὐτῶν σ[πορ]τουλῶν (?)]
 σίειλαμῆναι τῇ ὑμετέρᾳ λαμπροτητι τῶν δε σ[.]
 ἐκ τῆς δίκης ἢ πορ δίκης ἐξῆς ἡμῶν λαβεῖν ὀλιγο[.]
 ὑπερ ζημιωμάτων ἡμῶν καὶ αὐτῶν το ἡμ[ε]σ[υ] τέτα[ρ]τον
 μέρος, καὶ τῇ ὑμετέρᾳ λαμπροτητι τὸ ἄλλο τέταρτον . . σί . ει .
 50 τούτο ὑπερ τε σκυλμου καὶ κοπου καὶ ἀναλώματ[ων] αὐτῆς
 ἥτοι καὶ τῶν προσήκοντων αὐτῇ παιδαριῶν καὶ μὴ δυνασθαι
 αὐτὴν ἐπ' οὐδενὶ ἀμφισβᾶλλειν ἢ παραβῆναι τα προκειμ[ένα]
 συμφωνά, ἀλλ' εἰς πέρασ ἀξαι εὐλογως καὶ σπουδαιως καὶ δικ[α]μ[ε]ν[ε]
 κατὰ πᾶντα ἐντρανὴν τρόπον, διχα οἷας δηποτε προδοσια[ς]
 55 καὶ ραδιουργίας καὶ υπερβησεως καὶ ἀναβολῆς καὶ μετεωρτισμο[υ]
 καὶ χλευσῆς, εἰσιμῶς ἔχοντες καὶ ἡμεῖς ὑπαλογον πρὸς ἐδρ

Ligne 31. Συν Θεῷ. Ὡς a été corrigé en une lettre de lecture incertaine. Ces deux mots sont très douteux.

Ligne 42. Αχρεὶ — αχρεί. — Εμφανιστικά, lecture douteuse.

Ligne 46. Le σ initial du dernier mot est très douteux. Peut-être faut-il lire encore σπορτουλῶν.

Ligne 52. Οὐδενὶ : iotacisme pour οὐδέν. De même plus bas, l. 55, μετεωρτισμου pour μετεωριτμου, etc.

Ligne 54. Ἐντρανῇ : comme τρανῇ (?). Lecture certaine.

- του ενδοξοτατου στρατηλατο της χωρας, και τον αρχοντος (?)...
 ον αν προλημψεται ημιν απ' αυτων η υμετερ[α] λαμ[προτης]
 εως οτε εις περας αχθη η του καθ' η[μα]ς παραματο[ς]
 64 [αμ]εμπίως και ακαταγνωσίως κα[.]ει δ' εκδίδ[ασμον (?)]
 ποιησασθαι και εκδουναι τοις εναγομενοις [.....]
 ετοιμως εχομεν κινδυνω ημων και πορω πα[.....]
 και δικας λεγειν. Εγω τε ο προλεχθεις λαμπροτατος Π[αλλαδιος]
 ανθομολογω ετοιμως εχειν εμμεναι τοις προ^{διο}ρ^{διο}ρισθ^{διο}εισι μοι παρ' [υμω]ν
 65 συμφωνοις και ομολογημασιν, και στερ^{διο}ξαι παντα και εις περας
 [α]ξαι καθ' οσον δηποτε προμη[μοι] ευθεντα παρ' υμων
 τροπον δε..... πρ.ξ..... εν τα[υταις] ται[ς]
 ομολογιαις κ[αι] μη εν ουδενει πα[ρα]βηναι..... ταυτα
 κα[τ]α [τ]ην δυναμιν της πορεισθ[εισ]η[ς] μοι θειας κελευ[σεως],
 70 αλλα μαλλον εκδιδασαι παντας τους [υ]μετερους [αν]τιδικου-
 τους εντεταγμενους και αποδεικνυμενους επι παντι κεφαλαι[ω] (?)
 ανηκοντι υμιν κατ' αυτων [μ]εχρει της περαιω[σεως] του υμετερο
 παραματος· και προσεπι ταυτοις, προς σαφεσ^{διο}τεραν και οχυρ[ο]τεραν
 ασφαλειαν, επαιμινυμεθα αλληλοις. Εγω μεν υμιν υμ[.....]
 75 τον θειον και σεβασμον ορκον, την δε αγια[ν] και ομοουσιον
 Τριαδα και την νικην και την διαμονη[ν] το[υ] κ[α]λλι[νικου]
 ημων δεσποτου Φλ^{διο}ιουσι^{διο}νικα[νου του] αια[νιου αυγουσ^{διο}του]
 και α[υτο]κ[ρατο]ρ[ος],..... εμμετε[ρι]ν τοις [ομ]ολογη[θεσιν]
 παρ' ημων αμφοτερων εν ταυταις ταις ισοτυποις δυ[σ]ι
 80 ομολογιαις. Ει δε μη τουτο ποιησομεν, παρεξει το μη
 εμμενον μερος τω εμμενοντι χρυσιου λιτρας δυο εργω
 και δυναμει απαιτουμενας, και ακον εμμεναι πασιν
 τοις προγεγραμμενοις συμφωνοις. Και επι τουτοις απασιν

Ligne 64. προδιορισθ^{διο}εισι : διο rajouté en correction.

Ligne 72. Μεχρει pour μεχρι. Cf. αχρει pour αχρι, l. 49. — Περαιω^{διο}σεως, correction pour περεσ^{διο}σεως, que le rédacteur avait primitivement écrit.

Ligne 79. Αμφοτερων, correction pour αμφοτερους qu'on distingue encore.

Ligne 80. Παρεξει το μη : το corrigé en το.

- παρ' ἀλλήλων
 επερωτηθέντες και ἀλλήλους επερωτησαντες ταυθ'
 85 οὕτως εχειν δωσειν φυλαττειν εις [περα]ς αξαι
 ωμολογησαμεν. Προσομο[λο]γω δε εγω Παλλαδιος μονο[μ(?)]ερως
 ε... .. εστιν επε. η... .. εις υμ... .. ερχομεν... .. θ... .. εν ταυταις
 [...]η Θηβαιδι το θειο[ν] υπομν[ησι]κ[ον] τ[ο] αναπ[ο]ρευθ[εν](?) μοι
 χθ... .. παρ' [υ]μων... ..
 90
 της διασίρωφης και ζημιας της απηχθεισης τοι[s]
 πραγμασιν τυγχανουσιν εν τηδε τη πανευδαιμονι π[ο]λ[ι]ει
 επι μην ωστε το προνομιον του αυτοπρακτου σχηματος
 της υμετερας υπαρχθηναι καιως β[ε]βαιως υπερ δυο
 95 η και πλεον τριων νομισματων παρασχεθησομενων μοι
 παρ' υμων των προαφηγηθεντων και καταθανες ποιησα[μ]ε[ναι]
 [...]ους επι του ενδοξ[ου] δουκος, και απολημψομαι τριτον μέρος
 των υπερ τουτου ανυομενων, τα δε... .. παισιν
 η του ... π... .. τους τριακο[ντα] ε[ξ](?) εν χ...
 100 [τω] θειω ορκω και [τ]ω υπερ το[υ]τ[ου] επ[η]ροτημενω κ[ε]ν[υ]ν[ω]
 ομολογια κυρια και βεβαια συντεθεισα προς του... ..
 προς απασιν πανταχου προφερομενη· ερωτηθ[εις]
 ωμολογησα και υπογραψας χειρι εμη απελυσα +
 † Φλ Παλλαδιος κομ[ε]ς[ε] προγεγραμμενος εθεμην ταυτην την ομολο-
 105 γιαν επι πασην τοις προγεγρ[αμμε]ναις συμφωτοις και
 υπογραψα χειρι εμη + + + † Φλ Φουδαμμων Αθανασιου απο... ..
 της Θηβαιων χωρας μαρτυρω[ν] τηδε τη ομολογια ακουσας παρα του
 Σεμενου † † Φλ, Ιωαννη[ς] ορμωμενος απο(?) της Αγκοπολ[εως]
 μαρτυρω... ..

Ligne 84. Les mots παρ' ἀλλήλων ont été surajoutés.

Ligne 94. Βεβαιως : on peut aussi lire βεβαιω.

Ligne 104. Κομ[ε]ς[ε] : on pourrait lire κομ[ε]ς, ce qui serait plus régulier.

Ligne 105. Πασιν (?) pour πασιν.

Ligne 108. Ce sont sans doute des Égyptiens résidant à Constantinople, qu'on a mandés comme témoins. Toutefois, la lecture Αγκοπολεως est assez douteuse.

110 Φλ[] . . . ωρ[] . . . τος Θεοδοσ[]ου . . .
 . . . ακ[]ομισθων επι της πρώτης του σ[]α μαρτυριον τη . .
 ομολογια ακουσας παρ[]α του Σεμενου † Φλ[] Θεοδωρος νοτάριου
 την χρεαν εκτελων απασιν τοις ενδεκ[]ις (?) και το καθεισμ[]α[]
 ποι[]ου]μενος εν τη αγιωτατη μεγαλη εκκλησια ταυτης
 115 [της] [βα]σιλευουσ[]ης πολεως, μαρτυρω τηδε τη . . . κ[] λει[]α . .
 τη καταθειση π[]αρχ[] Διοσκορο[]υ και Καλλινικου και
 Κυρου δια Σενο[]υθο[]υ και [Απολλ]ωντος εις Παλλαδιον
 τον 6^η

Ligne 110. Peut-être Φλωρεντιος(?).

Ligne 113. Ενδεκ[]ις (?). Lecture à peu près certaine.

Ligne 118. Il doit manquer environ deux ou trois lignes encore. Le papyrus est complet, mais la couche superficielle a disparu.

III¹¹¹. — ÉDIT IMPÉRIAL (?).

.
 [πρ]οσελθων ημιν^{ημιν} εδιδ[]α[]ξεν^{ξεν} ορμασθαι μεν εκ τηςδε
 [τη]ς κοιμης της Θηβαιων χωρα[]ς, διδασκων τον πατερα δ[]ε[]
 [το]ν οικ[]ειον το]ν εν αυτη κε[]κτημ[]ενον πρωτον γενομενο[]ν.

Ligne 1. Un mot, dont il ne reste que les deux dernières lettres av, a été ajouté après εδιδάξεν.

Ligne 2. Le manuscrit C commence ici : της κοιμης της Θηβαιων χωραι.

⁽¹⁾ Cet édit se retrouve, dans nos papyrus, en trois exemplaires qui ne sont pas absolument identiques : le manuscrit A, dont je donne ici le texte, est le mieux conservé, mais il lui manque la dernière phrase, que

donne seul le manuscrit C; quant à celui que j'appelle B, ce n'est qu'un fragment qui a été reproduit sur le verso du manuscrit A. J'indiquerai en note les variantes fournies par ces différentes sources.

- [και] τας ὑπὲρ του παντος χωριῷ συντελειας ἀναλεγόμενον,
 5 [ἐπὶ] τ[οῦς] της επιχωριῷ τάξεως ταύτας κατατιθέναι· ἐπειδὴ δὲ
 παρὰ των κατα καιρον ἀρχοντων ὅτως τυχῶσας ἀδικίας
 ὑπεμεινον, τῷ Θεῷ οἰκῶ σφας αὐτους ἐπιδούναι καὶ ὑπο πρῶσ-
 τασίαν αὐτου γενεσθαι, ^{τὴν αὐτὴν} Θεοδοσίον δὲ τὸν μεγαλοπρῶ, της ἀπόσιας
 δραξαμενον τῷ πατρός του δεομενου, τοὺς μὲν της κώμης
 10 ἀναλεξασθαι φορους, οὐδὲν δὲ καταθεῖναι παντελῶς
 [ἐπὶ] τοῖς δημοσίον λογον, ὥστε τοὺς της επιχωριῷ τάξε^ς
 πάλιν ἐκ δευτερου τοὺς ἱκετας τας επικαιμενας αὐτοῖς
 συντελειας εἰσπραξαι· περὶ τε τὸτῷ Θεῷς ἡμῶν ἤδη
 πορισασθαι συλλαβας πρὸς τὴν σὴν ἐνδοξῇ γεγραμμενας,
 15 ἀλλὰ τὴν ἐκεῖνο περιδρομὴν πλεον των ἡμετερων
 ἰσχυσαι κέλυσσων, ὥστε τῷ δεομενῷ δευτερας ἀφορμης
 οἶον καὶ μείζονος κατασίηναι τὸ πρᾶγμα τριβης. Θεσπιζο^{μεν}
 τοῖνυν τὴν ἐνδοξῇ τὴν σὴν νυν γουν ταις δεδομεναις
 περὶ τὸτῷ τῷ ἱκετῇ Θεῷς συλλαβαις περὶς ἐπιθεῖναι τὸ
 20 πρῶσθηκον, καὶ μὴ χρονους ἐκ χρονων αὐτον ἡτοι τὴν
 κατ' αὐτον κώμην των ἐποφειλομενων αὐτοῖς ἀπο-
 σίερεσθαι, ὥς μὴ κατὰ τὴν προφασιν ταυτὴν ἀτομίαν

Ligne 4. C : ἀπολεγομενον.

Ligne 6. Ἀρχοντων : c'est le nom du *praeses* ou gouverneur civil de la province (sous l'autorité du duc), dans l'Édit XIII^e des Justinien (édit. Zach. von Lingenthal, chap. 1, § 1). Il y est même qualifié d'*επιχωριος αρχων*. L'*επιχωριος ταξις*, dont il est question à la ligne précédente, est donc l'officium du *praeses*.

Ligne 8. Θεόδοσε : ce personnage ne reparait nulle part ailleurs : ce n'est d'ailleurs, dans l'affaire qui nous occupe, qu'un détail d'importance secondaire.

Ligne 9. Της απουσίας δραξαμενον « ayant profité de l'absence ». Cf. Dion. Sic., XII, 67 (καιρου δραξαμενοι).

Ligne 10. Ἀναλεξασθαι. C : ἀπολεξασθαι.

Ligne 14. Ἐνδοξότης. La place de ce mot est toujours laissée en blanc par le manuscrit C : πρὸς τὴν σὴν γεγραμμενας. De même aux lignes 18, 27, etc.

Ligne 20. C : καὶ μὴ συγχωρησαι χρονους ἐκ χρονων . . .

αὐτοῖς ὀλίγον ὑψίτερον περὶ τὴν τῶν δημοσίων φόρων
γενεσθαι καταβολήν. Ἐπειδὴ δὲ φησὶν τινὰς ^{τοὺς} κατὰ ταύτην
25 [κεκτημ]ένων τὴν κωμὴν πρᾶγματα τοῦ δεομένου καὶ τῶν
ἀδελφῶν τῶν αὐτῷ παρὰ τοῦ τοῦ [δικα]ίου λ[ο]γον ^{διπραξέως} ἀφελεσθ[αι].
(. . ἀφορμὴ τῆς τῷ εἰρημῇ δημοσίῳ δευτέρας) Θεσπιζομεν τὴν ἐνδοξὴν τὴν σὴν
[καὶ τὰ περὶ] τὸτῷ[ς] σκοποῦσθαι εἰ οὕτως ἔχοντα εὐροῖς,
τὸ ἴκανον τῷ τε δεομένῳ καὶ τοῖς ἀδελφοῖς τοῖς αὐτῷ [κατὰ τὸν]
30 νόμον γενεσθαι παρασκευασαί. Πρὸς τούτοις ἐδιδάξεν ἡμᾶς
Ἰουλιανὸν παγάρχην τῆς Ἀρταισπολιτῶν βουλευθῆναι τὴν κατ' αὐτὸς
κωμὴν ὑπὸ τὴν οἰκίαν παγάρχῃαν ποιησασθαι, καὶ ταῦτα μὴδε
ποτε τελεσάντων ὑπὸ παγάρχῃαν αὐτῶν, ἀλλὰ κατὰ τὸ τῶν
αὐτοπρακτῶν σχῆμα δι' εἰς ^{τοὺς} τοὺς δημοσίους φόρους ἐπὶ (τῷ)
35 τὴν ἐπιχωρίον ταξίν κατατίθεντων. Ἐπειδὴ δὲ οὐκ ἠνεσχο[ν]
τὸ τούτου τοῦ μέρους ἐπελθεῖν αὐτοῖς καὶ πραγμάτων ἀρπαγὴν
ἀμαρτησαί, καὶ τοσαύτην ἀπλῶς τὴν ἀτοπίαν γενεσθαι τὴν

Ligne 23. Au-dessus de αὐτοῖς, deux lettres effacées; le scribe avait aussi écrit ὀλίγην, corrigé ensuite en ὀλίγον.

Ligne 25. Κεκτημένων: conservé en entier dans le manuscrit C. Ici, on avait d'abord écrit un mot à l'accusatif pluriel (peut-être κεκτημένους) corrigé ensuite comme on vient de lire.

Ligne 26. Les lacunes que présentent cette ligne et les suivantes sont comblées par le manuscrit C.

Ligne 27. Les mots placés ici entre parenthèses ont été barrés dans le texte original; le manuscrit C ne les porte pas.

Ligne 31. B: Ἰουλιανὸν τὸν ἐπικλὴν Ἀρσενούτην, καὶ παγάρχην τῆς Ἀρταισπο^{λεως}; C: Ἰουλιανὸν τὸν ἐπικλὴν Ἀρσενούτην, παγάρχην τῆς Ἀρταισπολιτῶν.

Ligne 32. C: οἰκίαν.

Ligne 34. δι' εἰς. Ce mot est une correction; on distingue, sous les lettres εἰς, la trace de quelques lettres illisibles.

Ligne 35. B et C: πρὸς τὴν ἐπιχωρίον ταξίν. Notre texte lui-même portait primitivement τῆς ἐπιχωρίου ταξέως qu'on discerne encore sous les corrections. L'article τῷ, que j'ai placé entre parenthèses, a été barré.

αὐτοῖς τε καὶ τῇ σῇ . . .

- αὐτῷ ὥστε καὶ ὑπο τὴν παγαρχίαν ποιησασθαι, πρᾶγμα πάσης
 ατοπίας, ἐπ' ἐκεῖνα² Θεσπιζόμεν τοῖνυν τὴν ἐνδοξὴν τὴν σὴν
 40 ἐξετάσαι τὰ περὶ τούτου³ μεθ' ὅσης νόμος ακριβείας προσάττει,
 καὶ εἰ ταῖς ἀληθείαις μηδέποτε τοὺς τὴν αὐτὴν κωμὴν οἰκονομ[ας]
 ὑπο παγαρχίαν τελεσαντας εὐροῖς⁴, ἀποσῆσαι μὲν τὸν προειρημ[ε]ν[ον]
 τῆς πρὸς αὐτοὺς μετουσίας⁵, Θεραπεύσαι δὲ παρὰ
 σκευάσαι τοῖς δεομένοις τὰς ἀπηννηγεμένας (sic) παρ' αὐτ[ου]
 45 βλάβας αὐτοῖς καθὰ τοῖς περὶ τούτου νόμοις δοκεῖ. Ἀξίει [δε]
 καὶ τοὺς ἄλλους ἢ σὴ ἐνδοξὴ ὅσοι τοῖς δεομένοις ἐπὶ τ[ῇ]
 χρημασὶν καὶ ἐγκλημασὶν ὑπευθυνοὶ φανεῖται
 τυγχάνειν· καὶ τὰ τ' ἐς χρήματα βλέποντα Θεραπεύσαι τοῖς
 δεομένοις κατὰ τὸν νόμον, ὑπὲρ τε τῶν ἐγκλημάτων
 50 νομιμοῖς ποιναῖς ὑποθῆναι φροντίειν τοὺς μὲν ταῦτα

Ligne 38. B et C : ὥστε καὶ ὑπο τὴν οἰκίαν παγαρχίαν αὐτοὺς ποιησασθαι πρᾶγμα πάσης παρὰ νόμου.

Ligne 40. Je ne sais ce que signifient les α semés ici entre les lignes, à moins qu'ils ne servent de ponctuation.

Ligne 43. A et C laissent un espace blanc après le mot προειρημενον; le manuscrit B y place le nom Ιουλιανόν.

Ligne 44. C : τοῖς δεομένοις τὰς ἐπηννηγεμένας (sic) βλάβας αὐτοῖς περὶ τοῖς νόμοις δοκεῖ. Ἀξίει δὲ καὶ τοὺς ἄλλους ὅσοι ὑπο τὴν τῆς σῆς () τάξιν τελοῦσιν, ἐν τῇ ἰδιω-
 ταῖς, καὶ ὑπευθύνους τοῖς ἰκταῖς ἐπὶ τῇ χρημασὶν ἐπὶ τῇ ἐγκλημασὶν δεικνυμένους αὐτοὺς,
 Θεραπεύσαι μὲν παρὰ σκευάσαι τὰ ἐς χρήματα βλέποντα, ὑπὲρ δὲ τῶν ἐγκλημάτων,
 νομιμοῖς τοὺς ἀμαρτηκotas (sic) υποθῆσαι ποιναῖς, ὥστε τὸ ἱκανὸν εἶναι ἑκάτερον, τῷ τῷ
 δεομένῳ καὶ τῷ νόμῳ γίνεσθαι, τῶν ἐκ συναρπάγης καὶ παρὰ τὸν νόμον Θεσπισθέντων
 οὐδενὴν ἐχούτων ἰσχύν. — B : τοῖς δεομένοις τὰς ἀπηννηγεμένας αὐτοῖς καθὰ τοῖς
 περὶ τούτου νόμοις. Ἀξίει δὲ καὶ τοὺς ἄλλους ὅσοι ὑπο τὴν τῆς σῆς ἐνδοξῆς, τυγχάνοντες
 τάξιν, ἐν τῇ ἰδιωτίᾳ (sic) τελοῦσιν, καὶ ὑπευθύνους ἐπὶ τῇ χρημασὶν ἐπὶ τῇ ἐγκλημασὶν
 δεικνυμένους αὐτοὺς τοῖς ἰκταῖς . . . le reste comme dans le manuscrit C, j. ποιναῖς,
 où s'arrête le fragment B.

Ligne 50. Φροντίειν pour φροντισαῖν. Ce n'est pas la première affectation d'atticisme qui se présente dans nos papyrus : cf. n° I, p. 1, l. 6 : μικρομετρῶς; p. 3, l. 6 : συκαθευμένους; n° III, l. 48 : εἰς.

ημαρτηκοτας, ωστις το ικανον εφ' εκατερω, τοις τε δεομενοις
και τω νομω γενεσθαι † των κατα συναρπαγην οιον εικος συλλαβων
ποριζομενων παρα τα παρ' ημων νυν θεσπισθεντα, θεσπιζομεν οδεμιν
δυναμεων εχειν ισχυν, ταυτα . . .

55 (παραβυλατίουσης ταυτα της τε σης (ειδοξοτητος)
και του κατα καιρον την αυτην αρχην παραλημφομενου και
της πειθομενης υμιν ταξεως, ποιηης τριων χρυσιου λιτρων
επικειμενης κατα των ταυτα παραβαινειν τολμωντων |||||
η παραβαινεσθαι συγχωρουντων Ϡ)

Ligne 53. Remarquer la construction illogique de la phrase; les expressions du manuscrit C, que nous avons cité plus haut, sont beaucoup plus claires.

Ligne 54. Le manuscrit A s'arrête là, quoiqu'il reste encore assez de papier blanc pour y insérer la dernière phrase. Les lignes qui suivent sont tirées du manuscrit C où elles viennent immédiatement après les mots : *εχοντων ισχυν*. Le mot *ειδοξοτητος*, que j'ai rétabli entre parenthèses, est laissé en blanc, comme toujours dans le manuscrit C. Après le mot *τολμωντων*, le scribe avait d'abord écrit un mot qu'il a jugé mauvais, et complètement effacé à l'eau.

Cette fois-ci nous sommes en l'an 25 de Justinien, dix ans après le consulat de Basile, indiction quatorzième, soit en 551 après J.-C. Pendant les treize années écoulées depuis la plainte au duc de Thébaïde, plusieurs changements ont eu lieu dans la *χωμη* d'Aphrodité : Ménas est mort ou a quitté ses fonctions, et Antaeopolis a un nouveau pagarque, Julien, surnommé l'Arsinoïte, qui continue d'ailleurs les traditions de ses prédécesseurs. De nouveaux abus ont attiré l'attention sur eux, et les griefs de la bourgade ont extérieurement changé d'aspect. Au fond, cependant, leur réclamation reste la même : que le pagarque se montre plus humain, mais surtout qu'il ne se mêle plus en rien de leurs affaires, qu'il respecte leur privilège d'*αυτοπρακτοι*.

« Je confirme à votre village la qualité d'*αυτοπρακτοι* », écrit Palladius, comte du consistoire sacré, dans le papyrus n° II (l. 93-94). Et dans l'édit qui vient ensuite, on relève ce passage significatif (l. 27-32) : « En outre, il nous a appris que Julien, pagarque d'Antaeopolis, prétend ranger leur village sous son

autorité, et cela quand ils n'ont jamais été soumis à un pagarque⁽¹⁾, mais, en vertu du privilège des *αὐτοπρακτοί*, portent eux-mêmes les impôts publics à l'*officium* local». C'est ici le moment d'exposer, d'après les trois passages où il en est question, en quoi consistait au juste ce privilège d'*αὐτοπρακτοί*.

La *χώμη* d'Aphrodité obéissait jusque-là au pagarque d'Antaeopolis. L'édit de Justinien sur l'Égypte nous renseigne d'une manière générale sur le rôle du pagarque : c'est l'officier inférieur qui administre un canton, c'est-à-dire une ville et plusieurs *χώμαι* qui en dépendent. Il est, dans cet espace restreint, un diminutif du *praeses*, dont il reproduit à peu près les attributions. Mais sa grande affaire est de surveiller les impôts; celle-là éclipse toutes les autres : Ménas était bien dans son rôle quand il venait contraindre les habitants du village à s'acquitter de l'arriéré.

Seulement ceux-ci prétendent, qu'en vertu du privilège susnommé, c'est à eux-mêmes qu'incombe ce soin; ils devraient, directement (*ἰδιαζόντως*, l. p. 3, l. 8), rassembler les sommes exigées par le fisc et les remettre au trésorier de l'éparchie, à Antinoé⁽²⁾. Les magistrats de la bourgade doivent être affranchis de la surveillance du pagarque, celui-ci « étant écarté de toute participation à leurs affaires » (*ἀποσπῆσαι τὸν προαιρημένον [Ιουλιανὸν] τῆς πρὸς αὐτοὺς μετουσίᾳς*, pap. III, l. 42-43). En un mot, comme nous l'avons lu plus haut dans la requête contre Ménas, ils prétendent n'avoir d'autres supérieurs que le duc et l'empereur. C'est donc là ce que signifie ce mot d'ailleurs fort clair d'*autopraxie* : le droit de percevoir (*πρατίνειν*) soi-même les impôts; en fait, comme l'administration des finances est la plus importante, c'est une véritable autonomie à l'intérieur de la province. Et cette autonomie, les gens d'Aphrodité ne la présentent pas le moins du monde comme une faveur spéciale qu'ils réclament : c'est une situation administrative déjà existante et connue, dont ils prétendent bénéficier⁽³⁾.

Le fait est curieux : l'édit de Justinien nous fait connaître seulement

⁽¹⁾ Ici, le mot *παγάρχης* désigne évidemment l'autorité du pagarque, et non l'étendue de territoire à laquelle il commande. Sinon, il y aurait dans le texte *ἐν τῇ παγρχίᾳ αὐτοῦ*, et non pas simplement *ὑπὸ παγρχίᾳ*.

⁽²⁾ C'est ce qu'expriment les mots *ἐπιχώριος*

τάξις. Cf. Ed. XIII, Just., chap. 1, § 1 et *ἰμμήσις*, *ἐπιχώριος ἀρχὴν* pour désigner le gouverneur de l'éparchie. Voir aussi les quittances publiées plus loin.

⁽³⁾ Cela ressort de leur expression : *τὸ τῶν αὐτοπρακτῶν σχῆμα*, le «rang» des *αὐτοπρακτοί*.

l'existence des pagarchies; on pouvait croire que, dans tout le diocèse d'Égypte, chaque province était intégralement divisée en pagarchies. L'histoire d'Aphrodité nous apprend qu'il n'en était rien : il existait côte à côte deux catégories de cantons, les uns soumis à l'autorité d'un pagarque, les autres constitués en sortes de communes autonomes, s'administrant elles-mêmes, nous verrons plus loin de quelle façon.

Nous sommes conduits par là à l'examen d'un problème assez obscur, jusqu'ici resté sans solution par la suite de l'insuffisance des documents, et qui me paraît s'éclaircir en partie après la lecture des papyrus de Kôm-Ichgaou : qu'est-ce au juste qu'une pagarchie? Quelle étendue de terrain cela représente-t-il? Est-ce l'ancien « nome », la division traditionnelle de l'Égypte? Est-ce une fraction du nome, ou une circonscription nouvelle imaginée sous les empereurs d'Orient? Trois sources différentes pourraient nous renseigner à ce sujet : l'édit de Justinien sur la réorganisation de l'Égypte, les papyrus et les notices descriptives de l'empire romain, comme celles d'Héroclès et de Georges de Chypre. Mais leurs dires ne coïncident pas, ou même, à première vue, semblent contradictoires.

L'édit cite les pagarchies, et c'est tout. Les papyrus, eux, ne connaissent que l'ancienne division en nomes, comme aux époques grecque et romaine. Aphrodité est appelée *χώμη τοῦ Ἀντακιοπολίτου νομοῦ*, et c'est, partout ailleurs, la même formule invariable. Le grammairien Héroclès, dans son *Synecdème* (qui date des débuts du règne de Justinien, à ce qu'il semble), ne parle ni des unes ni des autres, mais divise tout simplement chaque éparchie en « cités » (*πόλεις*), et sa liste ne concorde pas avec celle des nomes. L'existence de cantons autonomes, que nous venons d'établir, peut seule nous fournir l'explication de ces divergences.

Occupons-nous d'abord des nomes : cette division territoriale a été usitée en Égypte de toute antiquité; elle avait traversé, sans beaucoup de changements, l'époque des Lagides et l'époque romaine. Elle est si profondément ancrée dans les habitudes égyptiennes, que même des villes nouvelles reçoivent ce qualificatif : ainsi Théodosiopolis, Justinopolis⁽¹⁾. Jadis le nome avait à sa tête

⁽¹⁾ Théodosiopolis : Pap. Berl. n° 2558, par exemple. Justinopolis se rencontre, en qualité de « nome », dans les papyrus publiés par l'Accademia dei Lincei, vol. I, n° 65.

un stratège : de ces stratèges, on perd la trace au iv^e siècle⁽¹⁾ ; au vi^e siècle, on ne trouve plus que des pagarchies et des pagarques. Que s'est-il passé dans cet intervalle ? Y a-t-il eu un remaniement brutal et subit des circonscriptions, ordonné par un décret des empereurs de Constantinople ? C'est peu probable. Mais l'empire byzantin a fait partout de grands efforts pour unifier le régime de ses provinces. L'Égypte perdit, à cette époque, ses caractères originaux : le régime municipal, déjà introduit au iii^e siècle, s'installe en maître au iv^e, à la place de l'ancien système pharaonique des nomes, demeuré jusqu'alors plus ou moins intact ; le préfet augustal devint peu à peu un gouverneur semblable à tous ceux du monde romain. De même, sans doute, on trouva l'appellation du « nome » trop particulière, trop égyptienne, trop caractéristique d'un régime d'administration qui n'existait plus, et on lui substitua celle de « pagus », qui était usitée dans tout l'empire. Au début, ce dut être un simple changement de nom : le pagus ou la pagarchie, en tant que territoire, équivalait au nome, le pagarque héritait du stratège. L'identité dut être si complète, dans le principe, qu'on en observe longtemps des traces. Et, pour nous servir des textes que nous publions ici, pourquoi le pagarque d'Antaeopolis réclame-t-il un droit de juridiction sur Aphrodité ? Évidemment parce qu'elle est dans son nome, et qu'en sa qualité d'héritier du stratège, il prétend avoir autorité sur toutes les *χώμαι* de ce nome. Il ne devait pas être seul dans ce cas, et, si nous possédions plus de documents, nous verrions que beaucoup de pagarchies, au vi^e siècle, devaient avoir conservé intactes les limites du nome dont elles étaient sorties.

Mais il est certain que peu à peu, pendant et depuis la domination romaine, certains centres de population avaient dû se déplacer ; des villes nouvelles acquirent de l'importance, des capitales de nomes tombèrent en décadence ; le bourg d'Aphrodité nous en offre lui-même un exemple : Ptolémée (iv, 5, 65) le cite encore comme un nome, mais il ne dut pas garder longtemps ce privilège, puisque nous le voyons ici incorporé au nome Antaeopolite, de l'aveu même de ses habitants (*χώμη Ἀφροδίτη τοῦ Ἀνταειπολίτου νομοῦ*). Ensuite, par un nouveau retour de fortune, il se sentit assez fort pour réclamer derechef une existence séparée. Des rivalités s'élevèrent ainsi entre les villes qui désiraient acquérir l'autonomie et celles qui voulaient conserver la

⁽¹⁾ Le dernier stratège de nome connu est de l'année 323 (voir WILKES, *Ostraca*, II, p. 435).

suprématie : ces petites crises se résolurent à l'époque byzantine. Pour mettre un terme aux querelles, le pouvoir central fit droit à certaines de ces réclamations : quelques nomes se disloquèrent de la sorte, et les cités échappées à la domination des pagarques devinrent des communes autonomes comme Aphrodité.

Que faire, en ce cas, des πόλεις énumérées dans le *Synecdème* d'Hieroclès ? Il en cite soixante-treize, c'est-à-dire plus qu'il n'y eut jamais de nomes à l'époque romaine, quoique le nombre en ait souvent varié. D'autre part, il est à peine besoin de faire remarquer que son choix n'a pas dû être arbitraire, mais qu'il a dû consulter des documents officiels pour la rédaction de son ouvrage. La preuve en est que les cités sont soigneusement numérotées dans chaque éparchie ; par exemple :

Ἐκ Ἐπαρχίας Θεσσαλίδος ἑγγισία
ὡς ἡγεμένια, πόλεις ι' (1).

Suit l'énumération des dix villes. Alors une idée se présente tout naturellement à l'esprit : l'auteur n'aurait-il pas réuni, sous cette même appellation de πόλεις, les deux catégories de villes que nous avons distinguées, les pagarchies d'une part, restes des nomes, et les cantons *αὐτοπρακτοί* qui s'en sont séparés (2) ?

Quoi qu'il en soit, je crois qu'on peut désormais, à l'aide des documents sortis de Kôm-Ichgaou, se faire une idée de la nature des pagarchies et de leur origine. La pagarchie, c'est originairement l'ancien nome ; un grand nombre d'entre eux durent demeurer intacts jusqu'à la fin de la domination byzantine, ayant seulement changé leur nom ; les autres ont perdu une partie de leur territoire, qui a formé des communes autonomes, relevant directement du duc de Thébaidé. L'administration des pagarchies nous est connue par l'édit de Justinien ; quant à celle des cantons *αὐτοπρακτοί*, une autre

(1) Hier., 730, 5.

(2) A première vue, il semblerait plus simple de reconnaître, dans le *Synecdème*, une imitation des listes d'ovéchis. Mais sa comparaison attentive avec l'une quelconque de ces listes (par exemple

celle qu'a publiée M. Gutschmid dans la *Byz. Zeitschr.*, t. II, 1893) fait ressortir un trop grand nombre de différences dans le nombre (80 pour 73) et surtout dans le choix des villes, pour qu'on puisse, à mon avis, accepter cette hypothèse.

série de papyrus nous la fera connaître : ce sont les quittances d'impôts qu'on trouvera publiées plus loin.

Revenons maintenant à l'affaire particulière des gens d'Aphrodité, et voyons comment ils s'y prirent pour la mener à bien. Il faut d'abord essayer de se rendre un compte exact de la nature des papyrus n^{os} II et III.

Le papyrus n^o II est daté de Constantinople ; le nom de Constantin est difficilement lisible, mais le mot *Ρώμη*, la (nouvelle) Rome, qui suit immédiatement, ne laisse aucun doute à ce sujet. A la fin, on lit la signature du notaire Théodore, « qui se tient dans la grande église de cette ville impériale », c'est-à-dire à Sainte-Sophie. D'ailleurs, les indices ne manquent pas, qui révèlent que l'acte n'a pas été dressé en Égypte : le scribe se sert des mois latins (l. 29 : *ἐπὶ Ιουνίου μηνός*), et, après avoir daté « de la quatorzième indiction », il ajoute « qui est la quinzième chez les Égyptiens » (l. 29-30).

Donc, Dioscore, Callinique, Apollôs et Senuthus, fils d'Apollôs, représentant un nommé Cyrus qui est absent, tous ces personnages notables d'Aphrodité se sont rendus « dans la ville impériale » (*καταλάβοντας ἐνταῦθα ἐπὶ ταύτης τῆς βασιλευούσης*, l. 20-21). Évidemment, il s'agit ici d'une *delegatio*. Le duc de Thébaidé, soit indécision, soit mauvaise volonté, n'a pas donné gain de cause à leur village, et ils se sont adressés au tribunal de l'empereur⁽¹⁾. Là, ils ont eu enfin satisfaction ; ils ont reçu un diplôme du prince (*Θεῖα κέλευσις*, l. 23, 32, 69, etc., *Θεῖος τύπος*, l. 41), qui apparemment leur donne raison, puisqu'ils n'ont plus qu'à « le montrer aux tribunaux locaux » (*ἐμφανίσασθαι τοῖς κατὰ χώραν δικαστηρίοις*, l. 33-34), c'est-à-dire au duc et au *praeses*.

La sentence ayant été rendue en leur faveur, il restait maintenant à la faire exécuter (l. 29-37). L'administration byzantine est irréprochable en théorie, mais la pratique laisse souvent à désirer. Aussi les gens d'Aphrodité ne sont-ils pas entièrement rassurés, et ils passent un contrat avec deux fonctionnaires influents, Palladios et Epigonos, qui conviennent de prendre en main leur

⁽¹⁾ Voir *Cod. Just.*, X, 63, § 5 et 6, sur la marche à suivre pour une *delegatio*. Les pétitions arrivées à Byzance sont reçues par le préfet des prétoires d'Orient, qui répond lui-même à

une partie d'entre elles. Les autres, jugées trop graves, sont expédiées à l'empereur qui en décide. C'est dans cette dernière catégorie, nous le verrons, que fut rangée la requête d'Aphrodité.

affaire et de les protéger, moyennant qu'on leur offre une partie des sommes déposées en caution par les plaignants (l. 40-50).

Qui sont Palladios et Epigonos? Il est malheureusement impossible de le déterminer avec précision. Évidemment, décorés du titre de *clarissimes* (λαμπρότατοι), ce sont des personnages considérables, Palladios surtout, qui s'intitule comte du consistoire sacré et qui prend seul la parole dans le contrat. Ils ont tous deux pour patrie la province de Cappadoce; ce sont des concitoyens de l'ancien préfet du prétoire, Jean de Cappadoce, peut-être deux de ses créatures, qu'au temps de sa puissance il avait placés dans des postes importants; mais lesquels, c'est ce que nous ne pouvons savoir au juste⁽¹⁾.

Quant au papyrus n° III, il semble, au premier abord, assez énigmatique. C'est un ordre adressé par un inconnu à un autre inconnu, ordre de faire une enquête sur les faits dénoncés par les gens d'Aphrodité, et de leur donner gain de cause s'il y a lieu (εἰ οὕτως ἔχοντα εὖροις, l. 28). Trois exemplaires, avons-nous dit, en ont été trouvés dans les fouilles de Kôm-Ichgaou: aucun n'avait gardé son en-tête. Lacune regrettable, car là devaient se trouver les noms du destinataire et de l'expéditeur, que nous sommes réduits à restituer par le raisonnement. Toutefois, après ce que nous avons déjà vu, je pense qu'on y peut parvenir sans trop de difficulté.

Tout d'abord, à qui peut s'adresser un ordre de cette nature? A un fonctionnaire qui avait autorité à la fois sur le pagarque et sur la *κώμη*, puisqu'il est chargé de régler leur différend. Ce ne peut donc être que le *præses*, gouverneur civil de l'éparchie de Basse-Thébaïde, ou le duc des deux Thébaïdes: le débat se resserre entre ces deux seuls personnages. Le fonctionnaire en question avait, en outre, la dignité d'*ἐνδοξότατος* ou *illustrissimus*. Ce titre est précisément celui que la supplique d'Aphrodité accorde au duc: «Φλαύτω Τριαδίῳ... etc., τῷ ἐνδοξοτάτῳ σίρατυλάτῃ...». Le papyrus n° II (l. 57) en fait un pareil usage. L'édit sur l'Égypte se sert d'ordinaire du titre de

⁽¹⁾ On trouve dans les actes du concile de Constantinople de 518, insérés dans ceux du concile de 536, la mention d'un certain Φλαύτω Ἰωάννῃ Παλλάδιος Ἐπὶ νοταρίως, ὁ λαμπρότατος κόμης καὶ ἐπαρχος (trad. lat. *præses*). Notre Fl. Palladios est aussi comte et λαμπρό-

τατος, et il est dit «fils de Jean». Il est peut-être le fils de celui qui joue un rôle au synode de 518. En ce cas, la famille serait d'illustration moins récente: mais c'est un rapprochement sans autre fondement que l'analogie des noms. (Voir Mansi, VIII, p. 1119.)

« περιελαπτος » (*spectabilis*), pour désigner le duc de Thébaïde, mais, en deux cas au moins⁽¹⁾, elle le remplace par celui d'ἐνδοξότατος. Au contraire, le *praeses* est simplement qualifié de λαμπρότατος (*clarissimus*), appellation qui revient de droit aux personnes de rang consulaire⁽²⁾.

Cette première constatation nous incline déjà à penser que c'est bien au duc que s'adresse le rescrit en question. D'ailleurs, le *praeses* est un personnage de médiocre importance; on le voit rarement agir; l'édit sur l'Égypte ne fait que le mentionner incidemment. Il n'apparaît pas une seule fois dans tout le procès; ce n'est pas à lui que les gens d'Aphrodité ont envoyé leur requête. Enfin, dans un passage malheureusement trop mutilé, le papyrus n° II me paraît trancher la question : Palladios y parle (l. 97), me semble-t-il, du rôle joué par le duc dans toute cette affaire, ce qui indique que c'est lui qu'on considère comme devant la diriger. Je crois impossible de ne pas admettre que le rescrit dont nous nous occupons est destiné au duc de Thébaïde, que c'est ce fonctionnaire lui-même qui est chargé de faire une nouvelle enquête et de confirmer, s'il y a lieu, le privilège dont se targue la bourgade d'Aphrodité⁽³⁾.

J'ai insisté longuement sur le fait, parce que cette conclusion en entraîne une autre infiniment plus intéressante. Qui donc a le droit d'écrire ainsi au duc de Thébaïde? Ce n'est pas le préfet d'Alexandrie, son supérieur à peine nominal. Et d'ailleurs une délégation s'est rendue à Constantinople : il ne reste que le préfet des prétoriaux d'Orient... ou l'empereur. Mais les formules

⁽¹⁾ Éd. XIII, chap. III, § 2.

⁽²⁾ Le *praeses* a toujours rang de consulaire. Les papyrus emploient souvent, à tort et à travers, ces termes de λαμπρότατος, ἐνδοξότατος. Par exemple, dans le n° I, le papyrus de Ménas est λαμπρότατος dans notre requête. Serenus le scholastique est περιελαπτος, μεγαλοπρεπέστατος et ἐνδοξότατος : simple question de politesse. Mais ici, dans un document officiel, ces titres sont évidemment employés dans leur véritable sens.

⁽³⁾ L'édit sur l'Égypte, un peu postérieur puisqu'il fut promulgué en 554, nous fournit un argument de plus si l'on admet, comme cela

est vraisemblable, que sur beaucoup de points il ne fit que codifier à nouveau des règles déjà existantes. Si notre rescrit était destiné au *praeses*, il devrait, selon toute vraisemblance, émaner du duc. Or, le duc, d'après l'édit en question (chap. I, § 12), n'a pas le droit de destituer un pagarque; il doit en référer au préfet du prétoriaux. Ici, il ne s'agit pas de destituer Julien d'Antéopolis, mais de lui enlever sa juridiction sur une partie de son territoire, ce qui est bien une question d'ordre analogue. Ce droit que le duc ne possède pas, comment le transmettrait-il à son subordonné? (Voir *Cod. Just.*, 37, § 2.)

mêmes employées dans le texte sont assez révélatrices : *Θεσπίζομεν τοίνυν, αἱ Δεῖαι ἡμῶν συλλαβαί*; le document émane, très probablement, de la chancellerie impériale de Byzance. Il suffit d'en comparer le style à celui de l'édit sur l'Égypte, par exemple, pour être frappé de l'analogie : nous avons là un « rescrit » de Justinien, le texte même de la réponse adressée par le basileus à ses sujets de Thébaidé⁽¹⁾.

Maintenant, de ces deux documents, lequel est antérieur à l'autre? Je n'en sais rien. Comme le n° II parle d'un ordre impérial (*Δεία κέλεις, Δείον ὑπομνηστικόν*) qui était en la possession des plaignants, il est naturel de penser que le n° III est précisément cette *Δεία κέλεις*. Mais cela n'est pas certain : ce même n° III mentionne, en effet (l. 14 et 19), d'autres lettres sacrées (*Δεῖαι συλλαβαί*) qui lui sont antérieures, et qui n'ont pas été exécutées. Les détails nous manquent pour dérouler cet imbroglio. Toutefois, la marche générale du procès ressort clairement : le village d'Aphrodité, après une plainte inutile au tribunal local, au duc, s'est adressé à l'empereur; une délégation est venue à Constantinople, s'est assurée des protecteurs puissants, et a obtenu un jugement du prince en sa faveur.

Le rescrit impérial était conditionnel : le duc de Thébaidé devait faire une nouvelle enquête, et ne soustraire la *κώμη* à l'autorité du pagarque que s'il ressortait clairement qu'elle avait droit à ce privilège (*εἰ ταῖς ἀληθείαις μηδέποτε τοὺς τὴν αὐτὴν κώμην οἰκοῦντας ὑπὸ παγαρχίαν τελεσάντας εὖροις . . . , ἀποσῆσαι τὸν προειρημένον (Ἰουλιανόν) τῆς πρὸς αὐτοὺς μετουσίᾳ*). C'est là, sans doute, ce que craignaient Dioscore et ses compagnons, et ce qui les porta à se ménager des alliés influents : cette enquête supplémentaire aurait pu leur être défavorable. En tout cas, il n'en fut rien, et leur mission fut couronnée d'un plein succès, puisque les quittances d'impôt, que nous allons examiner

⁽¹⁾ Nous ne possédons pas l'original du rescrit impérial, puisque les trois manuscrits diffèrent assez sensiblement dans les détails. Ce ne sont pas non plus des copies de ce document, pour la même raison. Pour comprendre ces différences, il faut peut-être admettre que les gens d'Aphrodité avaient eux-mêmes rédigé le texte de l'édit, qu'ils présentèrent à la signature du

prince; nous n'aurions alors que des brouillons. Quant à la particularité qui présente le manuscrit G, qui laisse en blanc le titre du destinataire, elle s'explique, sans doute, par ce fait que l'édit dut servir de circulaire, présentée au *pagarche* après l'avoir été au duc (*ἐμφανίσασθαι τοῖς κατὰ χώραν δικαστηρίοις*, n° II, l. 33-34).

tout à l'heure, nous montrent les habitants d'Aphrodité organisés en commune autonome, comme ils le réclamaient.

Il n'en est pas moins vrai qu'avant de se terminer ainsi le procès avait duré quinze ans au moins, peut-être plus, et chaque année s'était, sans doute, signalée par des événements pareils à ceux dont s'indigne « l'infortuné Mataïs », le rédacteur de la supplique. Le fait dut se renouveler plus d'une fois en outre, dans plus d'un nome d'Égypte : nous le surprenons ici pour Aphrodité. Au fond, sous une forme un peu différante, c'est le renouvellement des luttes entre nomes, des querelles de village à village qui avaient déjà causé de nombreux troubles sous les Ptolémées, que les Romains eux-mêmes n'avaient pu faire complètement cesser. Indirectement, par allusions, ces quelques paperasses officielles nous font entrevoir un nouvel élément de désordres après tant d'autres, qui venait s'ajouter aux querelles des tyranneaux féodaux, aux brigandages armés, mal réprimés par des troupes insuffisantes, aux persécutions religieuses, à toutes les causes qui produisirent dans le pays, au commencement du VII^e siècle, une si remarquable anarchie.

Je ne voudrais pas terminer cet examen des papyrus précédents, sans signaler un détail, étranger il est vrai aux questions d'administration que j'ai essayé d'éclaircir, mais qui n'en a pas moins son intérêt. Si l'on se reporte aux lignes 29 et 30 du papyrus n° II, on y trouvera cette curieuse indication de date :

*ἐπὶ Ιουνίου μηνὸς τῆς αὐτῆς τεσσαρεσκαίδεκάτης
ἐπιμελησεως, κατ' Αἰγυπτίους δὲ πεντεκαίδεκάτης.*

« Au mois de juin de la présente indiction quatorzième, qui est la quinzième chez les Égyptiens. »

Ce papyrus, qui est précisément le contrat entre Dioscore d'Aphrodité et Palladios le Cappadocien, a été rédigé à Constantinople. Ce passage n'est pas le seul où pareille remarque soit faite : jusqu'à présent, dans un contrat provenant d'Antinoé cette fois, j'en ai relevé un second exemple :

... προγεγραμμ) ημερας, ητις εστιν τριτη το [μηνος Παχων της] αρχομενης κατ' Αἰγυπτίους δευτερας επιμελησεως.

« ... au jour susmentionné, c'est-à-dire le troisième du mois de (Pachôn) de la deuxième indiction prochaine selon les Égyptiens (règne de Justin II). »

On sait que l'indiction égyptienne diffère sensiblement de l'indiction usitée dans le reste de l'empire, en ce qu'elle commence, non pas comme celle-ci, au 1^{er} septembre, mais au milieu du mois de Pachôn, c'est-à-dire en mai⁽¹⁾. Par suite, pendant une partie de l'année (de mai à septembre), la quatorzième indiction (style byzantin) pouvait correspondre à la quinzième indiction égyptienne, tandis que, le reste du temps, les deux computs coïncidaient. J'emprunte ici deux exemples aux papyrus de Kôm-Ichgaou :

- A. 1. κατὰ τὴν σημερινὴν ἡμέραν, ἥτις ἐστὶν νεομηνία
 2. [του] μηνὸς Τυβὶ τῆς ἐνεσώστ[ης] ἐξ ἑξήκοντος ἡμέρας, βασιλείας τοῦ Σεβαστάτου ἡμῶν δεσποτῶ
 Φλ, Ιουστινιανου του
 3. [αυγουσ]τῷ αυτοκρατορος εἰσὶν ἐπὶ τὰς δεκάδας, τοῖς μετὰ τὴν υπατείαν Φλ, Βασιλῷ
 του εὐδοξιάτου.

« Ce jourd'hui, qui est le premier du mois de Tybi de la présente indiction septième, l'an dix-sept du règne de notre maître sacré Fl. Justinien, perpétuel auguste et empereur, après le consulat de l'illustre Basile. »

Nous sommes en 543, et au 27 décembre (= 1^{er} Tybi) de la septième indiction (juin 543-juin 544), c'est-à-dire le 27 décembre 543 : les trois dates ici données concordent parfaitement. Si l'on employait d'ailleurs le comput de Constantinople, le 27 décembre de la septième indiction (1^{er} septembre 543-1^{er} septembre 544) serait encore le 27 décembre 543. Ici donc, on ne s'aperçoit pas que l'Égypte emploie une indiction spéciale.

B. Μετὰ τὴν υπατείαν Φλ, Βασιλεὺς τοῦ εὐδοξί[ου] εἰσὶν οὐδὲν, μεσορῆ// καὶ εἰς ἡνδίκ.

« La huitième année après le consulat de l'illustre Fl. Basile, le 21 mésori de la treizième indiction. »

La huitième année après le consulat de l'illustre Basile, c'est l'année 549.

⁽¹⁾ Du moins en est-il ainsi à notre époque : plusieurs papyrus de Kôm-Ichgaou appellent le mois de Pachôn « ἀρχὴ τῆς ἰνδικτιῶνος ». Ce n'est pas là une singularité : on connaît déjà

des exemples où le mois de Pachôn est cité comme point de départ de l'indiction. Mais dans la majorité des cas, c'est le mois suivant, Payni.

Le 21 mésori de la treizième indiction (mai 549-mai 550) équivaut au 14 août 549. Mais si le document avait été rédigé à Byzance, le 14 août 549 serait placé dans la douzième indiction, puisque la treizième ne commence qu'au 1^{er} septembre 549.

Tout ceci est connu, et je n'aurais pas insisté si longuement, si les papyrus de Kôm-Ichgaou ne nous fournissaient quelques cas insolites, où la date d'indiction ne concorde pas avec la date de règne ou de postconsulat, qu'on fasse d'ailleurs commencer l'indiction en septembre ou en mai.

C. Βα[σιλ]ειας τῆ [Σταυρω]ῦ ἡμῶν δεσποτῆ Φλα[υ]ῖ [Ι]ου[σ]τινιανῶ [τῷ αὐ]γουστῷ καὶ αὐτοκράτορος [εἰ]σὺν τριακοστῷ οὐ ογ[δο]οῦ, μετὰ τὴν ὑπατ[ε]ια Φλ, Β[α]-
σιλειῶν το[ῦ ἐν]δο[ξ]ῆ εἰκοστῆς τρι[του] φαρμῶθι // κα[ὶ] ἐνδοχ[ῆ] τρισκαίδεκατης.

« La trente-huitième année du règne de notre maître sacré Flavius Justinien, perpétuel auguste et empereur, la vingt-troisième après le consulat de l'illustre Fl. Basile, le vingt et unième jour de Pharmôthi, dans la treizième indiction. »

La trente-huitième année de Justinien et la treizième après le consulat de Basile nous reportent à l'année 564. La treizième indiction commence, soit en mai, soit en septembre 564 : le 21 Pharmôthi (16 avril) de cette treizième indiction tombe donc en 565. Faut-il supposer, comme on pourrait, à la rigueur, le conclure du passage déjà cité du n° II (la quatorzième indiction qui est la quinzième chez les Égyptiens), que l'Égypte avait un cycle d'indiction en avance de toute une année sur celui qu'on employait dans tout le reste de l'empire? Je ne le pense pas : il doit y avoir une simple erreur du scribe¹¹. Si nous admettons que l'an I de Justinien commence à son avènement en août 527, l'an 38 commencera en août 564 et le mois d'avril de

¹¹ Cependant, j'en ai déjà relevé deux exemples dans les papyrus de Kôm-Ichgaou. L'ère des indictions commence d'ordinaire en 313 après J.-C. Mais cette date n'est pas absolue; pour expliquer certains documents, il faudrait adopter la date de 311, ou même une autre. L'Égypte aurait peut-être un système particulier, commen-

çant par exemple en 311? (Voir M^{re} LATRIS, *Trésor de Chronologie*; WILCKES, *Zur Indictionsrechnung* (Hermes, XIX, p. 293); STOKES, *Die Indictionsrechnung der Copten* (Zeitschr. für Aegyptische Sprache, XXII, p. 160); KRALL, *Die Aegypt. Indiktion* (Mittheil. aus der Sammlung der Pap. Erzherzog Rainer, vol. I, p. 19), etc.

cette année sera celui de l'année 565. Il ne reste plus que la date par post-consulat, qui ne coïncide pas : on a mis 23 au lieu de 24 ans. Ainsi, je ne crois pas que le passage en question du papyrus II contienne rien de nouveau; mais il m'a paru valoir la peine d'être signalé, parce que les expressions en étaient ambiguës et semblaient signifier que l'indiction copte avait un point de départ spécial, qu'elle n'avait probablement pas; ensuite parce qu'il est curieux de trouver dans un contrat légal émanant de Constantinople la constatation et, en quelque sorte, la reconnaissance de ce comput irrégulier qu'on employait en Égypte.

IV-X. — QUITTANCES D'IMPÔT.

IV

Δεδωκασιν οι απο κ[ω]μης Α[λε]ξ[α]νδρου του Ανταιοπολιτου, δ/.]
 ὑποδεκτ, εις λογον κανονικων και παντοιων χρυσικων τιτλων[ν]
 τριτης καταβολη[ς εκ] της ἰνδικ[.] της Ανταιοπολιτων
 χρυσου νομισματια εκατον δεκα τεσσαρα κερ[ατ]ια δ[ε]κα τεσσαρα ευσ[ταθμ]
 3 απλα. Γι/χρ/ῖ ρῖ κ/ῖ ευσ[τ], απλ/. [Και] εις ὑμων ασφαλειαν και του [δημοσιου]
 λογου πεποιμαι τουτο το ενταγιον μεθ' ὑπογραφης εμης
 ως προκ[α]. † Πλιοδωρος ε[θν]ικ[η] χρυσων επ[α]ρχιας
 πεποιμαι τουτο το ενταγιον των [νομ]ισματ, εκατον δεκα τε[σ]σα[ρ]α
 κερατια δεκα τεσσαρα υπερ [της(?) τριτη]ς καταβολ[η]ς εκ της ἰνδ[ε] ως προκ[α].]

N° IV. *Ligne 1.* Le nom qui manque est sans doute Ιωαννου (cf. les n° VI, VII et VIII).

Ligne 4. Νομισματια : diminutif fréquent pour νομισματα. — Ευσταθμα : cette question du poids des sous d'or amena une véritable crise monétaire en Égypte, elle fut l'objet d'un édit spécial de Justinien, le XII^e.

Ligne 5. Γι/ = γιγνεται. — χρ/ = χρυσου. — ῖ = νομισματια. — Κ/ = Κερατια.

Ligne 7. — Ces trois dernières lignes sont d'une autre écriture que le début. — Χρυσων : pour χρυσωος(?) « trésorier ». Une quittance analogue, en trop mauvais état de conservation pour être publiée ici, porte au verso, en toutes lettres, le génitif χρυσωω.

Ligne 9. Προκ[α] = προκειται.

V

Δεδώκασιν οι απο κωμης Αφροδιτης του Ανταιοπολιτου, δ/ Ιωαννῶ
υποδεκτου εις λογον κανονικων και παντοιων χρυσικων τιτλων ομοιως
πρωτης κα[ταβο]λης πρωτης ινδ/ χρυσου νομισματια εικοσι επ[ι]α κερατια
δεκα. Γι/ χρ/ ⁹ κζ κ/ ι // ευστ[α]θμα απλα. Και εις υμων ασφαλειαν και του
δημοσιου λογῶ

- 5 πεποιημαι τουτο το ενταγιον μεθ' υπογραφης εμης ως προκειται †
† Ηλιοδωρος εθνικ/ χρυσων, επαρχειας Θηβαϊδ, σ[ι]τοιχει μοι
το εντ[α]γιον των νομισματ, εικοσι επ[ι]α κερατια δεκα ως προκ/.

VI

[Δεδ]ωκασιν οι απο κωμ, Αφροδιτης της Ανταιουπολιτων [δια] Ιωαννου υποδεκ/
[εις λο]γον κανονικων και χρυσικων τιτλων πρωτης καταβολης κανον, πρωτης
[ινδ/ χ]ρυσου νομισματια εκατον ευστ[ι] απλ/. Γι/ χρ/ ⁹ ρ // ευστ[ι] απλ/. Και εις
υμων ασφαλειαν

[και του] δημοσιου λογῶ πεποιημαι τουτο το ενταγι μεθ' υπογραφης εμης
ως προκ/.

- 5 [Ηλ]ιοδωρος χρυσων, επαρχειας Θηβαϊδ,
[σ]τοιχει μοι το ενταγιον των νομισματ, εκατον //
απλ/. (†) ευστ[α]θμ, ως προκ//.

Subscription illisible.

VII

[Δεδωκασιν οι απο κωμης Αφροδιτης δ/ Ιωαννου (?) υποδεκ/ εις λογον]
ανθρωπιων ειδων τριτης κατ[α]βολ[η]ς τεταρτης ινδικ[τι]ονος(?) χρυσῶ

N° V. Ligne 6. Cette signature, ainsi que dans les numéros suivants, est d'une
seconde écriture.

N° VI. Ligne 4. Ενταγι pour ενταγιον, sans la barre oblique / indiquant l'abréviation.

νομισματια εκατον δεκα τεσ[σαρα] κερατια οκτω ευσταθμ, απλα. Γι/
 χρυσῷ ὁ ριδ κ/η ευσί, απλ/. Και εις υμων ασφαλειαν και του δημοσιου λογου
 5 πεποιημαι τουτο το ενταγιον [μεθ' υπογραφης εμ]ης ως προκειται †
 [Βι]κτωρ εθνικ// χρυσ, επ[αρχειας Θηβαϊδ], πε[π]οιημαι τουτο
 [το ενταγιον των νομισματ, εκατον δεκα τεσσαρα κερατια οκτω ως προκ/]

VIII

† Φλ, Οριγενης δι' εμῶ Φοιδαμμωνος να[τ'] τοις πρωτοκομμ, Αφροδιτης.
 Εδεξαμην παρ' υμων δια του υμων υποδεκτῷ Ιωαννῷ κατ' επιτροπην.
 χρυσου νομ[ισμα]τια οκτω [παρα] κερατια τριακοντα εν ημισυ ζυγω.
 Γι/ χρ [ῶ] η // π/κερ λα, // ζυγ. Και εις υμων ασφαλειαν πε[π]οιημαι το[υ]το [το]
 5 ενταγιον [.] της πρωτης ινδix/.

Au verso, la suscription ῶ η // π/κερ λα.

IX

† Δεδωκασιν οι απο καμης Αφροδιτης δ/ Κοκκινῷ υποδεκ/ εις λογον κανονικ/
 κανονος
 ογδοης ινδix/ ῶ τριτης καταβολης προς μετρησιν Μαιμ[μας(?)] σχολ/ χρυσου
 ν[ομισματια]

N° VII. *Ligne 7.* Cette ligne, qui manque dans le papyrus, est facile à restituer d'après le n° VI. On remarquera, dans cette formule, l'incorrection κερατια pour κερατιων (sous-entendu παρα).

N° VIII. *Ligne 1.* Νατ = ναταριου(?). — Πρωτοκομμ, : ce mot est d'ordinaire écrit πρωτοκαμμ, qui est l'abréviation de πρωτοκαμνεται. La substitution d'un α à l'ω est soit une simple faute d'orthographe, soit une confusion avec le titre de πρωτοκομης.

Ligne 3. Ζυγω : même sens que ευσταθμ précédemment. Cf. le ζυγοςτατης, employé chargé de la vérification des poids.

Ligne 4. // = κερατια. — L est un des signes employés dès l'époque ptolémaïque pour signifier $\frac{1}{2}$.

N° IX. *Ligne 3.* ῶ : abréviation pour υπερ. — Σχολ/ = σχολαστικου.

εννεα απλα. Γε/ χρ/ $\frac{1}{2}$ θ απλ/ μονι. Και εις σην ασφαλειαν και το δημοσιου
 πεποιημαι [τουτο]
 το ενταγι/ ως προκ//. Φλ, Αμμωνιος και Βικτωρ χρυσ, δι' εμου Αμμω[ν]ι[ου]
 διαδοχ, χρυ[σ]

La fin manque.

X

† Δεδωκασιν [ο]ι απο[κ]ωμη[ε]
 Αφροδιτης δ/ Κοκκινῶ
 υ[πο]θεκ/ εις λ[ο]γ)
 κανονικ/ κανονος
 5 ογδοης ινδικ/ $\frac{1}{2}$ τριτης
 καταβολης προς μετρη-
 σιν Μαμμας
 χρυσου νομισματια
 τριακοντα εξ απλα.
 10 Γε/ χρ/ $\frac{1}{2}$ λ $\frac{1}{2}$ απλ/
 μονι. Και ε[ι]ς σην ασ[φαλ]/
 [και του δημ]οσιῶ π[ε]
 [ποιη]μαι του[το] το εντα[γιον]
 ως προκ//. Φλ, Αμμω[νιος]
 15 και Βικτωρ χρύς, δ/ εμ[ου]
 Αμμωνιου διαδοχ[ου]
 στοιχει μοι ως προκ/.

N° IX. *Ligne 3.* Μονιμα (?).

N° X. *Ligne 11.* Cf. n° IX, l. 3 : μονιμα (?) ou μονα (?).

Nous avons vu précédemment que, vers l'année 551 ou 552, la ville d'Aphrodité réussit à échapper à l'autorité du pagarque d'Antaeopolis; désormais, elle n'est plus soumise directement à aucun officier impérial; elle s'administre elle-même sous la surveillance du duc. Comment s'organisa-t-elle

dans cette nouvelle situation? C'est ce que les papyrus n^{os} IV-X nous font connaître.

C'est une série de quittances assez analogues de forme et de fond, rédigées presque toutes d'après un modèle commun; les habitants ont envoyé le montant de leurs impôts à Antinoé, capitale de la province ⁽¹⁾, et le trésorier de cette province leur en accuse réception.

Ce libellé, si simple, mérite cependant quelques observations. La plupart de ces reçus disent simplement «les principaux d'Aphrodité ont payé» (δεδώ-
κασιν οἱ ἀπὸ κώμης Ἀφροδίτης) ⁽²⁾, ce qui ne nous apprend rien. Mais l'un d'eux (voir n^o VIII) est plus explicite.

Φλ. Ὀριγένης . . . τοῖς πρωτοκωμαῖς Ἀφροδίτης
ἐδέξαμην παρ' ὑμῶν, etc.

«Flavius Origène aux «protocômètes» d'Aphrodité : j'ai reçu de vous . . . »

Le village est donc représenté, dans cette circonstance, par des magistrats du nom de *πρωτοκωμαῖ*.

En second lieu, on ne saisit aucun intermédiaire entre ces magistrats et le gouvernement central de la province : ils adressent directement les fonds au bureau des finances d'Antinoé, et c'est le trésorier de l'éparchie en personne qui leur en retourne la quittance. Or, surveiller la levée des impôts, les transmettre aux supérieurs hiérarchiques, c'est d'ordinaire la fonction du pagarque. Nous pouvons conclure de là deux choses : d'abord, comme nous l'avons indiqué plus haut, que la bourgade d'Aphrodité a bien triomphé, puisque le pagarque n'intervient plus ici dans leurs affaires; la seconde, c'est que ce fonctionnaire a été remplacé, dans ce canton, par le collège des «*πρωτοκωμαῖ*» ⁽³⁾.

⁽¹⁾ G. Cypre., 760, 1.

⁽²⁾ Sur le sens de la locution οἱ ἀπὸ κώμης, qui ne signifie pas les habitants, mais des notables, voir N. HAMMERS, *La police des villages égyptiens à l'époque romaine* (Museum Belge, IX, p. 187).

⁽³⁾ Dans les quittances d'impôts trouvées jusqu'ici, ce mot ne se rencontre encore qu'une fois. Mais plusieurs autres documents nous ont conservé leur nom, et confirment le rôle que nous leur voyons ici attribué.

Quoique nous les trouvions ici uniquement occupés de questions financières, il n'est pas douteux, à mon sens, qu'ils aient hérité de l'ensemble de l'autorité du pagarque, y compris ses attributions judiciaires et autres, fort restreintes d'ailleurs. Ce sont bien les magistrats principaux, les « premiers de la *κώμη* », comme leur nom l'indique, quelque chose comme les *mécheikhs* de l'Égypte moderne, ou, pour employer un terme de comparaison qui fasse moins anachronisme, les *décursions* ou *curiales* du Bas-Empire.

Les *décursions* se déguisent sous une foule de noms, différents selon les localités, dans les papyrus égyptiens et même dans les autres textes contemporains. Ils s'appellent *πολιτευόμενοι* dans l'Édit de Justinien sur l'Égypte⁽¹⁾, *βουλευται*, *πρωτεύοντες*, etc., dans les papyrus; mais on retrouve toujours les traits essentiels de leur physionomie. Ici surtout : les *πρωτοκωμηται* sont les gens les plus en vue, partant les plus riches, et ils sont responsables de la gestion des finances; c'est la définition même des *curiales*. Rien de plus naturel, d'ailleurs : dans toute l'étendue de l'empire, chaque petit centre administratif, chaque chef-lieu de canton, possédait tout ensemble deux séries de fonctionnaires, ceux du pouvoir central (ici en particulier c'était surtout le pagarque), et ses agents locaux. Le pagarque supprimé, la gestion municipale incombait naturellement aux seuls agents locaux; on n'innova rien, on supprima seulement un rouage de la machine.

Le nombre des *πρωτοκωμηται* d'Aphrodité ne fut jamais bien grand, semble-t-il; jamais, dans une pièce adressée à eux tous, je n'en ai vu nommer plus de trois à la fois⁽²⁾. Peut-être ce nombre était-il le leur; en tout cas, il ne devait pas être beaucoup plus élevé, le canton étant de dimensions restreintes et n'en exigeant pas plus. Incidemment, on peut s'étonner de voir ces fonctionnaires, pratiquement les égaux d'un pagarque, porter un titre aussi modeste que celui de « premiers du village ». L'appellation de « *protocômètes* » s'était déjà rencontrée une fois, dans un papyrus d'Oxyrynchos⁽³⁾; mais là elle se comprenait; il s'agissait seulement d'une bourgade sans importance et sans autonomie. Or, Aphrodité, elle aussi, était naguère une simple *κώμη* dans la pagarchie d'Antæopolis. Les *κώμαι* sont des miniatures de la métropole; elles

⁽¹⁾ Ed. XIII, *préf.* et *passim*; Pap. de Berlin, n° 669.

⁽²⁾ Par exemple cette souscription d'une lettre:

Απολλωνι και Χριστω και Βοτῳ πρωτοκωμηταις).

⁽³⁾ Pap. Oxyr., vol. I, n° CXXXIII (an 550).

ont aussi leur petite assemblée des notables, et c'est cette assemblée que désigne proprement le vocable de *πρωτοκωμηταί*. Depuis, ceux d'Aphrodité⁽¹⁾ ont eu une fortune singulière, sans changer pour cela leur nom, de même que leur ville continue à s'appeler *κώμη* et à se ranger dans le « nome » d'Antæopolis. C'est ainsi qu'un mot qui servait originairement à désigner les *mécheikhs* des villages de second ordre, sert ici à qualifier les décurions d'un chef-lieu de canton.

Si nous sortons maintenant d'Aphrodité pour nous occuper d'objets d'un intérêt plus général, remarquons que le système de perception adopté par les Byzantins en Égypte, et probablement dans tout l'empire, est ici très nettement indiqué.

Dans le village même, ce sont d'abord les « *πρωτοκωμηταί* » dont nous venons de parler. Ils doivent, sans nul doute, répartir entre tous les habitants la quotité d'impôts exigée de la commune. Pour lever ces sommes après la répartition, ils ont des « *ἐξπελλευσταί* », que nous rencontrons souvent cités, non seulement à Kôm-Ichgaou, mais dans toute l'étendue de l'Égypte; ces *ἐξπελλευσταί* ou percepteurs apportent le produit de leur travail au receveur particulier du canton, l'« hypodecte ». L'hypodecte est probablement nommé par les *πρωτοκωμηταί*, comme l'indique la formule : *διὰ τοῦ ὑμῶν ὑποδέκτο Ἰωάννῳ* (n° VIII, l. 3).

L'ensemble des fonctionnaires qui manient les deniers publics forme une sorte de bureau permanent, qualifié dans nos textes de « *δημόσιος λόγος* », qui dirige toutes les opérations précédentes, gère les biens communaux et est responsable de cette gestion. C'est pourquoi les reçus sont destinés « à couvrir votre responsabilité (celle de l'hypodecte) et celle du *δημόσιος λόγος* » (*εἰς τὴν ὑμῶν (ou σὴν) ἀσφάλειαν καὶ τοῦ δημοσίου λόγου*)⁽²⁾.

Plusieurs fois par indiction, les percepteurs lèvent une partie de la somme

⁽¹⁾ Que les *πρωτοκωμηταί* aient existé à Aphrodité du temps où celle-ci était encore sous la juridiction du pagarque, cela ne fait aucun doute : un papyrus daté de 529 les mentionne. Mais ils n'avaient encore que des fonctions restreintes.

⁽²⁾ L'expression « *δημόσιος λόγος* » désigne

bien un bureau de cette nature, comme le prouve le fragment suivant, où des particuliers louent quelque chose au « *δημόσιος λόγος* », probablement une terre du domaine cantonal :

Τραπεζας Φλ) Απριανος του επδεξοτα[του]
Φλωβι // ε[δ] [της δ] ιαδ

totale : c'est ce qu'on appelle une *καταβολή*. Il semble qu'il y en avait quatre par indiction, soit une par trimestre ⁽¹⁾. Chaque fois, après sa recette terminée, le receveur ou hypodecte d'Aphrodité en expédie le montant au bureau central de l'éparchie de Basse-Thébaïde, à Antinoé. Là, le trésorier général, celui qui s'intitule dans nos papyrus *Ἡλιόδωρος* (ou *Βίκτωρ*) *ἐθνικός χρυσῶνος τῆς ἐπαρχίας Θεβαίδος* lui en remet une quittance signée de sa propre main.

Ce que deviennent les sommes ainsi centralisées à Antinoé, comment une partie d'entre elles passe aux mains du duc de Thébaïde, une autre va aux employés du préfet du prétoire, ce sont là des questions que résout, à peu près, l'édit de Justinien : il nous suffit ici d'indiquer les degrés inférieurs de cette hiérarchie financière, dont le texte impérial ne mentionne que les échelons les plus élevés. Remplaçons, dans le schéma que nous venons de tracer, les *πρατοκωμισταί* qui ne sont qu'un cas particulier, par le pagarque qui est le cas ordinaire, et nous aurons une idée nette, quoique sommaire, de l'organisation financière dans l'Égypte du *v^e* siècle.

L'étude des papyrus précédents nous a donc fourni des renseignements nouveaux et non sans intérêt pour l'histoire de l'administration byzantine en Égypte. Je résumerai ici en quelques lignes, avant de les quitter, les conclusions auxquelles je crois pouvoir m'arrêter.

Le territoire égyptien est subdivisé de deux manières : en duchés (*limites*) et éparchies. Je prends pour exemple le *limes Thebaicus*, où se passe l'affaire que nous venons d'étudier.

La Thébaïde comprend deux éparchies, Basse et Haute-Thébaïde. Chaque éparchie est gouvernée par un *præses* (*ἡγεμὼν* du *Synecdème*). Ce magistrat est un gouverneur civil, qui semble n'avoir qu'une autorité judiciaire, et

Τ[ω] δηλαδίᾳ λογῶ καμῆς Αφροδίτης
τ[ου] Απταισπολιτου τομου δια το Φαυμασιβοηθ[η]
π[ρ]ο Αρρηλιον Απολλωνος, Κυρῶ και Η...σσιῶ
Ερμανωτος ποιμενος απο στοικιῶ
Σακκῶ παρι την αυτην καμην [και] ρ[η]
Ομιλογομεν εἰς ἀλλήλεγγυην μεμισθωσθαι
παρ' ἑμας προς αὐτην τον παροντ[α] ενιαυτον
καρπων συν θεῶ μελλονσης τεταρτης ινδα[ς]

το σίρεφομενον εν ται απο... γηδιον (?) etc....

⁽¹⁾ On peut du moins le supposer d'après quelques fragments, trop mutilés malheureusement pour fournir tous les renseignements désirables, mais qui donnent du moins la date de trois *καταβολαί*; elles eurent lieu en Thot, Phamenôth et Paophi, c'est-à-dire à trois mois de distance.

encore assez limitée. L'édit de Justinien en parle à peine, et les papyrus ne le mentionnent jamais; son rôle est très effacé. Au-dessus de lui est un personnage bien autrement important : c'est le duc de Thébaïde, qui a autorité sur les deux provinces et leurs deux *praesides*. Le duc, officier militaire à l'origine, a fini par recevoir l'autorité complète en toutes matières. Il rend la justice, comme nous venons de le voir; pour les causes importantes, comme était celle d'Aphrodité, il semble même qu'on s'adressait directement à lui, car nous ne découvrons aucune trace d'un procès préalable qui se serait plaidé devant le *praeses*.

Chaque éparchie se compose elle-même d'un certain nombre de circonscriptions (ici règne une certaine diversité):

1° Dans l'usage courant, le peuple égyptien continue à faire usage de l'antique subdivision du pays en nomes, et du nome en *κώμαι* ou villages;

2° Officiellement, les cantons de chaque province se divisent en deux catégories : les pagarchies et les communes *autopractes*.

La pagarchie a d'ordinaire pour chef-lieu la capitale d'un des anciens nomes. Mais souvent son étendue n'est pas aussi vaste que celle du nome l'était jadis : une ou plusieurs *κώμαι* s'en sont détachées. Elle est administrée par un officier impérial, le pagarque, qui surveille la rentrée des impôts et remplit aussi quelques fonctions de voirie et de basse justice ou mieux de police. Et, à côté du pagarque, elle a une assemblée locale de notables, de décurions, qui surveillent la perception des impôts et peuvent se plaindre des fonctionnaires impériaux ⁽¹⁾.

La commune *autopracte* est une de ces *κώμαι* dont nous venons de parler, qui administrativement s'est détachée de la pagarchie, mais que l'usage populaire continue à considérer comme partie intégrante du nome. Elle n'est sous l'autorité directe d'aucun représentant de l'empereur : le duc seul surveille de haut ses faits et gestes. Ses affaires sont gérées uniquement par son assemblée de notables.

Les papyrus de Kôm-Ichgaon élucident donc un point jusqu'ici obscur de l'administration byzantine en Égypte. On pourrait objecter que cette généralisation est trop hâtive, puisque nous ne possédons qu'un seul cas de commune

⁽¹⁾ La requête des gens d'Aphrodité (Dioscore devait être dès lors *επαρχοεμπροτίς*) est quelque chose d'analogue.

autopracte. Il est vrai qu'Aphrodité est le seul exemple positif de ce fait qui soit encore parvenu à notre connaissance. Mais les indices ne manquent pas d'autres situations analogues. Tout d'abord, comme je le faisais remarquer plus haut, le rang de canton *αυτοπρακτός* n'est pas le moins du monde présenté comme accordé par faveur spéciale aux seuls habitants d'Aphrodité, ce qui serait d'ailleurs peu en rapport avec le peu d'importance de cette bourgade; c'est quelque chose de déjà connu, de déjà catalogué avant eux dans l'administration byzantine. Il me paraît au reste qu'on en trouve quelques traces dans la *Descriptio Orbis Romani* de Georges de Chypre : que sont, en effet, les villages comme *Ψάνεως κώμη* (714), *Κοπριδεως κώμη* (715), *κώμη Παριανή* (740), *κώμη Ριχομήριον* (741), *κώμη Ανάσσης Μεγάλης* (782), dispersés dans tout le diocèse d'Égypte? La forme de leur nom démontre qu'au temps de la division en nomes, c'étaient des localités de second ordre, et cependant leur présence dans cette liste administrative signifie, selon toute vraisemblance, qu'à l'époque de Georges de Chypre, vers l'an 600 de notre ère, c'étaient des chefs-lieux de cantons, distincts du nome dont ils s'étaient détachés. Ne seraient-ils pas des cantons *autopractes*, comme Aphrodité, une ancienne *κώμη*, elle aussi, du nome Antæopolite?

Ajoutons pour terminer que la tendance au morcellement du territoire, qui se révèle dans les aventures de notre bourgade, semble s'accroître de plus en plus à mesure qu'on approche du terme de la domination byzantine. Hiéroclès sous Justinien comptait 73 villes dans l'Égypte propre (sans la Libye); Georges de Chypre sous Maurice en énumère 86. Le fait que nous venons de signaler dans cet article en est peut-être la cause, les communes du type d'Aphrodité se multipliant de plus en plus, au point de rendre méconnaissable l'aspect antique du pays, et sa traditionnelle division en nomes.

J. MASPERO.

RAPPORT
SUR UNE CAMPAGNE DE FOUILLES
À DRAH ABOU'L NEGGAH EN 1906

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

Les fouilles dont m'avait chargé M. Chassinat, directeur de l'Institut français d'archéologie orientale, à Drahi abou'l Neggah, ont duré du 13 janvier au 27 mars 1906, c'est-à-dire pendant une période de deux mois et demi. Nos efforts ont porté principalement sur deux points de l'immense nécropole qui porte ce nom :

1^o Nous avons d'abord exploré pendant deux mois la partie montagneuse de la nécropole, et tout spécialement les flancs de l'ouady limité vers le nord par la route conduisant à Bihan-el-Molouk; nous avons même débordé de ce côté au delà de cette route pour visiter à nouveau la butte isolée, de forme presque circulaire, qui se dresse au nord de cette route.

2^o Pendant la dernière quinzaine, nous avons abandonné cette partie haute pour descendre dans la plaine, et nous avons alors attaqué toute une série de points au nord du temple de Gournah, depuis ce temple même au sud jusqu'à une distance de 3 kilomètres vers le nord, en ayant soin de nous tenir toujours le plus près possible des terres cultivées. Cette région basse avait été déjà fouillée par Mariette, puis par le Service général des antiquités égyptiennes, et presque toujours les résultats des recherches avaient été heureux. La nécropole spéciale de la XI^e dynastie, et probablement aussi celle de toute la période antérieure au nouvel empire, se trouvait là, comme le prouvait la découverte de la pyramide d'un roi Antouf par Mariette, et si cette partie s'annonçait *a priori* comme beaucoup moins riche, et beaucoup plus endommagée par l'humidité résultant des eaux d'infiltration, que la partie montagneuse, du moins espérons-nous y découvrir quelque tombe en assez bon état pour nous fournir quelque renseignement historique utile touchant cette

période encore si mal connue de la XI^e dynastie et des dynasties intermédiaires entre la XII^e et la XVII^e.

Je dois avouer dès maintenant que la réalité n'a pas répondu à nos espérances, et que le butin recueilli au cours de notre campagne a été assez mince. La partie haute de la nécropole nous a bien donné des tombeaux assez beaux et riches de l'époque du nouvel empire, et principalement des dynasties XVIII à XX, mais tous avaient été ouverts et vidés bien avant notre arrivée. La partie basse, au contraire, nous a fourni quelques tombeaux intacts, probablement de l'époque du moyen empire (bien qu'à vrai dire nous n'ayons trouvé là aucun renseignement sur la date de ces tombeaux); malheureusement c'étaient des tombes pauvres et dans lesquelles, en outre, l'humidité avait accompli son œuvre destructrice sur tous les objets en bois, ainsi que sur les peintures, de sorte que nous n'avons pu recueillir dans ces tombes que de la poterie; les murailles étaient complètement nues, sans inscription aucune ni décoration.

Cependant, si minimes qu'ils soient, les résultats de nos fouilles méritent d'être exposés, et les quelques objets que nous avons rapportés doivent être décrits et publiés.

1


CÔNES FUNÉRAIRES.

Il était à présumer, *a priori*, du moment que nous allions fouiller une partie de la nécropole thébaine, que nous trouverions une quantité plus ou moins considérable de ces cônes en argile cuite qui étaient déposés à profusion dans les tombes de cette ville, et dont la plupart des musées possèdent un assez grand nombre d'exemplaires. Thèbes est en effet la seule cité égyptienne qui ait connu et pratiqué la coutume de joindre au mobilier de ses morts ces cônes d'argile, et tous ceux qu'ont publiés jusqu'à ce jour, soit M. G. Daressy⁽¹⁾, soit M. R. Mond⁽²⁾, proviennent de Deir-el-Medineh, de Gournah, de Deir-el-Bahari ou de Draï abou'l Neggah. J'en ai recueilli pour ma part près de quatre cents,

⁽¹⁾ G. DARESSY, *Recueil de cônes funéraires*, publié dans les *Mémoires présentés par les membres de la Mission archéologique française du Caire*, t. VIII, p. 269-352 (Le Caire, 1893).

⁽²⁾ R. MOND, *Report of work in the necropolis of Thebes during the winter of 1903-1904* (dans les *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. VI, 1905, p. 91-96).

et je dois faire remarquer ceci : la nécropole de Drah abou'l Neggah a été bouleversée depuis si longtemps et avec un tel acharnement que pas un de ces cônes n'a été trouvé en place, dans la position et à l'endroit qu'il devait occuper originairement. Ils étaient dispersés absolument au hasard, et certains qui portaient le même nom et appartenaient indubitablement au même individu, ont été ramassés à plusieurs centaines de mètres les uns des autres. Il ne m'est donc pas possible, malgré la quantité recueillie, de dire, même par approximation, dans quelle partie de la tombe ces cônes étaient de préférence déposés, ni par conséquent de contribuer, par quelque nouvelle indication, à définir le rôle et la raison d'être de ces objets dans la tombe thébaine.

Pour ce qui est de la forme de ces cônes, je ferai les quelques remarques suivantes. La base est toujours circulaire (ou à peu près, car il faut tenir compte des déformations plus ou moins sensibles apportées à cette forme par la cuisson de l'argile), mais les dimensions sont fort variables. Les cônes les plus larges de base, qui sont généralement aussi les plus soignés comme exécution, sont les plus hauts, et certains atteignent jusqu'à 0 m. 35 cent. de hauteur sur 0 m. 10 cent. de diamètre à la base. Les plus grands sont creux à l'intérieur, tandis que les plus petits sont absolument massifs. La base est en général absolument plane et décorée de plusieurs lignes d'hiéroglyphes, soit verticales, soit horizontales, tracées soit de droite à gauche, soit de gauche à droite, et ces inscriptions indiquent les fonctions remplies par l'individu de son vivant, ainsi que son nom, et parfois aussi le nom de son père et de sa mère, ou de sa femme. Pourtant, dans la partie basse de la nécropole, celle que l'on estime dater du moyen empire, nous avons recueilli un certain nombre de cônes qui n'avaient jamais porté d'inscription, et une quarantaine d'autres qui, non seulement avaient la base absolument exempte d'inscriptions, mais encore ne l'avaient pas plane comme les autres : au centre était une cavité peu profonde, circulaire et d'environ 0 m. 02 cent. de diamètre, si bien que, vus de face, ces cônes se présentaient sous l'aspect suivant . Sans attacher à cette particularité une importance exagérée, mais en se souvenant que ces cônes ainsi creusés datent probablement d'une époque antérieure à celle des cônes plans et inscrits, peut-être y a-t-il là un élément utile à retenir pour résoudre un jour la question de l'origine du cône funéraire et de sa destination dans la tombe thébaine.

En tout cas, je crois pouvoir dire dès maintenant, que la forme conique n'avait pas en elle-même une signification quelconque, car dans plusieurs cas, on voit simplement l'inscription de la base reproduite huit fois (soit deux fois sur chaque face) tout autour d'un parallépipède rectangulaire (ou plus souvent carré), mesurant 0 m. 20 cent. environ de longueur et de largeur, sur quelques centimètres de hauteur. L'essentiel était donc naturellement l'inscription des titres et du nom du défunt, et la forme conique, pour usuelle qu'elle ait été, n'était pas cependant obligatoire et essentielle.

Le nombre des cônes que nous avons trouvés est exactement de 364; mais il s'en faut de beaucoup que chacun d'eux appartienne à un personnage spécial; les types divers que nous avons recueillis ne sont qu'une trentaine, et encore sur ces trente, en est-il plus de la moitié qui ont été déjà publiés par M. Daressy, et que naturellement je ne reproduirai pas, sauf dans la mesure où ils pourront compléter ou corriger une lecture antérieure de M. Daressy. Voici d'abord la liste de ceux qui se trouvent déjà dans le *Recueil de cônes funéraires* de M. Daressy, avec le nombre d'exemplaires trouvés pour chacun⁽¹⁾:

I. N° 10 de M. Daressy (*Mémoires publiés par les membres de la Mission française du Caire*, t. VIII, p. 273). Défunt : . fils de et de la dame . Nombre de cônes trouvés : 14.

II. N° 12 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 273). Défunt : . dit ou . Nous avons trouvé vingt-neuf cônes à ce nom, et le texte y est disposé, comme c'est le cas pour ceux de M. Daressy, en cinq lignes *verticales*. Mais il existe encore, à ce même nom, et disposés cette fois en cinq lignes *horizontales*, un certain nombre de cônes, dont M. Daressy a publié un spécimen sous le numéro 165 (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 287) : nous en avons trouvé quarante-deux (soit, en tout, 29 + 42 = 71 cônes au seul nom de ce Djehouti-Noufir). La lecture de M. Daressy diffère en deux points de la nôtre :

1° A la ligne 2, il lit le titre du défunt, tandis que tous nos exemplaires portent bien visiblement : sur les cônes verticaux, ou sur les cônes horizontaux, c'est-à-dire, dans

⁽¹⁾ Je les énumère dans l'ordre même de la publication de M. Daressy.



les deux cas : « Scribe du compte des bœufs et des oies (?) d'Amon » (var. « dans le temple d'Amon »).


2° A la ligne 3 de son numéro 165 (cônes horizontaux), M. Daressy lit $\text{𓂏}^{\ast} \text{𓂏} \text{𓂏}$ le surnom de l'individu, au lieu de $\text{𓂏}^{\ast} \text{𓂏} \text{𓂏}$, que donnent tous nos spécimens. A propos de ce surnom, je ferai remarquer qu'il est toujours écrit $\text{𓂏}^{\ast} \text{𓂏} \text{𓂏}$ sur les cônes aux textes horizontaux, et au contraire $\text{𓂏}^{\ast} \text{𓂏} \text{𓂏}$ sur les cônes aux textes verticaux.

Enfin, je ferai observer que nous avons retrouvé le tombeau même de ce $\text{𓂏}^{\ast} \text{𓂏} \text{𓂏}$ sur le versant est de la colline de Drah-abou'l-Neggah; il se composait d'un immense puits rectangulaire, creusé à même le roc, et dont les bords étaient garnis à leur partie supérieure de plusieurs rangs de briques crues. Le puits mesurait 2 mètres de large sur 3 mètres de long et 10 mètres de profondeur; nous l'avons vidé complètement et n'avons trouvé dans les déblais que des débris, car il avait été saccagé depuis longtemps. Il avait ceci de particulier qu'au tiers environ de sa profondeur, s'ouvrait à chacun des angles sud-ouest et nord-est, un corridor horizontal conduisant à une chambre. Outre ce puits, le tombeau comprenait, creusées dans la montagne, un certain nombre de chambres, dans l'une desquelles nous avons trouvé, entre autres débris, un fragment de calcaire peint, où le défunt semble avoir porté un titre différent de celui que donnent les cônes; l'inscription était très effacée, mais je crois avoir pu y lire: $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$; devant lui se tenait sa fille $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. On trouvera plus loin, dans la partie relative à la description des objets recueillis, la mention d'un montant de porte en grès et d'une statuette en calcaire trouvés dans ce même tombeau. J'ai voulu signaler ici ce fragment de sculpture peinte à cause du titre nouveau qu'il nous donne, titre que ne reproduit aucun des nombreux cônes de ce personnage, et qui pourrait faire supposer que nous avons affaire à deux personnages différents, ayant porté le même nom Dhouti-Noufir. Le style des fragments recueillis dans ce tombeau rappelle la XX^e dynastie.







III. N° 44 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 277). Défunt: $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. Nombre de cônes trouvés: 1.

IV. N° 46 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 277). Défunt: $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ et sa femme $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. Nombre de cônes trouvés: 50 (dont quatre















sous forme de tablette carrée portant deux fois sur chacune de ses faces l'inscription complète). M. Daressy lit, à la dernière ligne, , tandis que les nouveaux cônes portent .

V. N° 50 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 277). Défunt : . Nombre de cônes trouvés : 8. Les spécimens recueillis permettent de compléter ainsi la lecture très fragmentaire de M. Daressy :



VI. N° 62 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 279). Défunt : , dit . Nombre de cônes trouvés : 1. M. Daressy lit à la ligne 9 : , pour le titre de l'individu. Notre nouvel exemplaire porte clairement  = scribe de Nouit-risit ; cette lecture est certainement la bonne, car celle de M. Daressy ne présente aucune signification plausible ; on connaît le fonctionnaire , mais je ne crois pas qu'un  ait jamais été signalé.

VII. N° 69-70 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 279). Défunt : , fils de . Nombre de cônes trouvés : 9.

Cet  est peut-être le propriétaire d'un tombeau que nous avons déblayé sur le versant est de la colline de Drali abou'l Neggah, tout près du tombeau de  ; nous avons en effet trouvé dans ce tombeau un morceau de plafond décoré, portant les restes d'une bande d'hieroglyphes noirs sur fond rouge, ainsi conçue :            

Défunt : un autre 𓂏𓂐𓂑 . Nombre de cônes trouvés : 16. M. Daressy lit à la ligne 3, dans le titre du personnage, 𓂏𓂐𓂑 = prêtre de la troisième classe, tandis que tous nos spécimens portent : 𓂏𓂐𓂑 = prêtre de la quatrième classe.

IX. Nos 102 et 110 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 281 et 283). Défunt : 𓂏𓂐𓂑 . Nombre de cônes trouvés : 12. Ces cônes sont tous de grandes dimensions et d'exécution fort soignée. Le nom d'Antouf semblerait être une indication utile pour placer ce personnage à l'époque du moyen empire, mais M. Daressy pense que le nom d'Antouf a survécu jusque sous la XVIII^e dynastie, et que celui-ci est contemporain de Thoutmôsis III. D'autre part, on sait que la stèle G. 26 du Louvre, appartenant au 𓂏𓂐𓂑 (variantes : 𓂏𓂐𓂑 , 𓂏𓂐𓂑 , 𓂏𓂐𓂑) 𓂏𓂐𓂑 , longtemps attribuée à la XII^e dynastie, est en réalité contemporaine de Thoutmôsis III⁽¹⁾.



Or les deux cônes au nom du 𓂏𓂐𓂑 (variante : 𓂏𓂐𓂑) 𓂏𓂐𓂑 dans la publication de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 281, n° 102, et p. 283, n° 110), reproduits aussi par M. Sethe (*Urkunden der XVIII. Dynastie*, t. IV, n° 281, p. 975), semblent bien appartenir à l'Antouf de la stèle G. 26, et s'il en est ainsi, il faut les ranger, avec les douze exemplaires nouveaux que nous en avons recueillis, dans la XVIII^e dynastie.

En tout cas, ces cônes ont été trouvés par nous dans les débris d'un tombeau qui date certainement du moyen empire, car on voit sur une paroi et sur un pilier de ce tombeau des scènes de danses dont l'art rappelle en tous points celui des scènes analogues existant en si grand nombre dans les tombeaux de Beni-Hassan (XII^e dynastie).

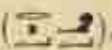
Or ce tombeau occupe, à Drah abon'l Neggah, l'étage tout à fait inférieur du versant nord de Fouady où nous avons travaillé, et précisément en face de lui, au même étage inférieur, sur le versant sud du même ouady, nous avons retrouvé le tombeau et les cinquante cônes d'un nommé 𓂏𓂐𓂑 et de sa femme 𓂏𓂐𓂑 . Je ne crois pas possible de contester que le premier de ces deux noms appartient à la XII^e dynastie, ou tout au moins à l'époque du

(1) Voir la dernière publication de cette stèle souvent éditée dans Sethe, *Urk. der XVIII. Dynastie*, t. IV, n° 280, p. 963 et seq.


moyen empire. J'admettrais donc volontiers que tout l'étage inférieur de l'ouady en question a été occupé par la nécropole du moyen empire, de même que l'immense plaine qui s'étend à l'est et au nord de cet ouady, tandis qu'au contraire les étages supérieurs ont été utilisés plus tard pour y creuser les tombes du nouvel empire.


X. N° 106 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 281). Nom du défunt : . Nombre de cônes trouvés : 19. Ce Loulou ne porte pas un nom égyptien; et, de fait, ses cônes et son tombeau nous apprennent qu'il était , c'est-à-dire « chef des Madjaïou ». Or ces derniers étaient un corps de police recruté parmi les Libyens, et leur chef était sans doute libyen comme eux. Sur la paroi ouest de la cour de son tombeau, nous avons pu lire une inscription en dix courtes lignes verticales d'hieroglyphes gris bleu sur fond blanc et tracés de droite à gauche, qui donnait les noms et titres du défunt et de sa sœur :


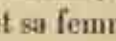



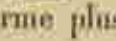

Ce Loulou était donc un grand personnage, un prince héréditaire (?) () et de fait son tombeau, situé à l'étage supérieur du versant nord de l'ouady, est un des plus grands, des mieux taillés et des plus richement décorés parmi tous ceux que nous avons déblayés dans cette partie de la nécropole. Malheureusement il est aussi un de ceux qui ont eu le plus à souffrir des mutilations et déprédations des chercheurs de trésors, et il n'en reste actuellement que les murs. Quant à la sœur de notre personnage, son nom est incertain, mais son titre de « chanteuse d'Amon » est encore, fort heureusement, nettement lisible.

Le nom de Loulou n'est pas très fréquent. J'ai eu l'occasion, tout dernièrement,


d'en trouver un autre exemple, écrit , à la ligne K. VI du papyrus de Pétibast II ⁽¹⁾. Un autre cône de ce Loulou est conservé au Musée de Vienne, salle IV, vitrine VII, n° 21, où je l'ai vu en juin 1907.



XI. N° 114 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 283). Nom du défunt : . Nombre de cônes trouvés : 2.

XII. N° 120 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 283). Nom des défunts : , et sa femme . Nombre de cônes trouvés : 4.

XIII. N° 149 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 285). Nom du défunt : . Nombre de cônes trouvés : 2. Nos deux spécimens donnent la forme plus complète du nom . Ces cônes ont ceci de spécial, qu'ils portent deux fois l'inscription inscrite dans deux rectangles, et ces deux rectangles sont à leur tour inscrits dans l'ensemble du cercle : .

XIV. Nous avons trouvé le 30 janvier un cône portant huit lignes horizontales d'hieroglyphes très petits et serrés, rendus illisibles par l'effacement du relief. Je l'identifie à tout hasard avec le n° 153 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 285), mais il ne m'a pas été possible d'en déchiffrer un seul signe ⁽²⁾.

XV. N° 240 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 293). Nom du défunt : . Nombre de cônes trouvés : 2.

XVI. N° 284 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 299). Nom des défunts :  et sa femme . Nombre de cônes trouvés : 2. Ils ont comme caractère spécial de porter l'inscription inscrite en un carré.

Tels sont les seize types de cônes identiques à ceux qu'a publiés M. Daressy.

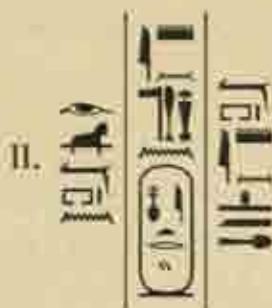
⁽¹⁾ RÉVILLON, *Le roi Pétibast II et le roman qui porte son nom*, dans la *Revue égyptologique*, t. XI, 1904, p. 154. — ⁽²⁾ Cf. aussi LARSEN, *Denkmäler*, Abt. III, Blatt XXXIX.

Je passe maintenant aux types nouveaux, qui ne se trouvent ni dans la publication de M. Daressy, ni dans celle de M. Mond. Pour ceux-là, je crois utile de les publier intégralement, mais sans reproduire la circonférence qui entoure les inscriptions.



Amen-ân, fils de ... hotep.

Je n'ai trouvé qu'un exemplaire de ce cône, et la facture en est tellement grossière qu'il est très difficile à lire. Je pense qu'il n'a rien de commun avec les cônes n^{os} 157, 196 et 236 de M. Daressy (*Mission française du Caire*, t. VIII, p. 287, 291 et 293), qui sont tous les trois au nom de .






L'Ossiris, préposé à la demeure d'Amon, premier prophète de [la reine Ahmès-]Nofritari, préposé à la demeure (?), Amenhotep, défunt.

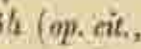


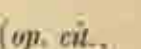
J'ai recueilli cinq exemplaires de ce cône. Le nom d'Amenhotep est très fréquent dans la nécropole thébaine sous la XVIII^e dynastie, mais parmi les vingt-neuf individus de ce nom que signale M. Daressy ⁽¹⁾, pas un ne porte le titre de « prophète de [la reine Ahmès-]Nofritari » ; je crois donc pouvoir en conclure que cet Amenhotep est un trentième individu du même nom.


La mention d'un sacerdoce spécial de la reine Ahmès-Nofritari n'a rien de surprenant dans cette partie de la nécropole thébaine, dont le roi Aménophis I^{er} et sa femme étaient considérés comme les divinités protectrices. Ces deux

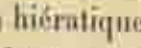
⁽¹⁾ *Mission française du Caire*, t. VIII, p. 321-322 (index).

s'appelait ⁽¹⁾. Le  dont M. R. Mond a déblayé le tombeau à Sheikh abd-el-Gournah vivait sous la XIX^e dynastie⁽²⁾.

Quant aux quatre autres  dont M. Daressy a donné les cônes, ils sont sans doute également différents du nôtre, car ils portent des titres qui n'ont pas de rapport avec les siens :

Le n° 84 (*op. cit.*, p. 379) est . — Le n° 207 (*op. cit.*, p. 291) est . — Le n° 211 (*op. cit.*, p. 291) est ; c'est à lui que doit appartenir le cône du Musée de Marseille (n° 362 du catalogue de M. Maspero, p. 99), dont le propriétaire est dit : « Prêtre, scribe du trésor d'Amon Ousirhât, fils du scribe du trésor Niboua ». — Enfin le n° 217 (*op. cit.*, p. 293) est .

Le nôtre est, au contraire, ainsi qu'on l'a vu, . Je pense donc que nous avons là un sixième Ousirhât. En tout cas, tous ces Ousirhât ont vécu sous la XVIII^e ou la XIX^e dynastie.

Je rappellerai ici, pour mémoire, qu'il a été trouvé à Deir-el-Bahari, une statuette et une stèle commémorant un Ousirhât, prêtre des rois défunts Amenhotep III et Toutankhamon, et dont la femme, nommée Nofritari, était chanteuse d'Amon, et aussi une inscription hiéroglyphique au nom du  qui semble être encore différent du précédent, ce qui porterait à huit le nombre total des Ousirhât connus à Thèbes⁽³⁾.



Le féal (?) d'Osiris, préposé à la demeure d'Amon, surveillant des comptes(?), chef du double grenier d'Amon, premier de l'oasis du nord(?), Senââ (?) juste de voix devant le dieu grand, maître d'éternité.

⁽¹⁾ G. DARESSY, *Mission française du Caire*, t. VIII, p. 275, n° 14, et R. MOND, *Annales du Service des Antiquités*, t. VI, 1905, p. 91, n° 14 A.

⁽²⁾ Cf. MOND, *op. cit.*, t. VI, 1905, p. 65 et

seq., et LEBLANC, *op. cit.*, t. VIII, 1907, p. 358.

⁽³⁾ Cf. HALL, dans NAVILLE, *The XIth dynasty temple at Deir-el-Bahari*, part I, 1907, p. 24, note 1, et p. 51.

Les exemplaires trouvés de ce cône sont au nombre de 5. La lecture que j'en donne n'est pas absolument certaine pour quelques signes, car les inscriptions sont, sur chacun des cinq cônes, assez effacées.



Le préposé à la maison du compte des grains, *Baki*, engendré par *Amenmessou*, né de la maîtresse de maison *Baki*.





Nous n'avons trouvé que deux cônes de ce type. Il existe à Drah abou'l Neggah, tout en bas, sur la lisière du sentier qui conduit de la maison de l'Inspecteur des Antiquités à la route de Biban-el-Molouk, et à quelques mètres seulement de cette dernière, un tombeau ouvert depuis un certain nombre d'années par M. Percy E. Newberry, et dont j'ai pu copier les inscriptions. Il appartient, comme on le verra plus loin, à un nommé *Sehi*, et l'on pourrait être tenté d'attribuer au propriétaire de ce tombeau les deux cônes du même nom. Mais, outre que ces cônes ont été trouvés très loin du tombeau, à plusieurs centaines de mètres vers le sud, les titres des deux *Baki* ne sont pas du tout les mêmes, et les noms de leur mère sont différents⁽¹⁾. Ce sont donc deux individus distincts, ayant porté le même nom.













Le féal (?) d'Anubis sur sa montagne, chef des barques de transport d'Amun, *Sehi*, juste de voix.

⁽¹⁾ Voir plus bas, p. 163-171, la description et les textes de ce tombeau.

⁽²⁾ Sur l'original, les hiéroglyphes sont tracés en sens inverse (•←•).

de ce nom; peut-être le   n'est-il autre chose que le temple funéraire du roi Aménophis I^{er}, qui se trouvait à Drahi about Neggah, non loin sans doute du tombeau de ce pharaon. Le roi serait alors ici assimilé à un dieu, et  ne désignerait pas son palais, son habitation (dans lequel la présence d'un prêtre  ne s'expliquerait guère), mais bien son temple funéraire, dans lequel il était adoré comme la divinité et tutélaire de tous les morts de la nécropole thébaine.

On sait que le nom de *Nebseui* était très fréquent sous la XVIII^e dynastie; un cercueil de prêtre à ce nom a été trouvé en 1881 à Deir-el-Bahari, et un papyrus du *Livre des morts* porte également ce nom. Une double statue en grès, dans la collection de Lady Meux, représente un scribe *Nebseui* et sa sœur  ⁽¹⁾.

Enfin un roi du moyen empire (?) porte au *Papyrus royal de Turin*, fragment n^o 98, l. 8, le nom        ⁽²⁾.



Le préposé à la grande demeure du roi *Miré* (?).

Le nombre de ces cônes est de 11. Ils sont tout petits, mais de facture soignée. Le nom propre reste incertain, car l'on ne voit pas très clairement où finit le titre.



Le féal (?) d'Osiris, scribe d'Amon, de la maison secrète, *Senbou*.

⁽¹⁾ BUDGE, *Lady Meux's collection* (1893), p. 108, n^o 194 et 195.


⁽²⁾ Cf. WIEDERMANN, *Aeg. Geschichte*, p. 274, n^o 72; MASPERO, *Histoire ancienne*, t. I, p. 790, n^o 73; PETRIE, *A history*, t. I, p. 227, n^o 66;

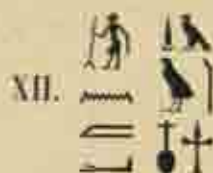
BUDGE, *A history*, t. III, p. 123; É. BRUGSCH et BOEHM, *Livre des rois*, n^o 233; PIEPER, *Die Könige Aegyptens zwischen dem mittleren und neuen Reiche*, p. 19, n^o 66.

Comme nous n'avons trouvé de ce cône qu'un seul exemplaire, et qu'il n'est pas très lisible, nous n'avons pu contrôler notre lecture au moyen d'autres spécimens: nous ne la présentons donc que sous toutes réserves.





Le de la maison de d'Amon, *Amenhotep*, engendré par le premier prophète d'Hathor maîtresse de Thèbes (?), *Amenemhôt*.

Nombre d'exemplaires trouvés : 1. Le titre du début est de lecture et de signification obscures; quant à l'épithète , elle est probablement une apposition à Hathor (on sait que cette déesse était la divinité mortuaire spéciale de la nécropole occidentale de Thèbes).



Le chef des Madjaou, *Noufr-abou* (?).

Nombre d'exemplaires trouvés : 3. Ces cônes sont de grandes dimensions, et rappellent absolument, pour la forme générale et la facture de l'inscription, ceux de l'autre chef des Madjaou, *Loulou*, que nous avons signalés plus haut ⁽¹⁾. Pas plus que celui de *Loulou*, le nom de   n'est égyptien : ce doit être une transcription plus au moins approximative en hiéroglyphes d'un nom propre libyen.

Avec ce dernier nom la liste des cônes nouveaux que nous pouvons présenter est close. En ajoutant les seize cônes déjà anciens à ces douze nouveaux, nous






















⁽¹⁾ Cf. p. 128 du présent travail.

II






















OBJETS EN PIERRE.

Les fragments de pierre (calcaire ou grès pour la plupart) que nous avons recueillis dans les divers tombeaux déjà violés où nous avons pénétré à nouveau sont assez nombreux. Mais ils sont aussi d'une telle petitesse que la majeure partie a dû être laissée sur place comme ne présentant aucun intérêt. Je ne publierai donc ici que les plus importants. Pour la commodité de l'impression, je donnerai tous les textes disposés de gauche à droite (→), en ayant soin d'indiquer par le signe (←) ceux qui étaient orientés en sens inverse.

A. STÈLES.


1° Fragment de stèle calcaire mesurant 0 m. 24 cent. de largeur sur 0 m. 37 cent. de hauteur, trouvé le 19 janvier au tombeau d'un pommé , sur le versant est de la montagne. Le nom du propriétaire a été soigneusement martelé, si bien qu'il est illisible. La stèle comprenait un nombre indéterminé de lignes verticales tracées de droite à gauche (←), dont il ne reste que trois dans la partie centrale; je les transcris horizontalement :  [lacune de deux lignes au moins]  (1)                  

B. MONTANT DE PORTE.



















Le 1^{er} février, il a été trouvé dans la première chambre du tombeau de , jeté au milieu des déblais, un montant de porte en grès, brisé, à mi-hauteur environ, en deux fragments dont l'un mesurait 0 m. 60 cent. et l'autre 0 m. 86 cent. de hauteur, sur 0 m. 09 cent. seulement de largeur, et 0 m. 25 cent. de profondeur ou épaisseur. La ligne verticale d'hieroglyphes qui y était gravée avait beaucoup souffert, et c'est à grand'peine que je suis parvenu à y déchiffrer la formule d'offrandes que voici, tracée de gauche à droite : (→)                     nom illisible →.

Il est regrettable, que sur ce montant de porte comme sur les deux stèles que nous avons données plus haut, le nom et les titres du défunt soient toujours en si mauvais état qu'on ne puisse parvenir à les lire de façon certaine. C'est à se demander s'il n'y a pas eu à un certain moment dans la nécropole un accès de fureur, dû sans doute à quelque cause religieuse, et dont les effets ont été le martelage méthodique de la plupart des noms propres.


C. STATUES.

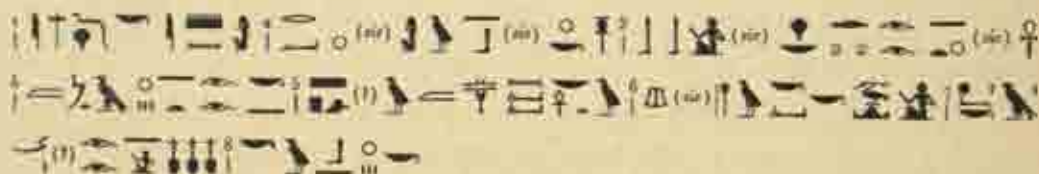
1^o Fragment inférieur de statue en calcaire, trouvé le 29 janvier dans les déblais d'un tombeau voisin de celui d', sur le versant est de la montagne. Hauteur : 0 m. 13 cent., largeur : 0 m. 19 cent., épaisseur : 0 m. 145 mill. C'était probablement une double statue, mais il ne reste que celle de droite, tandis que la statue de gauche a été cassée; la largeur totale devait être d'environ 0 m. 20 cent. (dont 0 m. 09 cent. seuls restent). Sur le côté droit, on voit encore la partie inférieure de quatre lignes verticales d'hieroglyphes soigneusement taillés, et tracés de gauche à droite : (→)


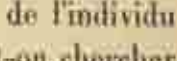
                      et sur le piédestal :             [la suite sur la face postérieure]                      .

La personne représentée par le fragment de statue qui nous reste est donc une femme nommée                   il est vraisemblable que l'autre statue, celle qui était à gauche, était celle de son mari, dont le côté gauche et la partie

gauche du piédestal continuée elle aussi sur la face postérieure nous donnait les titres et le nom ainsi que la formule funéraire.

2^e Jolie statue agenouillée en calcaire, peinte en rouge brun, trouvée le 1^{er} février au tombeau de ; la tête, le bras droit et la jambe droite manquent. Hauteur : 0 m. 28 cent., largeur (mesurée au dos) : 0 m. 15 mill., épaisseur : 0 m. 22 cent. Sur le dos est tracée une inscription en huit lignes horizontales écrites de droite à gauche (←), et contenant une prière à Amon-Ra, complètement assimilé au soleil :





Sur la cuisse gauche, tracée de droite à gauche (←), une ligne verticale, dont la suite se trouvait sur la cuisse droite qui est détruite : ; les trois derniers signes  composent-ils le nom de l'individu représenté, ou au contraire sont-ils encore partie du titre, et doit-on chercher le nom sur la jambe détruite ?

3^e Statuette en calcaire, agenouillée, brisée en deux morceaux, et très mutilée : la tête et toute la partie supérieure du corps manquent. Le personnage est représenté tenant devant lui une stèle qui repose sur ses genoux. Hauteur en arrière : 0 m. 40 cent. ; hauteur en avant : 0 m. 25 cent. ; largeur totale : 0 m. 12 cent. ; largeur de la stèle : 0 m. 09 cent.

Cette statuette a été trouvée le 5 mars dans les déblais d'un tombeau du versant sud de l'ouady. La petite stèle tenue par le personnage devait contenir au moins neuf lignes horizontales d'hieroglyphes, tracés de droite à gauche (←) ; mais les quatre premières lignes sont très mutilées. Voici cette inscription, dont chacune des lignes a 0 m. 026 mill. de hauteur :



J'ai en l'occasion déjà (voir plus haut, p. 134) de signaler que nous avons recueilli vingt-trois cônes au nom d'un . Il est probable que cette statuette appartient au même individu, dont le tombeau était sûrement creusé dans le versant sud de l'ouady de Drah abou'l Neggah, où nous avons travaillé. La statuette nous apprend encore que Nihseni avait épousé sa sœur, et que cette dernière s'appelait .

D. GRAFFITO SUR UN ROCHER.

A 500 mètres environ au nord du chemin conduisant à la Vallée des Rois, à l'entrée d'une autre vallée bordée de carrières, est une paroi de rocher absolument taillée à pic et regardant à l'est, sur laquelle nous avons relevé, le 8 février, les cartouches du roi Apriès, de la XXVI^e dynastie, qui ont peut-être été gravés à cet endroit pour commémorer soit l'ouverture d'une de ces carrières, soit un voyage du pharaon venu pour les visiter (voir pl. II) :







L'emplacement situé au pied de cette muraille ne paraissant pas avoir été fouillé depuis l'antiquité, nous avons travaillé quelques jours pour voir si nous n'y trouverions pas un tombeau ou quelque autre chose d'intéressant. Les Arabes affirmaient qu'il y avait là une porte creusée dans la montagne, et nous avons voulu savoir ce qu'il en était. Mais nous en avons été pour notre peine. Nous n'avons trouvé que des murs de briques construits à une basse époque pour délimiter trois chambres, lesquelles ont sans doute servi d'habitation aux époques romaine et copte. Nous avons, en effet, recueilli au pied de ces murs de briques et pêle-mêle au milieu du sable rouge formé par la décomposition séculaire de la montagne, une vingtaine d'ostraca coptes, dont deux ou trois assez grands et d'un fort beau type d'écriture, et trois grandes amphores en terre, intactes, mesurant 0 m. 70 cent. de hauteur, et de forme allongée et très gracieuse; à côté de ces amphores, abrités également dans une anfruosité de la montagne, étaient quelques vases de formes diverses, tous intacts (ce qui prouvait bien que l'endroit n'avait jamais été touché), et en terre très fine.

III

OBJETS EN TERRE.

A. BRIQUES.

Du 17 au 29 janvier, nous avons trouvé au tombeau d' (pl. I), sur le versant est de la montagne, six briques identiques, en terre crue mélangée à de la paille hachée. Elles mesuraient de 0 m. 37 cent. à 0 m. 38 cent. de longueur, sur 0 m. 17 cent. à 0 m. 18 cent. de largeur, et 0 m. 10 cent. d'épaisseur. Toutes les six portaient, inscrits dans un rectangle mesurant 0 m. 104 mill. de longueur sur 0 m. 044 mill. de largeur, le titre et le nom d'un nommé

 (1)  :  (1).

Je rappellerai simplement au sujet de ces six briques, dont les trois plus belles ont été rapportées au Caire, que toujours sur les briques inscrites, le nom est inscrit dans un ovale si c'est un nom royal, dans un rectangle au contraire si c'est un nom de particulier.

B. VASES.

Les spécimens de poterie que nous avons recueillis à Drah-abou'l-Neggah étaient très variés, et s'échelonnaient sur toutes les périodes depuis le moyen empire jusqu'à l'époque romaine, mais avec prédominance toutefois de la poterie du nouvel empire (XVIII^e à XXII^e dynastie). Il serait sans doute fastidieux, dans un aussi bref compte rendu de nos fouilles, et sans intérêt scientifique réel, d'énumérer et de décrire toutes ces formes et tous ces types de poteries, et je ne mentionnerai que quatre vases, dont deux portaient des inscriptions, et deux étaient anépigraphes.

1^{er} Vase en terre au col allongé et à la panse large, recouvert d'une peinture imitant le grain du granit noir, trouvé le 6 février dans un des tombeaux



(1) Sur l'original, la charue  est tournée en sens inverse.

de l'étage inférieur du versant est de la montagne. Hauteur totale : 0 m. 165 mill., hauteur du col : 0 m. 09 cent., diamètre de la panse : 0 m. 13 cent., diamètre du col : 0 m. 06 cent. Sur la panse, sont tracées à l'encre noire trois lignes verticales d'hiéroglyphes encadrées de quatre lignes rouges :










La féale (?) d'Osiris, la maîtresse de maison, *Iet-Nofrou*, juste de voix.




2° Vase en terre, verni en bleu, de forme sensiblement analogue à celle du précédent, brisé en une vingtaine de fragments qu'il n'a pas été possible de rapprocher, car ils ne sont pas au complet; il devait être assez grand, et portait, tracés à l'encre noire sur le fond bleu, un certain nombre de caractères hiéroglyphiques aujourd'hui tellement effacés qu'ils sont pour ainsi dire illisibles. [XVIII^e dynastie.]


3° et 4° Deux vases de même forme et de même type, intacts, trouvés le 9 mars au fond du puits du tombeau d'un nommé , à l'étage inférieur du versant sud de l'ouady. Ils sont de forme analogue à celle du n° 1, mais munis d'une anse; ils sont en terre revêtue d'une peinture dont les taches imitent, pour l'un le granit noir, pour l'autre le granit rose (). Ils ne portent pas tracé d'inscriptions.



C. DIVERS.


1° La partie inférieure d'un *nachebti* en terre émaillée bleue, trouvée le 1^{er} février; le nom du défunt est *Petamon*, , écrit de droite à gauche ().



2° Fragment de terre émaillée en bleu, trouvé le 19 janvier au tombeau d', et donnant les débris du nom d'un roi Aménophis, probablement Aménophis I^{er} : (   ).

3° Anse de jarre en argile, portant le cartouche de Thoutmôsis I^{er} : (  ), tracé verticalement.

4° Scarabée de toutes petites dimensions trouvé le 15 janvier dans les débris d'un tombeau du versant nord du cirque, et portant l'inscription .

5° Autre scarabée, également tout petit, trouvé le 20 janvier au tombeau d' , et portant les signes .

6° Deux autres scarabées, sans inscription hiéroglyphique, trouvés à l'intérieur d'une momie de femme qui gisait sans cercueil à l'abri d'une anfractuosité de montagne, enveloppée dans des branches de roseau, et munie d'un étui à fard, d'une coupe en terre et d'un petit vase en albâtre de forme .

7° Chaton de bague en porcelaine bleue, trouvé le 18 janvier dans les débris du tombeau d' , et portant les signes .

8° Chaton de bague également en porcelaine bleue, trouvé le 19 janvier au même endroit, et présentant les signes , tracés dans le sens vertical.

9° Enfin et surtout, ce que nous avons trouvé de mieux comme objet en terre, est la belle pièce représentée par la planche III. C'est un magnifique vase, à destination malheureusement assez obscure, en terre cuite extrêmement fine et recouverte d'un vernis brillant de couleur rouge brun; il a été découvert le 6 février à mi-profondeur d'un puits situé tout au sommet du versant sud de notre cirque, et qui avait été soigneusement fracturé et violé depuis une haute antiquité. C'est un vrai miracle qu'un aussi beau morceau ait échappé aux voleurs, et nous-mêmes nous attendions si peu à découvrir ce vase au milieu du sable qui remplissait le puits, que les ouvriers l'ont maladroitement frappé avec la pioche, et que plusieurs fragments ont été ainsi détachés de l'ensemble; les recherches auxquelles on s'est livré pour retrouver ces fragments n'ont rendu que deux morceaux, la barbe du bouquetin et une partie de sa corne gauche avec l'oreille. Le vase est en effet curieux non seulement par la matière qui en est très fine, mais aussi et surtout par la forme extrêmement gracieuse et originale. L'animal représenté est sans doute un bouquetin ⁽¹⁾ accroupi, dont le museau sert d'orifice au vase; sur les flancs du bouquetin sont accolés, taillés en relief, deux jolis petits, dont les têtes manquent


⁽¹⁾ C'est à tort que la planche III l'appelle *oryx*.

malheureusement. Les traits du bouquetin et des deux petits sont tracés en noir sur le fond rouge brun de la terre cuite. De pareilles représentations animales existent en assez petit nombre, et la forme spéciale du bouquetin était encore inconnue, autant que je sache. Aussi cette terre cuite est-elle, avec le vase en bronze que nous allons décrire maintenant et la série des cônes funéraires, une des pièces les plus importantes de nos trouvailles de Drah abou'l Neggah. « Elle appartient à un type peu commun de la céramique thébaine ⁽¹⁾. »

IV

OBJETS EN BRONZE.



A. VASE.

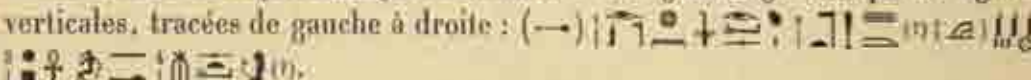
La pièce la plus belle et la plus intéressante que nous ayons trouvée parmi les objets en bronze est un très gracieux vase à libations intact, mais légèrement oxydé par endroits. Nous l'avons découvert, le 28 février, couché et l'orifice orienté face au fouilleur, au milieu des terres de déblai d'un tombeau déjà ouvert et pillé, à l'étage moyen du versant sud du cirque. De même que le bouquetin en terre cuite précédemment décrit, il avait été oublié là par les voleurs à la suite de quelque incident mal connu, ou avait peut-être purement et simplement échappé à leurs recherches. Le vase lui-même a 0 m. 20 cent. de hauteur, et l'anse arrondie qui le surmonte a 0 m. 14 cent., si bien que la hauteur totale de l'ensemble atteint 0 m. 34 cent. L'ouverture du vase a 0 m. 09 cent. de diamètre à la partie supérieure, et doit avoir un ou deux centimètres de plus dans sa partie la plus large, car le vase est légèrement renflé vers le milieu : ; la plus grande largeur d'ouverture de l'anse atteint 0 m. 115 mill., et la plus petite largeur 0 m. 09 cent.


La partie décorée occupe une surface de 0 m. 12 cent. de hauteur sur 0 m. 19 cent. de largeur, et est identique à celle de tous les vases de bronze similaires qui ont déjà été trouvés en assez grand nombre dans les nécropoles d'Égypte. D'après le style de la gravure et surtout d'après les noms des personnages qui prennent part à la scène, on peut attribuer ce monument à l'époque intermédiaire entre la XXVI^e et la XXX^e dynastie.

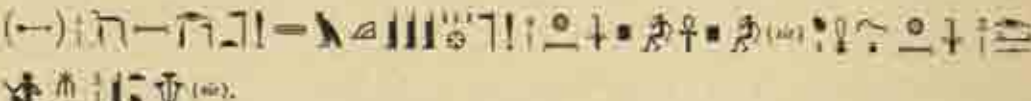
⁽¹⁾ Voir la note publiée à ce sujet par M. E. Chassinat dans l'*Archæological Report of the Egypt Exploration Fund for 1905-1906*, p. 83-84.

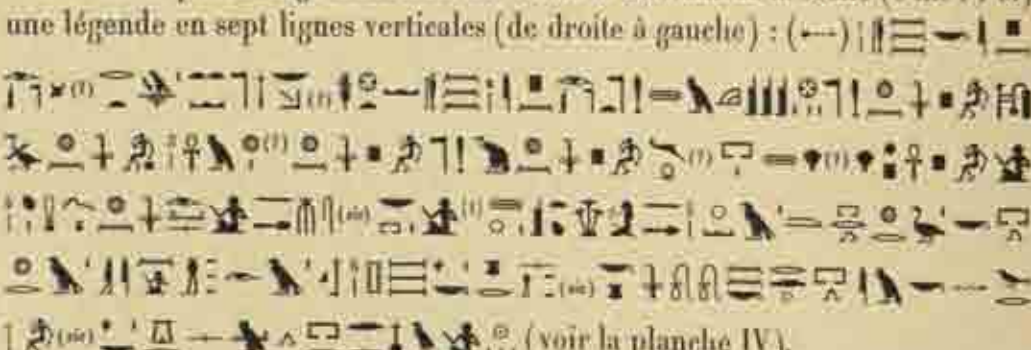
Je passe de suite, sans m'attarder plus longtemps aux considérations générales, à la description des motifs sculptés.

A droite, un personnage debout, tenant de la main droite le vase à libations  et de la main gauche l'encensoir; il offre l'encens et répand une libation sur une table d'offrandes chargée de pains. Légende : .

Au-dessus de ce personnage, sa titulature et sa généalogie, en quatre lignes verticales, tracées de gauche à droite : .

Cette libation et cet encens s'adressent à un personnage représenté sur la gauche, faisant face au précédent; il est assis devant une table d'offrandes , et au-dessus de lui est une légende en quatre lignes, dont les trois premières sont tracées verticalement et la dernière horizontalement (de droite à gauche) :

.

Devant ce personnage est tracée sur toute la hauteur de la scène (0 m. 11 c.) une légende en sept lignes verticales (de droite à gauche) :  (voir la planche IV).

B. MIROIR.

Le 23 mars 1906, nous avons trouvé dans les déblais d'un immense tombeau effondré par le haut, près d'un des six piliers carrés taillés à même la roche, un disque de miroir en bronze, très oxydé, mesurant 0 m. 25 cent. de diamètre, et paraissant avoir été très fin et très beau. Il ne porte aucune trace d'inscription, autant du moins qu'on puisse en juger au travers de la couche assez épaisse

⁽¹⁾ Le personnage tient un sistre de la main droite dans l'original.

d'oxyde qui le recouvre. On voit encore au dos les restes d'un tissu dont ce miroir était peut-être comme doublé (?). Tout le manche manque, et la cassure est tellement régulière qu'il est presque impossible de retrouver, sur la circonférence du disque, l'origine même de ce manche.

Comme objets en bronze, nous avons trouvé encore un certain nombre de fibules et épingles de formes diverses, n'offrant aucun intérêt spécial, et ne méritant pas une description détaillée.

V


OBJETS EN BOIS.

La plus grande partie des objets en bois trouvés à Drah abou'l Neggah au cours de notre campagne de 1906 consiste en fragments de statues, mains, pieds, uræus royaux, têtes, oreilles, etc. Une de ces têtes mérite d'être signalée pour la finesse de son exécution et la beauté des traits qu'elle reproduit; c'est une tête de femme, en assez bon état, sauf une cassure du côté de l'oreille gauche.

L'humidité résultant des eaux d'infiltration du Nil a détruit complètement le bois qui pouvait se trouver dans les régions basses de la nécropole; dans la nécropole haute au contraire, les objets en bois, sarcophages, statuettes, etc., ont été rongés jusqu'à complète disparition par un ver spécial, sorte de ciron minuscule et presque invisible, spécial à la région thébaine. C'est ce qui explique que, même dans les quelques tombeaux inviolés que nous avons pu ouvrir pour la première fois, nous n'avons jamais trouvé les sarcophages et cercueils qu'à l'état de débris tombant en poussière aussitôt qu'on essayait d'y porter la main, ou même absolument anéantis, et ne laissant plus, autour du corps du défunt tombé lui-même en poussière, qu'une trace brune impalpable. En aucun endroit nous n'avons pu recueillir assez de fragments pour qu'ils méritent d'être rajustés bout à bout et raccordés de façon à en tirer quelque inscription intéressante. Il n'y a même pas lieu de reproduire les quelques signes lus par-ci par-là à l'état d'isolés; et ne donnant pour la plupart que des restes de formules religieuses sans intérêt.

Je préfère m'en tenir à ces indications générales, et ne signaler, en terminant cette description des objets de bois, qu'un beau coffre à linge, en bois de sapin (?), intact par extraordinaire, mais datant de très-basse époque. Il a été trouvé le 10 février, en avant de la montagne, caché sous une anfractuosité du

rocher sur le versant sud (étage inférieur) du cirque, et ne contenait qu'un corps d'enfant placé en diagonale dans le fond, enroulé grossièrement dans la toile. Il est vraisemblable que cet enfant appartenait à une famille pauvre, et que la mère du petit défunt n'aura rien pu offrir de mieux comme cercueil qu'un de ses coffres à linge. La caisse mesure 0 m. 735 mill. de longueur, 0 m. 395 mill. de largeur, 0 m. 27 cent. de hauteur, non compris les pieds, 0 m. 32 cent. de hauteur y compris les pieds. Le couvercle, entièrement mobile, a 0 m. 02 cent. d'épaisseur (voir la planche V).

Je signalerai enfin deux maillets en bois, quelques statuettes très grossières, un sceptre  cassé à sa partie inférieure, un petit coffre à toit à double pente, servant de cercueil à une statuette de bois en forme d'Osiris, qui représente la momie du défunt, etc.




VI

OBJETS DIVERS.

Parmi les objets trouvés ne portant pas d'inscriptions, nous citerons seulement les suivants comme plus intéressants et en meilleur état que les autres :

1° Un Anubis cravaté, agenouillé sur une surface arrondie qui paraît être un couvercle de coffre; l'objet est en terre.

2° Une statue de nain, en terre également, de type très original.

3° Des fragments d'un papyrus funéraire, avec quelques signes d'une belle écriture de la XVIII^e dynastie; ils ont été trouvés dans le tombeau de   , mais sont de dimensions tellement insignifiantes qu'on n'en peut tirer aucun renseignement.

VII

TOMBEAU DE .

Ce tombeau se trouve sur le versant est de la montagne de Drah abon'l Neggah, à mi-hauteur environ entre le sentier conduisant de Deir-el-Bahari à la Vallée des Rois et le sommet de la colline. Il avait été déjà ouvert et vidé, mais le hasard des fouilles nous l'a fait découvrir et débayer à nouveau. Les traces de fumée, d'ordures de toute espèce et de dégradations matérielles qu'on peut relever très nombreuses dans ce tombeau font présumer qu'il a été habité assez longtemps, peut-être à l'époque des persécutions des chrétiens, auxquels il a pu servir de refuge.

J'ai cru bon, puisqu'il était resté jusqu'à présent ignoré des savants, de le faire vider complètement, et d'en donner la description. Les hiéroglyphes et les peintures ont beaucoup souffert de l'ardeur des rayons solaires et des mutilations des hommes, mais il en subsistait encore assez pour que la copie méritât d'en être faite. Outre cette copie, j'ai fait aussi un relevé des mesures de l'ensemble du tombeau (fig. 1). Il se compose d'une cour en pente, limitée sur trois côtés par un mur de briques, tandis que le quatrième côté, resté libre,

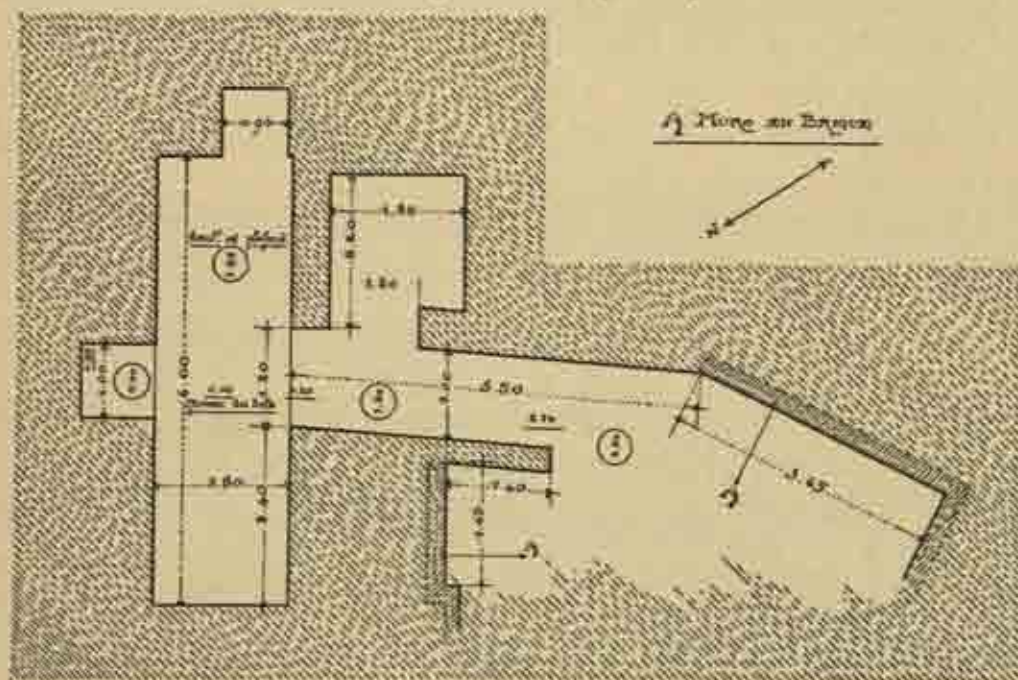


Fig. 1. — Plan du tombeau de Pidi.

servait sans doute d'accès au tombeau. Au fond de cette cour, à 3 mètres en contre-bas, s'ouvrait un corridor, large d'un mètre, et long de 3 m. 50 cent., qui conduisait à la chambre unique du tombeau. A droite de ce corridor, à 1 mètre plus bas encore, et avant d'accéder à la chambre, on trouvait une fosse presque carrée mesurant 1 m. 80 cent. sur 2 m. 20 cent. Enfin sur deux des côtés de la chambre, celui de droite en entrant (est), et celui qui faisait face à la porte (nord), étaient taillées deux niches, profondes d'environ 1 mètre et larges d'autant. Le tombeau avait son entrée tournée vers le sud.

Renvoyant le lecteur au plan pour la disposition générale du tombeau, je donne la description du détail.

Au-dessus de cette inscription court une frise composée d'un visage hathorique, de deux signes \dagger (*khakerou*) et d'une surface vide, alternant ainsi sur toute la longueur.

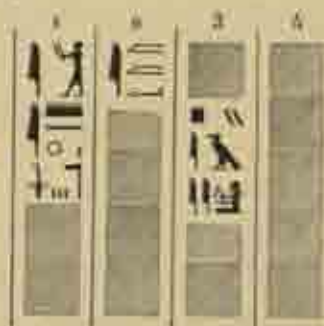
Sur le linteau surmontant la porte de la chambre, et haut seulement de 0 m. 18 cent., on voit la décoration suivante :

Au milieu, le soleil sous forme humaine, tenant dans chacune de ses mains le signe \star , et ayant les jambes fourchues O , et les ailes éployées.

A droite, le défunt à genoux est en adoration devant ce soleil. Légende : (→)



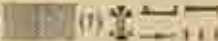

A gauche, le défunt est également représenté à genoux devant le soleil. Légende très mutilée : (→)

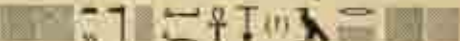



Le plafond du corridor est divisé en quatre caissons distincts par deux bandes perpendiculaires : dans les deux caissons *antérieurs*, c'est-à-dire les plus

⁽¹⁾ Il y a ici une sorte de vase de forme très ludérisée dont la lecture exacte nous échappe.

proches de l'extérieur, et dans les deux caissons *postérieurs*, c'est-à-dire les plus proches de la chambre, la décoration est différente. Le fond est jaune, et les couleurs dominantes de la peinture sont le rouge, le blanc et le bleu. La ligne longitudinale portait une formule, suivant la règle, mais elle est effacée, et c'est à peine si l'on distingue à la fin, près de la chambre, les signes formant le nom du défunt.

II. CHAMBRE. A. *Plafond*. — Toute la partie gauche en entrant est ornée d'une seule décoration, qui est celle des deux caissons *postérieurs* du corridor. Elle est coupée en deux dans le sens de la longueur par une bande portant une inscription en hiéroglyphes noirs sur fond jaune, et partant du centre pour aboutir au mur du fond. Sa longueur totale est de 2 m. 50 cent., mais toute la première moitié en est détruite. On ne voit que la fin :  (1) .

Cette partie gauche du plafond est séparée de la partie centrale par une ligne d'inscription transversale, tracée aussi en noir sur fond jaune, sur toute la largeur de la salle (1 m. 80 cent.), et allant de la porte au mur du fond, dans lequel est creusée la niche. Elle est également fort mutilée. Voici ce qui en reste (toute la première moitié est détruite) :  (1) .

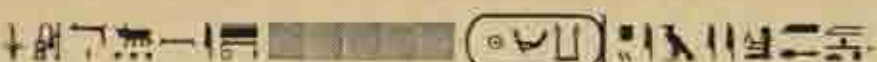
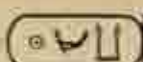
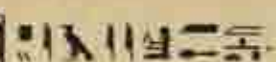
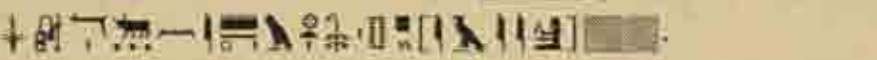

La partie centrale du plafond, entre la porte d'entrée et la niche, est très morcelée comme décoration. Une bande jaune, où il ne semble pas y avoir eu d'hiéroglyphes, la divise en deux parties égales dans le sens transversal; une autre bande jaune perpendiculaire à celle-ci, divise chacune de ces sections en deux autres, ce qui fait quatre compartiments en tout. Cette dernière ligne ne semble pas davantage avoir porté d'inscription.

A leur tour, chacune de ces quatre sections est partagée en bandes longitudinales par deux lignes à fond blanc, portant des restes d'inscriptions tracées en brun sur ce fond blanc. Ces lignes sont donc en tout au nombre de huit, deux pour chacune des quatre sections délimitées par les bandes jaunes.

Voici ce qui reste de chacune d'elles :

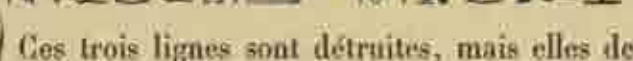
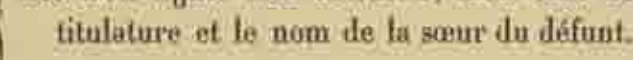

Moitié antérieure près la porte du corridor :

1.  [Pian ] .

2.   
 3. 
 4. 

Moitié postérieure près la niche du fond :

5. 


6. 
 7. 
 8. 

La section de droite (en entrant) du plafond est divisée, non comme la section de gauche en deux, mais en quatre *caissons* par deux bandes jaunes perpendiculaires.


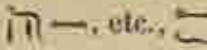
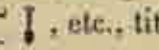
Les deux caissons les plus proches de l'entrée sont décorés comme les deux caissons antérieurs du corridor; les deux autres, plus près du fond, sont décorés comme les deux caissons postérieurs du corridor, et comme toute la partie gauche de la chambre.




En outre, contrairement à ce qui existait dans la section de gauche, la section de droite avait son plafond bordé par deux autres bandes jaunes, courant parallèlement sur toute la longueur (2 m. 50 cent.), l'une le long de la paroi de droite, l'autre le long de la paroi de gauche. Il y en avait même encore une troisième le long de la paroi du fond.

Toutes ces cinq bandes portaient, peintes en noir, des formules d'inscriptions; mais elles sont tellement mutilées que c'est à peine si l'on en peut déchiffrer quelques signes.

1. *Bande transversale du milieu.* — Rien, sauf à la fin peut-être .

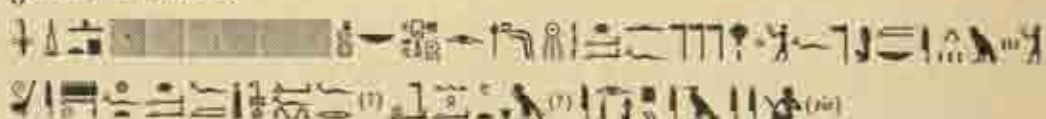
2. *Bande longitudinale du milieu.* — Rien que de vagues traces au début et à la fin.


3. *Bande longitudinale de droite en regardant le fond.* — Des traces au début et à la fin, montrant que c'était un *proscynème* en vue d'obtenir le  : , etc., , etc., titres et noms du défunt.

4. *Bande longitudinale de gauche en regardant le fond.* — , etc. Aussi un proscynème à une divinité , etc. .

5. *Bande transversale du fond.* — Rien que des traces illisibles.

B. *Paroi de droite en entrant (sud).* — Toute la partie supérieure, sauf la section surmontant le premier tableau (adoration par le défunt du roi Aménophis I^{er} et de la reine Ahmès-Nofritari), est occupée par une longue bande horizontale de 1 m. 85 cent. de longueur, sur 0 m. 09 cent. de hauteur. C'est un proscynème en faveur du défunt, tracé sur fond jaune, de droite à gauche (→), en hiéroglyphes bleus, blancs, et rouges. Je le transcris de gauche à droite :



REGISTRE DU HAUT. *Premier tableau.* — Le défunt (?) complètement effacé, en adoration devant Osiris assis, coiffé du diadème *atef*, et muni de tous ses attributs, et Isis, debout, coiffée du disque solaire entre les cornes de vache : .

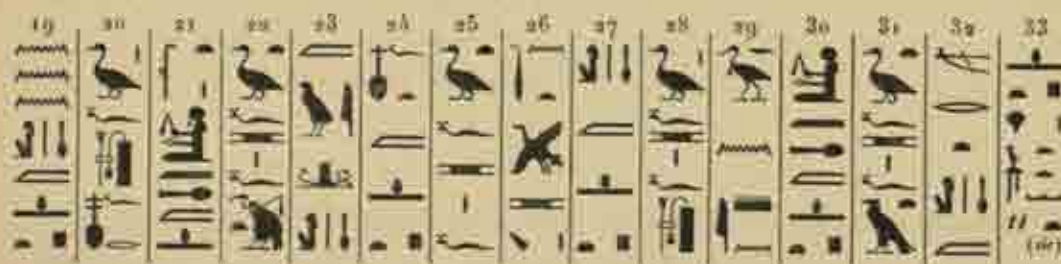
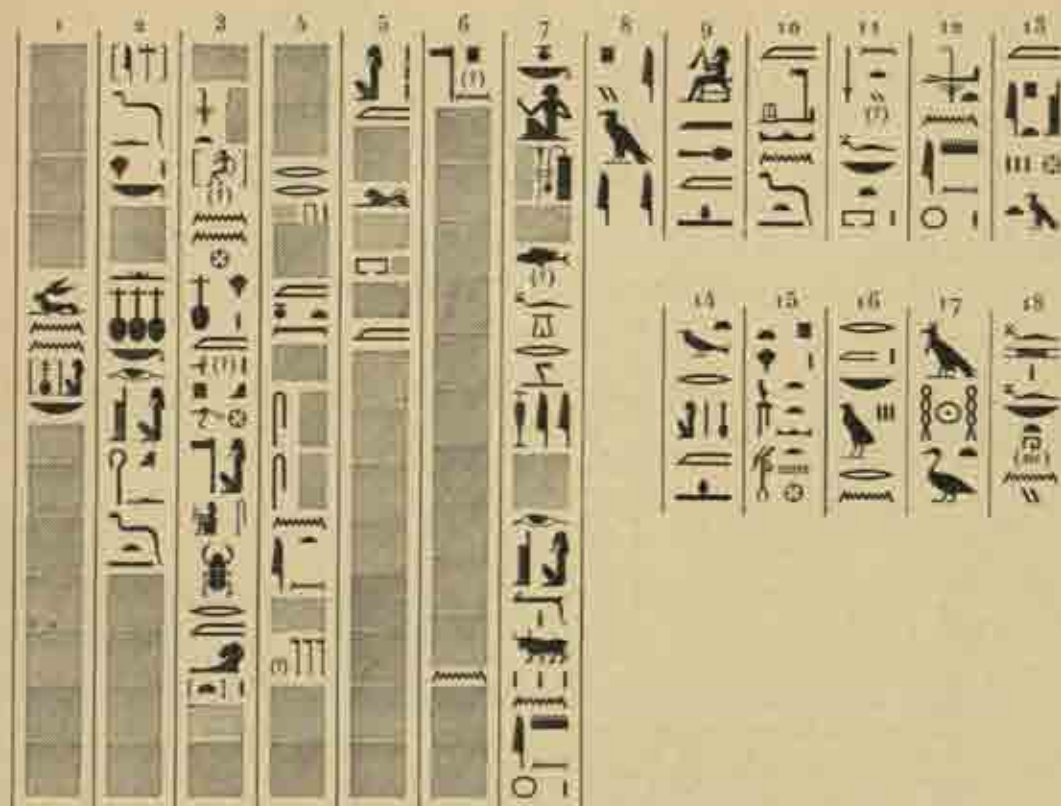
Légende d'Osiris (cinq lignes verticales, en noir sur fond jaune) :  — .

Légende d'Isis. Effacée.

Deuxième tableau. — Le défunt, sa femme, sa fille, son fils, ses deux filles, son fils et sa fille, soit en tout huit personnages (cinq femmes et trois hommes), et dans l'attitude de l'adoration, les mains élevées, sont devant un personnage, malheureusement effacé, et dont il est impossible de dire qui il est. Devant eux et au-dessus d'eux, sont trente-trois lignes verticales d'hiéroglyphes peints en noir sur fond blanc.

Il est probable que l'inscription était même plus longue encore, mais quelques lignes au début sont cassées. L'ensemble est tracé de droite à gauche (→). Je le transcris de gauche à droite (l. 1-7 = 0 m. 50 cent. de hauteur; l. 7 et seq. = 0 m. 10 cent. seulement).

Il manque, au début, un nombre de lignes indéfini mais sans doute pas supérieur à trois ou quatre :



La largeur de chaque ligne est de 0 m. 05 cent.

REGISTRE DU BAS. *Premier tableau.* — Le défunt est en adoration devant le roi Aménophis I^{er} et la reine Ahmès-Nofritari.

Légende du défunt : (—)



Légende du roi : (—). Il a au-dessus de sa tête le disque solaire et les deux uræus : ꜥꜥ. Il est représenté assis, sous les traits et muni des attributs d'Osiris, comme il convient aux personnages défunts :



Légende de la reine, coiffée des deux plumes d'Amon 𐎛 : (—)



Deuxième tableau. — Le défunt est debout, dans l'attitude de l'adoration, devant une immense liste d'offrandes (0 m. 65 cent. de longueur \times 0 m. 33 cent. de hauteur), divisé en $30 \times 2 = 60$ colonnes, mais qui n'a pas été remplie.

Cette preuve de non-achèvement dans la peinture du tombeau n'est du reste pas la seule. En beaucoup d'endroits, les scènes n'ont été qu'ébauchées, et les surfaces jaunes destinées à recevoir les légendes explicatives ont été laissées

intactes, sans hiéroglyphes. Nous avons remarqué ce même caractère inachevé dans la plupart des tombeaux de Draï abou'l Neggah, celui d'Ousirhât en particulier.

C. Paroi est (au fond, à droite). — Elle contenait peu de chose, une niche de 1 mètre de largeur sur 1 m. 50 cent. de hauteur y ayant été pratiquée.

En outre, le peu qu'il pouvait y avoir a été cassé et mutilé, si bien qu'il ne reste que la frise supérieure représentant une série de symboles magiques et de génies funéraires faisant escorte de chaque côté de la paroi, au sarcophage du défunt, lequel est peint au centre.

D. Paroi nord. — *a* (section de droite en entrant). Encore des scènes magiques diverses, du reste très effacées; le défunt est représenté en adoration successivement devant les divinités funéraires. Aucune légende n'a été dessinée, bien qu'on voie nettement l'emplacement qui avait été réservé pour les peindre.

Niche centrale (elle contenait probablement la ou les statues). — Un mètre de largeur sur 1 mètre de hauteur.

Au fond, les voleurs ont percé la muraille pour voir s'il n'y avait pas un trésor caché; l'ouverture qu'ils ont pratiquée conduit dans le tombeau voisin.

b (section de gauche en entrant). La frise est formée, sur toute cette paroi, ainsi que sur la paroi ouest et la partie de la paroi sud qui fait face (à gauche en entrant), de deux signes \dagger accolés, suivis de deux lignes verticales d'hiéroglyphes (en noir sur fond jaune), donnant les titres et le nom du défunt, suivies elles-mêmes de la tête d'Hathor; cette dernière est suivie de deux autres lignes verticales au nom du défunt, puis viennent de nouveau deux signes \dagger , et ainsi de suite.

Nous avons donc en tout :

Sur la paroi nord :	4 groupes de $\dagger\dagger$,	4 Hathor,	8 titulatures.
— paroi ouest :	4 — $\dagger\dagger$,	4 Hathor,	8 titulatures.
— paroi sud :	4 — $\dagger\dagger$,	4 Hathor,	8 titulatures.
<hr/>			
Total : 12 groupes de $\dagger\dagger$, 12 Hathor, 24 titulatures.			

La légende du défunt et de sa femme comprenait six lignes verticales, mais elles sont très effacées; on ne voit à la première ligne que les signes 𓂏^{N} .

Derrière la femme du défunt sont représentées, assises, en deux rangées superposées de cinq chacune, dix divinités (7 masculines et 3 féminines), dont les noms étaient soigneusement indiqués, mais dont deux seuls restent visibles, à savoir : le troisième de la rangée supérieure, qui était $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, et le quatrième de la même rangée, immédiatement derrière Shou, et qui est $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$.

REGISTRE INFÉRIEUR (très effacé). — Il est occupé par deux tableaux. Celui de droite représente le défunt, suivi de sa femme et de tous ses enfants, en adoration devant deux divinités dont il ne reste rien que le disque solaire dont elles sont coiffées.

Les légendes des divinités ne sont plus visibles. Celles des personnages ont par endroits subsisté : 1. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, nom de la femme du défunt. 2. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. 3. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. 4. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. 5. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. 6. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ (ou 𓂏) $\text{𓂏} \text{𓂏}$. 7. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. 8. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$.

Les femmes tiennent un sistre à la main droite, et une tige de papyrus (?) à la main gauche. Les hommes ne portent que la tige, et tiennent la main droite élevée dans l'attitude de l'adoration. En tout neuf personnages (avec le défunt).

Tableau de gauche. — Le défunt : $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, suivi de sa femme : $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ (ou 𓂏) est debout devant deux personnages très effacés et dont les légendes sont illisibles.

Il y avait encore un registre plus bas, mais il n'en reste rien.

E. Paroi ouest. — Pour la frise, voir plus haut.

Cette paroi est tout entière occupée par un seul tableau, qui représente symétriquement de chaque côté de la paroi, le défunt suivi de sa femme dans l'attitude de l'adoration devant le fétiche d'Osiris muni du sceptre 𓂏 et du fouet 𓂏 , et coiffé du diadème *atef* (voir la planche VI). Les deux défunts ont un genou en terre; l'homme élève les deux mains à la hauteur de son visage dans l'attitude de l'adoration. La femme n'élève que la main droite, et tient dans la gauche le sistre et la tige de papyrus.

Légende de droite : treize lignes verticales en noir sur fond blanc, tracées de gauche à droite (→), et mesurant 0 m. 20 cent. de hauteur sur 0 m. 06 cent. de largeur :



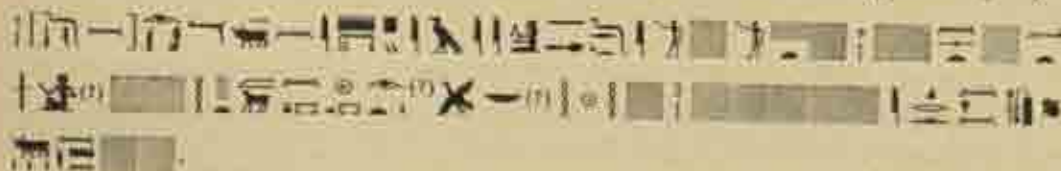
Légende de gauche : douze lignes verticales, semblables aux précédentes, mais tracées de droite à gauche : (←)



F. Paroi sud. — Pour la frise, voir plus haut.

La décoration comporte trois registres, mais celui du bas est absolument détruit.

REGISTRE SUPÉRIEUR. *Premier tableau (à gauche).* — Le défunt, suivi de sa femme, est en adoration devant un personnage détruit. Légende en trois lignes verticales en noir sur fond jaune, écrites de droite à gauche (←) :



Deuxième tableau. — Le défunt et sa femme sont en adoration devant le serpent sur son naos. Légende : cinq lignes verticales en noir sur fond jaune :



Troisième tableau. — Le défunt et sa femme sont en adoration devant Khnoum à tête de bélier. Légende : cinq (?) lignes verticales en noir sur fond jaune :



Quatrième tableau. — Le défunt et sa femme sont debout dans l'attitude de l'adoration, mais il n'y a aucun personnage devant eux, car la paroi finit là :



REGISTRE INFÉRIEUR. Premier tableau. — Le défunt, sa femme et deux autres personnages sont assis chacun devant une table d'offrandes; l'ensemble est très effacé. Il ne reste plus rien des légendes.

Deuxième tableau. — Le défunt, sa femme et deux autres personnes reçoivent l'offrande de l'encens de la part d'un personnage dont la légende mutilée ne laisse plus voir que les mots suivants :

Le registre qui était peint tout à fait en bas est absolument détruit.

VIII

TOMBEAU DES DANSEUSES⁽¹⁾.

Sur le versant nord du cirque où nous avons fait porter notre effort principal, à l'étage tout à fait inférieur de la montagne, nous avons déblayé une

⁽¹⁾ Les planches VII-X, relatives aux scènes de danses, portent le titre : *Tombeau d'Antouf*; j'ai reconnu depuis la confection des planches que l'attribution de ce tombeau à l'Antouf dont il a

été trouvé là quelques cônes funéraires ne présentait aucun caractère de certitude, et je crois préférable de le désigner sous l'appellation plus vague de *Tombeau des Danseuses*.

chambre à peu près carrée, mesurant de trois à quatre mètres de côté. Le plafond était absolument effondré, et cette chambre était complètement à ciel ouvert. Au milieu de la chambre, on avait ménagé dans la taille de la roche calcaire un pilier carré de 0 m. 80 cent. de côté, dont il ne reste plus à l'heure actuelle que la base, c'est-à-dire un morceau d'environ un demi-mètre de haut. Ce pilier était complètement décoré sur ses quatre faces, mais il ne restait des traces de cette décoration que sur les deux faces du nord et de l'est. Sur la face nord on apercevait encore une scène de pêche, et quelques espèces de poissons fort bien traitées et dont les couleurs étaient encore assez fraîches. L'ensemble était pourtant trop mutilé pour mériter d'être reproduit. Sur la face est, on voyait encore tracées en couleur brune sur fond blanc quelques scènes de danses ou de luttes avec des traces d'inscriptions hiéroglyphiques malheureusement très mutilées et pour ainsi dire illisibles; ce texte devait être l'explication des scènes voisines.

Sur la paroi nord de la chambre, la seule qui ait conservé des traces de décoration, nous pûmes distinguer plusieurs registres composés de danses féminines (voir la planche VII). Ces scènes ont été soigneusement calquées et peintes à l'aquarelle par M. Henri Pieron, architecte attaché à l'Institut français d'archéologie du Caire, et nous les reproduisons sous leur aspect et avec leurs couleurs originales (pl. VIII-X). Elles sont d'une facture très curieuse dans leur archaïsme encore quelque peu grossier, et le style de ces scènes rappelle absolument celui des peintures des tombeaux de Beni-Hassan, que tout le monde connaît. Nous avons cru pouvoir conclure de l'examen de cette paroi que le tombeau où nous nous trouvions appartenait au moyen empire, comme lesdits tombeaux de Beni-Hassan.

IX

TOMBEAU DE 𓂏𓂐𓂑𓂒.

Sur le bord du sentier conduisant de Deir-el-Bahari à la Vallée des Rois, quelques mètres avant la rencontre de ce sentier et de la route carrossable qui mène du temple de Gournah à Biban-el-Molouk, creusé dans l'étage inférieur de la colline, est un petit tombeau joliment décoré de peintures

encore suffisamment bien conservées. Au dire des Arabes de l'endroit, il a été déblayé il y a plusieurs années par M. Percy E. Newberry, ainsi que beaucoup d'autres tombeaux du cirque de Drah abou'l Neggah, où nous avons travaillé, et le fouilleur anglais n'y a recueilli aucun objet, car il avait été vidé soigneusement bien avant l'arrivée des égyptologues. M. Newberry ayant négligé, à ma connaissance, de publier ce tombeau, j'ai cru bon de copier ce qui en reste,

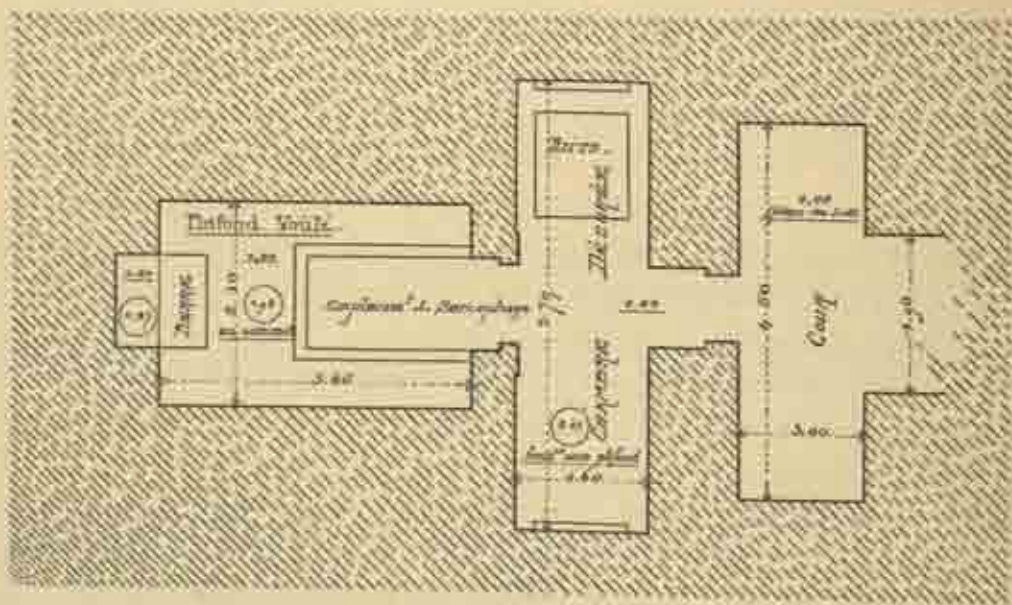


Fig. 2. — Plan du tombeau de Baki.

avant que le tout ne soit détruit, et d'en lever le plan (fig. 2). Il se compose uniquement des éléments suivants : une cour extérieure de 3 mètres de profondeur sur 4 m. 50 cent. de largeur, à laquelle on accède par un corridor légèrement incliné de 1 m. 90 cent. de largeur. Au fond de cette cour, s'ouvre un second corridor, large à son entrée de 0 m. 77 cent., puis de 0 m. 93 cent., et long de 1 m. 10 cent. Ce corridor débouche dans une grande salle décorée de 5 m. 35 cent. de largeur sur 1 m. 60 cent. de profondeur, et dans l'angle de droite de cette chambre est creusé un puits presque carré de 1 m. 10 cent. sur 1 m. 25 cent. d'ouverture, et profond de 4 à 5 mètres; nous l'avons vidé, puis remblayé sans y avoir rien trouvé. Sur la paroi nord, au-dessus de ce puits, est une stèle cintrée peinte en jaune sur le mur, et couverte d'une

inscription en bleu consistant en une vingtaine de lignes horizontales; ces textes sont très mutilés et presque illisibles. Sur la paroi opposée, au sud, c'est-à-dire à gauche de l'entrée est une stèle en forme de porte également peinte, et donnant les noms et titres du défunt.

Au fond de la salle, s'ouvre, dans l'axe des deux premiers corridors, un troisième couloir large de 0 m. 77 cent. à son début, puis de 0 m. 93 cent., et long seulement de 0 m. 58 cent. Il débouche dans une grande chambre de 3 m. 60 cent. de longueur sur 2 m. 10 cent. de largeur, où se trouvait jadis le sarcophage du défunt; on voit encore exactement délimité par un restant du dallage l'emplacement de 0 m. 93 cent. de large sur 2 mètres de long, qui était réservé à ce sarcophage. Tout autour du sarcophage, un passage large d'un demi-mètre de chaque côté et de 1 m. 05 cent. dans le fond, conduit à une pierre de 0 m. 77 cent. sur 0 m. 40 cent., posée au pied d'une niche de 0 m. 75 cent. de large sur 0 m. 50 cent. de largeur. Dans cette niche devait être une statue du défunt, et la pierre servait sans doute de table d'offrandes lors des cérémonies funéraires.

Les titres du défunt et des personnes de sa famille montrent que ce tombeau date du début de la XVIII^e dynastie.



Voici ce que j'ai pu y relever.


Toutes les peintures et inscriptions se trouvent sur les parois de la grande salle de l'entrée, la plus proche de la cour extérieure.

Le plafond, dont la décoration consiste en de longues bandes d'étoiles alternativement rouge brun sur fond blanc, et blanches sur fond jaune, est traversé dans toute sa longueur par une bande d'une dizaine de centimètres de large, sur laquelle est gravée en noir une ligne d'hiéroglyphes. Cette ligne contient une double formule de proscynème (𓆎 𓆏 𓆐, etc.), dont les deux parties sont affrontées au milieu, et dont l'une est tracée de gauche à droite (→), l'autre de droite à gauche : (←)

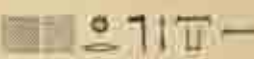


 Ce texte est extrêmement mutilé et presque illisible.


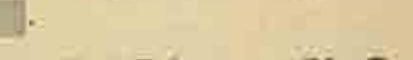
Sur les côtés du plafond étaient aussi deux lignes d'hiéroglyphes analogues; celle qui longe le mur est trop effacée pour qu'on y puisse rien lire, sauf à la fin, contre le mur sud, le nom du défunt 𓆎 𓆏 𓆐.



suivants, qui sont les restes d'un proseynème :  .

Ligne 1 : (→) .


Ligne 2 : (→) .

Ligne 3 : (→) les trois quarts de la ligne manquent  .



Ligne 4 : (→) le tiers de la ligne manque  .

Ligne 5 : (→) la moitié de la ligne manque  .

Ligne 6 : (→) le tiers de la ligne manque  .

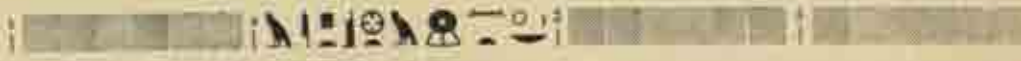

Paroi est (à droite en entrant). — La frise est constituée par une rangée de  dans tout le tombeau.

REGISTRE SUPÉRIEUR. — Le défunt et sa femme sont assis devant la table d'offrandes chargée des victuailles que leur présente un personnage debout. Légende du personnage : plusieurs lignes verticales bleues sur fond blanc; trois seulement sont encore visibles :

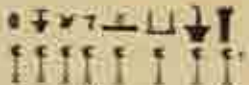
 .

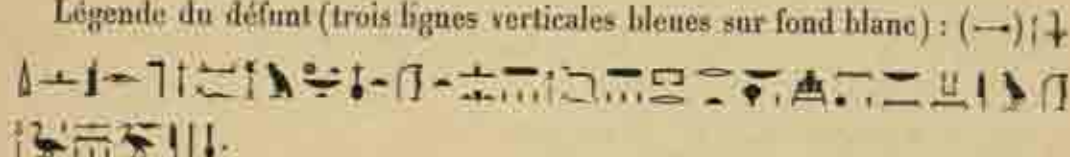
Derrière ce personnage un homme est encore visible, debout aussi et respirant une fleur, une femme. Il est possible que nous ayons là le fils et la fille des défunts faisant à leurs parents l'offrande du repas funéraire.

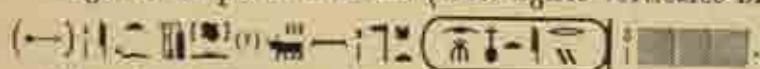
La légende des défunts se compose de sept lignes verticales d'hiéroglyphes bleus sur fond blanc : (→)

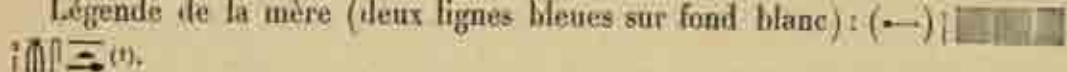
 .


Près d'eux se tient une petite fille debout : .


REGISTRE INFÉRIEUR. — Même représentation qu'au registre supérieur, mais ici les mets offerts sont détaillés au-dessous de la table du repas, sous la forme suivante : , et les personnages recevant l'offrande sont le père et la mère du défunt, tandis que celui qui offre est le défunt lui-même.

Légende du défunt (trois lignes verticales bleues sur fond blanc) : 

Légende du père du défunt (trois lignes verticales bleues sur fond blanc) : 

Légende de la mère (deux lignes bleues sur fond blanc) : 

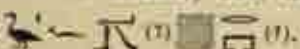
Devant le père du défunt, on voit encore ces quelques signes :  « rassembler toutes choses sur . . . ».


Ces mots doivent se rapporter à la table d'offrandes, et servir de titre à l'énumération des choses offertes : , etc. . . Il y avait peut-être au-dessous de ce registre encore un autre registre décoré; mais il n'en reste absolument rien.

Paroi ouest (section de droite en entrant). REGISTRE SUPÉRIEUR (voir la planche XI). — Scène de chasse aux oiseaux aquatiques. Le défunt, accompagné de sa femme et de ses deux filles, est sur une barque et chasse dans les marais, au milieu des roseaux sur lesquels sont perchés les oiseaux.

La légende comporte sept lignes verticales d'hieroglyphes bleus sur fond blanc (à gauche, la chasse aux poissons; à droite, la chasse au gibier d'eau) :



Derrière le défunt, son fils tenant un poisson prisonnier et une longue pique : 

Au-dessous de ce dernier, un autre fils tenant des fleurs et la pique : 

Légende de la femme :

Légende des deux filles, un genou en terre, et tenant chacune la jambe gauche de leur père : 1. 2. Légende effacée.

En face de ce tableau, sur la droite de la paroi, le défunt, accompagné de sa femme, de ses fils et d'une de ses filles, tient un oiseau qu'il vient de capturer.

Légende (sept lignes verticales bleues sur fond blanc) :

Légende de la femme :

Légende du fils :

Le registre inférieur, très mutilé, représente le défunt et sa femme assis dans leur naos et assistant à l'apport des offrandes et du produit de la chasse.

Paroi ouest (section de gauche en entrant). — Elle est extrêmement mutilée (voir la planche XII). Tout ce qui reste est un fragment du registre supérieur, où l'on voit encore l'apport des offrandes, jarres, coffres divers, etc., tandis qu'un scribe en inscrit la liste sur son registre.

Paroi est (section de gauche en entrant). — Elle est également très mutilée. Au registre supérieur, le défunt est représenté sept fois avec sa femme, assis devant la table du repas funéraire, et recevant de la main de ses filles ou de ses servantes les divers mets. Devant eux est une jolie liste d'offrandes en hiéroglyphes bleus sur fond blanc, malheureusement très mutilée. Comme elle n'est pas complètement lisible, et qu'elle ne présente rien de spécial qui ne se trouve pas déjà dans les autres nombreuses listes d'offrandes que nous connaissons, je ne juge pas à propos de publier les quelques signes qui en subsistent. (Voir la planche XIII.)

Au registre inférieur, on aperçoit encore les traces de quelques individus et d'offrandes qu'on peut estimer être de nature végétale, d'après la couleur verte dont elles sont peintes.

Le reste du tombeau n'a pas été décoré. Seul le linteau de la porte qui conduit dans la chambre du fond, et qui fait du reste partie intégrante de la première salle peinte, nous montre en deux tableaux se tournant le dos :

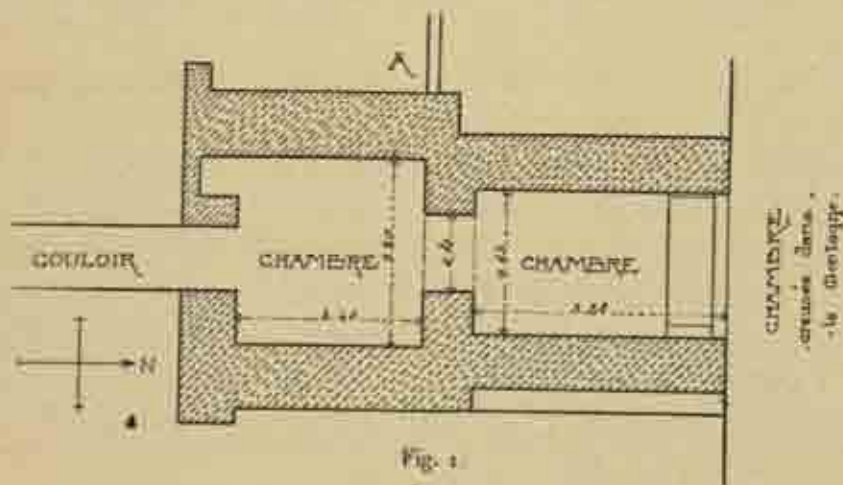
1° A gauche, le défunt présentant à Osiris assis sur son trône et muni de tous ses attributs et insignes, une table chargée d'offrandes diverses. La légende d'Osiris consistait en trois lignes verticales effacées.

UN TOMBEAU ÉGYPTIEN À COUPOLE SUR PENDENTIFS

PAR
M. HENRI PIERON.

Parmi les tombeaux découverts par M. H. Gauthier au cours des fouilles qu'il a exécutées à Drah Abou'l Neggah au début de 1906, j'en signalerai un (fig. 1) dont l'étude présente, au point de vue architectural, un intérêt particulier.

Il se compose de deux chambres construites en briques crues et de parties



creusées à même la montagne. L'une de ces chambres, édifiée sur plan carré, est couverte au moyen d'une coupole hémisphérique qui se raccorde à la partie rectiligne des murs par quatre pendentifs disposés en encorbellement et non appareillés.

Il est difficile d'assigner, *a priori*, une date précise à cette tombe, car elle n'a reçu aucune décoration, si ce n'est un sommaire badigeon jaunâtre, étendu sur le pisé grossier, fait de paille hachée menue et de limon. Toutefois,

certaines indices matériels établissent avec certitude qu'il s'agit bien d'un monument d'époque ancienne et non d'un édifice élevé tardivement par les chrétiens qui s'installèrent dans la région. La disposition de ce tombeau est absolument conforme à celle des sépultures voisines, et les briques qui entrent dans sa construction ne diffèrent en rien de celles que l'on trouve dans les environs, dans des édifices funéraires qui, sans nul doute possible, appartiennent à la période pharaonique. Ici et là, ces briques ont les mêmes dimensions ($33 \times 15 \times 6$); elles offrent de plus, de part et d'autre, une particularité qu'il est bon de noter : elles sont toutes pourvues, sur le lit de pose, de trois rainures destinées à assurer leur liaison parfaite. L'ensemble formé par les voûtes et les murs qui les soutiennent donne bien l'impression d'un travail exécuté en une seule fois, et l'objection d'un remaniement partiel pratiqué ultérieurement ne résiste pas à l'examen : les maçonneries subsistantes sont bien d'une seule et même époque, qu'il est possible de placer entre la XVII^e et la XX^e dynastie au plus tard, c'est-à-dire quelque part vers le *xv^e* siècle avant notre ère, d'après l'âge que l'on attribue d'ordinaire à la portion de la nécropole où ce tombeau est situé.

Voilà qui reporte bien en avant l'origine du pendentif envisagé dans son état embryonnaire, puisque les exemples réputés les plus anciens sont, d'après M. de Vogüé, un arc érigé à Lattaquieh et considéré comme étant du *iii^e* siècle de notre ère. Il ne s'agit même pas ici d'un pendentif, mais seulement d'un organe de transition entre une salle carrée et la coupole qui la surmonte. C'est d'ailleurs toujours en Syrie que M. de Vogüé croit retrouver le point de départ du pendentif qui, modifié et remanié, a conduit au pendentif byzantin, dont la première application rationnelle s'observe, d'après M. Choisy, dans les ruines de Djérach en Asie Mineure.

Le tombeau de Drab Abou'l Neggali ramène en Égypte l'origine de cet organe et nous permet d'espérer découvrir plus tard d'autres tombeaux du même type. Nos espérances, il est vrai, sont limitées, car la brique, telle qu'elle était employée par les anciens Égyptiens, ne se plie pas aux exigences de tous les programmes et ne permet pas, notamment, de couvrir de grandes surfaces. La pierre la remplaça rarement, et son mode général d'emploi dans la construction des voûtes trahit une ignorance complète des principes élémentaires de stéréotomie. Les berceaux actuellement connus sont ou creusés

dans la masse ou obtenus au moyen d'assises horizontales se surplombant et taillées vers l'intrados selon le gabarit désiré. A Médinet Habou, toutefois, dans

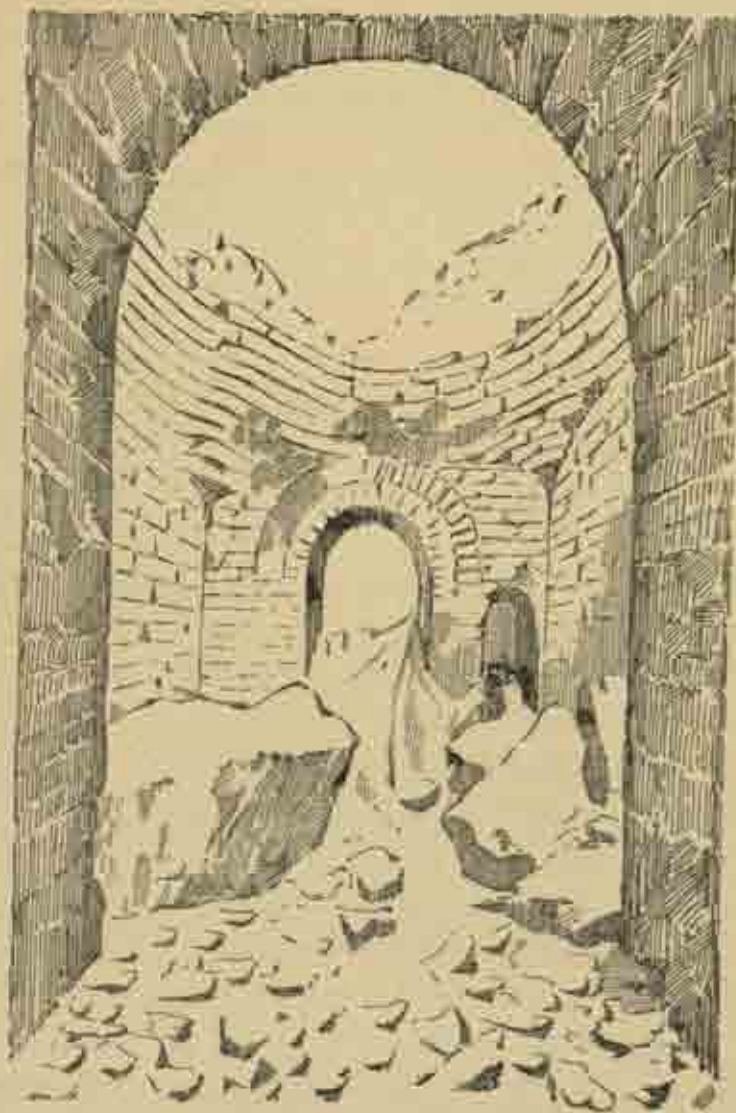


Fig. 2.

le temple de la XXVI^e dynastie, il existe une voûte formée par cinq rangées, je crois, de claveaux rationnellement appareillés; mais cet exemple est très rare, s'il n'est pas unique. Il m'a été signalé par M. Daressy, qui l'a remarqué en prenant en estampages les reliefs de ce sanctuaire.

Ceci exposé, examinons la technique du tombeau de Drah Abou'l Neggah. A n'en pas douter, la coupole, dans la pensée de son constructeur, devait être hémisphérique et avoir son rayon commun avec celui des pendentifs; c'est le dispositif le plus ancien, très usagé dans les monuments d'époque romaine. La figure 3 laisse bien voir, vers la bissectrice des pendentifs, des irrégularités susceptibles d'être considérées comme étant la conséquence de l'emploi de deux rayons différents. Cette incertitude provient d'une déformation due à un fléchissement et au mode de montage de cette coupole édifiée en encorbellement et avec, pour tout gabarit, un simple cordeau; aussi son plan, au-dessus



Fig. 3.

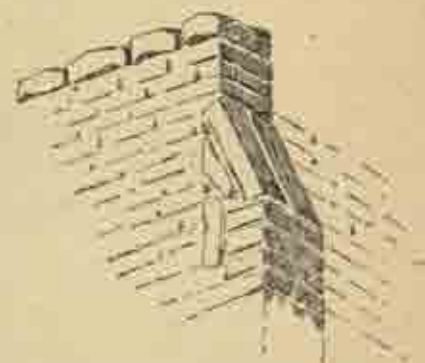


Fig. 4.

des pendentifs, ne présente-t-il pas un cercle régulier mais quatre arcs de cercles imparfaits raccordés entre eux par des droites plus ou moins longues. L'un des angles, invisible sur la figure 1, fait croire que la coupole fut construite au début en reposant sur des longrines remplaçant les pendentifs qui n'auraient été montés qu'après l'achèvement de la calotte; mais cette idée est controversée par l'état des angles apparents sur cette figure.

Il est malheureusement dommage que toutes les parties hautes de cette coupole aient disparu: les parties subsistantes ne nous permettant pas de concevoir en toute assurance comment étaient disposées les briques voisines de la clé. Étaient-elles, elles aussi, placées en encorbellement ou les redents qu'un tel mode d'emploi aurait occasionnés étaient-ils évités par une position convergente de ces briques? Nous l'ignorons et aussi de quelle façon était constituée la clé même. Très vraisemblablement, le gros œuvre était exécuté sans que ces difficultés fussent prises en considération; il suffisait que l'ensemble approchât

de la forme définitive désirée pour que le travail fût considéré satisfaisant : le pisé, l'enduit, devant régler toutes les surfaces et dissimuler toutes les imperfections.

Les figures 3 et 4 montrent que notre tombeau est bien égyptien. Le talus visible sur la première et les briques, saillantes au sommet de la deuxième, épannelent assurément la gorge égyptienne, et offrent ainsi deux des caractéristiques de l'architecture pharaonique.

La figure 5 représente un angle de la deuxième chambre dont la voûte est construite non pas au moyen de claveaux posés par lits rayonnants, mais par une série de rouleaux accolés, le premier au mur de tête, les autres à celui ou à ceux déjà posés entraînant ainsi vers une extrémité de la salle l'achèvement de la couverture alors que vers l'autre les murs sont seulement arasés au niveau de la naissance. C'est une conséquence du mode de construction des voûtes érigées sans cintre. Pour atténuer la propension qu'avaient les briques à se détacher du mur, on donnait d'habitude, aux premiers rouleaux, une forte inclinaison. Tout ceci est bien connu et je n'y aurais certes pas fait allusion si le détail reproduit par la figure 5 ne présentait une particularité curieuse. Nous y voyons que la surface comprise entre le mur de tête et le premier rouleau n'est pas obtenue par le prolongement de la donelle de la voûte mais doit sans doute sa forme gauche à deux causes : l'existence du plein cintre de la porte de communication entre les deux salles et le vide laissé entre le mur de tête et le premier rouleau posé. Cette surface irrégulière a peut-être éveillé l'esprit de son constructeur, d'abord inconscient, et l'a peut-être amené à tirer parti de cet organe rudimentaire pour le transformer en ces pendentifs embryonnaires qui font l'intérêt du tombeau de Drah Abou'l Neggah.

Toute hypothétique que soit cette opinion, je l'ai exprimée pour attirer l'attention sur le rapprochement possible à faire entre les figures 2 et 5 de cette étude.

H. PIGNON.

Le Caire, le 2 décembre 1908.

NOTE SUR UNE HOMÉLIE DE SCHENOUTI

PAR

M. ÉMILE GALTIER.

M. Leipoldt, dans son ouvrage sur Schenouti⁽¹⁾, a donné une bibliographie aussi complète que possible des ouvrages composés par Schenouti ou qui se rapportent à sa biographie, et écrits en copte, en arabe et en syriaque. Toutefois, l'ouvrage suivant lui a échappé, et je ne crois pas inutile de le signaler, car si l'on en possède déjà le texte copte, une traduction arabe peut rendre de très grands services pour l'intelligence de ces textes difficiles, et si le texte copte est perdu, le texte arabe n'en sera que plus précieux puisqu'il tiendra lieu du texte original : on sait, en effet, que les traductions arabes des textes coptes sont, à l'origine, un décalque exact du texte copte. Cet ouvrage est une « homélie dans laquelle le grand saint Abou Schenouda, ابو شنودة⁽²⁾, archimandrite universel, الازهي متدريس بالعالم كله, invite les hommes à se repentir de leurs péchés ». Elle se trouve dans le manuscrit arabe n° 144, fol. 9-2⁽³⁾, de la Bibliothèque nationale.

É. GALTIER.

⁽¹⁾ J. Leipoldt, *Schenute von Atripe und die Entstehung des nationalen ägyptischen Christentums*, 1 vol. in-8°, Leipzig, 1903, p. 3-20.

⁽²⁾ Telle est la leçon du texte, qu'il faut évi-

demment corriger, comme l'a fait Zotenberg, en شنودة.

⁽³⁾ DE SLANE, *Catal. des mss arabes de la Bibl. nation.*, 1 vol. in-4°, Paris, 1883-1895, p. 32.

NOTE SUR LES BAGUES ÉGYPTIENNES

PAR

M. ÉMILE VERNIER.

En publiant l'étude sur *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*⁽¹⁾, j'avais l'intention de combler dans l'avenir, autant que cela serait en mon pouvoir, les inévitables lacunes d'un travail de cette nature.

Je compte remédier, par la voie du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, aux omissions que je constaterai, ou que l'on voudra bien me signaler, jusqu'au moment où la réunion des notes ainsi publiées donnera les éléments d'un appendice au mémoire.

Bien des choses échappent, au premier examen, quand il s'agit de documents de la nature de ceux qui nous occupent. Une des raisons de la difficulté est la multiplicité des objets, mais leur caractère précieux surtout est une cause d'erreur plus importante, car il impose aux conservateurs des précautions toutes particulières, et à l'examineur, une grande discrétion.

J'avoue que beaucoup d'observations ne m'ont été possibles, d'une façon complète, que depuis le moment où j'ai commencé le catalogue des bijoux du Musée du Caire. J'ai pu faire, en temps utile, quelques remarques qui ont pris place dans mon mémoire, notamment sur les pectoraux et les bracelets que j'inventoriai en 1906; mais l'examen des bagues, auquel je me livrai en 1907-1908, me réservait quelque surprise en me permettant de relever des particularités qu'il est intéressant de faire connaître; ce sera l'objet de cette note.

Il y a un autre motif d'erreur avec lequel il faut encore compter, et qui est d'une psychologie assez curieuse. Le souvenir le plus intense qui reste de l'examen insuffisant des bagues est celui de bijoux robustes et massifs. Fontenay, dans son beau livre⁽²⁾, où il étudie la bague égyptienne avec une parfaite sagacité

⁽¹⁾ *Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, t. II, 1907.
— ⁽²⁾ FONTENAY, *Les bijoux anciens et modernes*, Paris, 1887.

et une compétence indiscutable, parlant d'anneaux sigillaires, dit, à la page 19 : « Toutes les bagues de cette époque sont massives; c'est un de leurs caractères absolus ». Dans la page précédente, il disait déjà : « L'objet est pris sur pièce et résolument taillé ». M. Frœhner, dans une remarquable dissertation⁽¹⁾, dit (p. 13) : « Les bagues sont en fonte pleine ».

Nous trouverions facilement d'autres manifestations de cet état d'esprit chez les archéologues; je l'ai subi moi-même très fortement, et c'est pour cette raison que j'ai insisté sur la fabrication de la bague massive; je ne le regrette pas, mais, de ce fait, il reste des lacunes en ce qui concerne les bagues plus légères.

Il faut en convenir, la bague massive est exceptionnelle dans la bijouterie égyptienne; de plus, celles qui ont l'aspect le plus robuste et dont le sceau du roi Horemheb, au Musée du Louvre, peut servir de type⁽²⁾, portent des chatons tournants, leur corps est forgé, elles ne sont donc ni fondues, ni taillées à même le métal. Celles, au contraire, qui sont exécutées par l'un de ces procédés, ne sont pas des plus volumineuses.

J'ai cherché l'explication de cette sensation chez les hommes les plus armés pour y résister, et je pense que la cause en est dans les anneaux sigillaires en céramique ou en émail, dont la forme est si remarquable et qui possèdent une apparence de robustesse due aux épaisseurs imposées par l'emploi des matières fragiles. La beauté de ces bijoux, la logique et la simplicité de leur construction, impressionnent les archéologues et les artistes, et c'est sous cette forme, souvent répétée dans les temps plus modernes, que l'esprit revoit le plus volontiers la bague égyptienne.

Quoi qu'il en soit, ces bijoux, dans leurs manifestations les plus fréquentes, sont délicats et de dimensions ordinaires.

Nous allons examiner quelques types de bagues insuffisamment étudiés dans *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, en suivant le plan adopté dans le mémoire.

LA CONSTRUCTION.

Au début du paragraphe des bagues (p. 81) je cite, en m'y associant, l'opinion de Fontenay⁽³⁾, que la bague a été sans doute le premier bijou, et que

⁽¹⁾ *Collection du château de Götterhorn*, description par Frœhner et Molinier, Paris, 1893.

⁽²⁾ VERRIER, *op. cit.*, pl. I, n° 6.

⁽³⁾ FONTENAY, *Les bijoux anciens et modernes*.

l'anneau n'était probablement que le moyen de porter un objet précieux qui était, lui, le bijou.

Sur la première partie, l'ancienneté, j'ai reçu des observations qui ne me paraissent pas décisives, mais dont je prends prétexte pour déclarer, une fois de plus, que je n'entends pas discuter avec les savants de choses qui échappent à ma compétence; mon rôle est en marge, je désire me tenir à ma place d'artiste et d'artisan. J'abandonne donc, bien volontiers, cette partie de la question.

Quant à l'hypothèse que l'anneau n'était qu'un porte-objet, elle est des plus acceptables; le rôle presque constant du chaton est celui d'un cachet; il est donc naturel de voir en lui l'objet principal.

Toutes les bagues que nous verrons confirmeront cette supposition; même à des époques où l'artisan est arrivé à la maîtrise la plus complète, et où, par conséquent, il est impossible d'admettre que son abstention soit due à son impuissance, des chatons, qui sont des merveilles, sont portés par de simples fils. Le bijou est bien ici le chaton et l'anneau un moyen de le porter.

Dans les bagues d'un genre différent, c'est exceptionnellement que l'on voit le décor déborder sur l'anneau; il semble donc que l'hypothèse de Fontenay se vérifie.

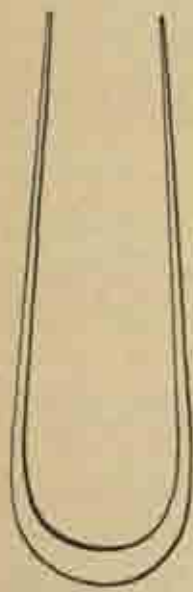


Fig. 2.

BAGUES À CHATONS TOURNANTS.

Nous venons de parler de la monture élémentaire que nous avons déjà vue, un fil lié à lui-même (fig. 1). La monture qui vient immédiatement après est très simple et presque semblable à la précédente. Le corps de bague a la forme d'un fuseau et ses extrémités s'allongent, filiformes et d'une longueur appropriée (fig. 2).



Fig. 1.

Quand le corps a reçu sa courbure, ces fils sont passés au travers du chaton, où ils se croisent et la longueur restée disponible sert

à faire la spirale qui s'enroule sur le corps (fig. 3 et 4). L'or, quand il est d'une pureté suffisante, subit ces opérations sans trop de difficulté.

Cette manière de faire n'est pourtant pas sans inconvénients, la fabrication

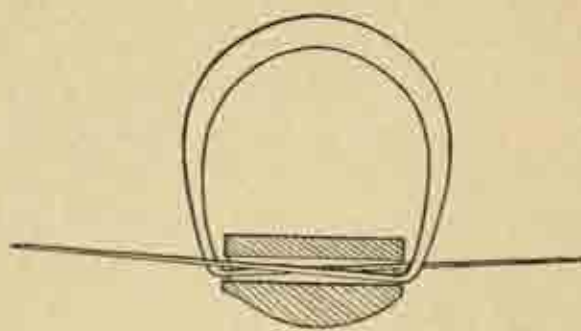


Fig. 3.



Fig. 4.

du corps, avec ses longues parties filiformes, offre un certain danger; que l'or se fatigue et se rompe, et tout est à recommencer, car une soudure à cet endroit ne donnerait pas satisfaction.

Ensuite, le corps lui-même devient mince vers le chaton; l'effet n'est pas désagréable, mais cela ne permet pas de donner l'apparence de la solidité aux points de réunion des parties du bijou.

Enfin, le chaton donne passage à deux fils, sur lesquels l'artisan exerce des



Fig. 5.

tractions avant de rouler les spirales; ces efforts sont modestes; ils ne sont pas cependant sans faire courir quelques risques au chaton, surtout quand celui-ci est de pierre, ce qui est le cas le plus fréquent.



Fig. 6.

Le bijoutier chercha donc un autre dispositif dont nous avons parlé, mais insuffisamment.

Le plus simple est celui qui consiste à forger un corps de bague en écrasant ses extrémités en spatules; par des trous percés dans les surfaces ainsi obtenues, on fait passer le fil qui servira d'axe au chaton et que l'on roulera ensuite, de chaque côté, sur le corps (fig. 5 et 6).

Comme les parties spatulées des extrémités sont d'un aspect froid et sec, le bijoutier les forgea bientôt en forme de petites coupes (fig. 7). Le bijou gagna ainsi en unité, ces cupules étant d'un rapport plus harmonieux avec le ventre du corps.

Signalons en passant un petit détail de fabrication : le fil qui s'enroule sur le corps n'adhère souvent que par suite de l'énergie avec laquelle il a été tordu; il devient un ressort à boudin, bandé, raidi par la traction, et ses extrémités, bien que libres, ne se soulèvent pas habituellement. Cependant il est toujours à craindre, si bien appliquées soient-elles, que les pointes, accidentellement soulevées, ne fassent « accrochoir » et que les fils se trouvent détordus.



Fig. 7.



Fig. 8.

Le bijoutier a compris la nécessité de parer à cet inconvénient en fixant parfois l'extrémité du fil sur la bague. Pour cela, il a procédé de deux façons; dans le plus grand nombre de cas, il se borne à pratiquer une petite cavité dans laquelle vient se loger l'extrémité du fil terminée en crochet (fig. 8). Mais, quand la dimension du corps le permet, il le perce résolument, et le fil, tiré avec énergie à travers le trou, est arrêté de l'autre côté par une légère torsion (fig. 9, 10 et 11).

Dans les travaux où le métal employé était très mince, c'était une grave préoccupation pour le bijoutier, d'assurer un point d'attache, d'une solidité suffisante, au fil servant de goupille. Sur une bague dont nous verrons le chaton plus loin (fig. 28), voici comment ce point d'appui fut obtenu. Il s'agit d'un objet dont la légèreté devait être très grande, pour quelle cause? C'est une condition imposée parfois en bijouterie et dont les raisons sont multiples; vieillissement, sensibilité spéciale, etc. Quelle qu'en soit la raison, la recherche ici est évidente et a même entraîné un travail assez compliqué. L'anneau qui forme le corps de bague est creux; il offre donc fort peu de résistance et on ne pouvait le terminer en fils puisqu'il n'a pas d'épaisseur. Voici ce que fit le bijoutier : il borda les extrémités d'un petit anneau qui leur donna de la



Fig. 9.



Fig. 10.



Fig. 11.

solidité, et c'est au delà de cet anneau qu'il perça le corps pour donner passage au fil servant de goupille, fil qu'il roula ensuite. Grâce à ce dispositif, les extrémités du tube résistèrent à l'arrachement (fig. 12).

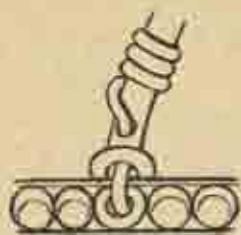


Fig. 12.

La marche naturelle des choses nous amène maintenant à examiner la goupille; c'est, en somme, le même dispositif, le chaton tournant autour d'un axe qui le traverse, mais ici le fil qui sert d'axe possède une section importante, sa grosseur lui assure la rigidité suffisante pour supporter les chocs que reçoivent ses extrémités et qui serviront à le river (fig. 13). On ne fera rien de plus complet et la bague à chaton tournant est parfaite ainsi; les procédés différents que nous verrons ne seront adoptés que par suite de la difficulté de traverser un chaton de part en part.

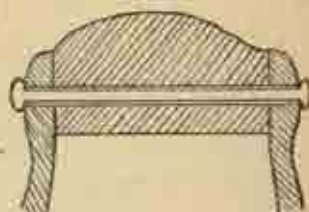


Fig. 13.

Un certain nombre de chatons n'ont pas une épaisseur considérable; ou ils sont évidés, ou, au contraire, ils sont enfermés dans une monture de métal qui permet des



Fig. 14.

garnitures sérieuses aux points de contact avec le corps de bague. Les unes ou les autres de ces raisons ont ordonné, ou simplement permis, d'adopter un autre dispositif qui est l'emploi des tourillons. Le chaton, sur sa garniture métallique (fig. 14), possède des tubulures; les extrémités du corps de bague sont munies d'autres tubulures qui pénètrent dans celle du chaton et servent d'axe à ce dernier dans son mouvement de rotation.

Voici comment on procède pour la mise en place : le corps de bague ayant



Fig. 15.

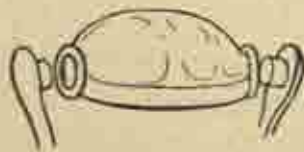


Fig. 16.



Fig. 17.

été forgé, écroûi, de façon à faire ressort, on écarte ses branches qui se referment lorsque les tourillons ont pris place dans les tubulures et que l'on cesse d'exercer l'effort qui les maintenait séparées (fig. 15, 16 et 17).

Il est maintenant nécessaire d'attirer l'attention sur une cause d'erreur pour l'archéologue, relativement à ces bagues. Le procédé du fil, arrêté en spirale de chaque côté du chaton, avait créé un type dont l'habitude était prise et qui paraissait à bien des gens une réalisation de beauté. Les bijoux privés de ce dispositif semblaient manquer d'un élément essentiel: il est exact d'ailleurs que ce mode de construction enrichit le bijou, aussi l'artisan égyptien prit-il le parti, dans des cas nombreux, de conserver la spirale inutile comme motif de décor. On peut voir sur beaucoup de bagues à chatons goupillés ou montés à tourillons, le fil roulé que possédaient les bagues précédentes et qui était devenu traditionnel. Parfois la recherche de l'illusion n'est pas grande et le fil est arrêté d'une façon qui ne saurait tromper l'examineur⁽¹⁾, mais, souvent, il semble sortir des petites cupules, alors qu'il y est soudé, et l'examen le plus attentif ne suffirait pas pour déceler la supercherie: il faut exercer une petite traction sur les branches du corps pour reconnaître la présence des tourillons.

LES BAGUES RIGIDES.

Un certain nombre de bagues rigides viennent ensuite, les unes, faites d'une seule pièce, fondues ou forgées et soudées, sont d'une construction très franche

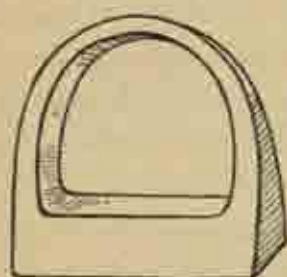


Fig. 18.

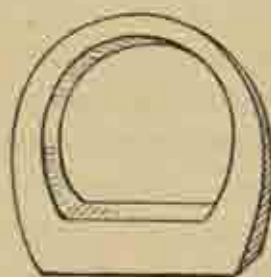


Fig. 19.

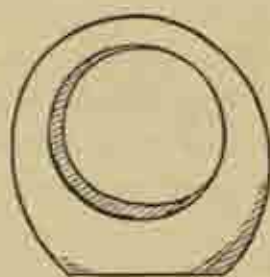


Fig. 20.

dont une simple description suffit et que le moindre croquis explique. D'autres sont faites à l'imitation de bagues à chatons tournants et doivent être signalées parce qu'elles sont, elles aussi, une cause d'erreur.

Les bagues à chaton fixe, ayant pour destination principale de servir de cachet, le chaton est généralement d'assez grandes dimensions pour recevoir

⁽¹⁾ C'est le cas du sceau du roi Horemheb, dont il est parlé plus haut, page 183.

une inscription lisible. La forme la plus fréquente est celle dite en «étrier», c'est celle que l'on rencontre le plus souvent dans les bagues sigillaires. Il y a aussi des bagues rondes, mais leur chaton ne peut avoir le même développement (fig. 18, 19 et 20).

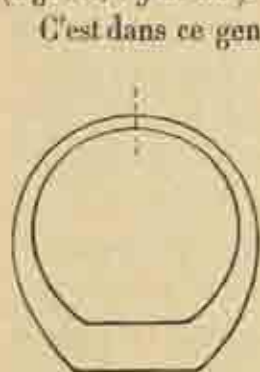


Fig. 21.

C'est dans ce genre de bijoux que l'on peut voir des échantillons exécutés en métal fondu. Sans être volumineux, ils ont certaines parties un peu plus épaisses que celles des objets forgés: c'est une conséquence du procédé. La fonderie ne peut rivaliser avec la forge, ni pour la légèreté, ni pour la solidité (malgré des excès d'épaisseur), et encore moins pour la beauté. C'est que le métal forgé est autrement serré, sain et compact que le métal fondu; on obtient avec lui un poli incomparable.

Les bagues fondues sont d'un seul morceau; c'est là un avantage. Ce résultat peut être obtenu avec du métal forgé. J'ai insisté beaucoup sur ce point dans le mémoire; je n'y reviendrai donc pas, mais je dois dire que les bagues forgées que j'ai examinées étaient toutes assemblées par la soudure; celles où l'opération est réduite au minimum, n'ont qu'une soudure au point opposé au chaton (fig. 22).

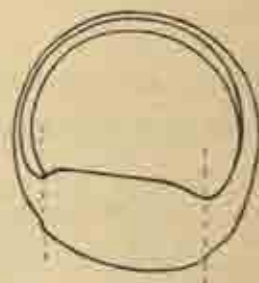


Fig. 22.

Le plus souvent, c'est à la réunion du chaton et du corps que l'assemblage est fait; dans ce cas, le nombre de soudures est de deux (fig. 23). Il y a des bagues forgées, assemblées de cette façon, et dont les épaisseurs

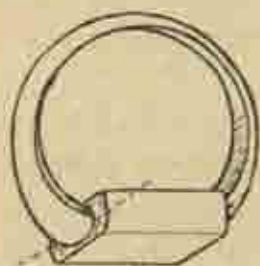


Fig. 23.

sont de nature à donner l'impression de solidité, de massivité que donnent les bagues fondues (fig. 23).

Presque toujours, dans les bagues dont l'assemblage est au chaton, le corps est martelé de façon à offrir une plus grande largeur aux points de réunion. Quand le corps est découpé dans du métal en plaque, le bijoutier est plus libre de lui donner la forme qu'il désire; dans ce cas, les points de rencontre sont toujours tenus plus larges (fig. 24); c'est plus beau et plus pratique.

Avec la série des bagues dont les corps sont de dimensions modifiables,

bagues croisées, ondulées, etc., que nous avons vues dans le mémoire, nous sommes en présence d'une série très complète de bijoux, classiques, et de fantaisie.

Nous voyons encore quelques bagues qui, bien que rigides, donnent l'impression de bijoux à chaton mobile.



Fig. 25.



Fig. 26.



Fig. 27.

Ces bijoux possèdent les tubulures que nous avons vues aux bagues à todrillons, mais alors qu'il semble que le chaton soit libre, le corps de bague est serti dans ces tubulures et le chaton est maintenu à l'état de fixité, ce dont



Fig. 28.

on ne peut se rendre compte que si l'on a le maniement de ces objets. Les figures 25, 26 et 27 montreront combien il est facile de s'abuser sur la construction de ces bijoux.

LE DÉCOR.

Les chatons sont décorés, le plus souvent, d'une inscription gravée en creux, soit dans la pierre, soit dans le métal. Les sertissures reçoivent des moulurations que viennent orner des perles et des stries.



Fig. 29.

Quelques-uns de ces chatons sont ajourés et ciselés; certains même sont remarquables, notamment des scarabées taillés à même le métal, ou exécutés au repoussé, et dont la perfection est des plus grandes.

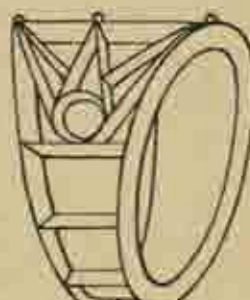


Fig. 30.

Quelquefois, on se trouve en présence de travaux de fantaisie comme celui-ci⁽¹⁾ : un chaton est composé de deux feuilles d'or minces; sur chacune d'elles une inscription a été creusée au repoussé, l'épaisseur du métal ne permettant pas de graver, d'enlever de la matière; l'écartement entre les deux plaques est maintenu par de petites cloisons annelées et par le tube qui reçoit la goupille (fig. 28). La bague exécutée de cette façon est d'une

⁽¹⁾ C'est la bague dont il est question, p. 186, fig. 12.

légèreté qui n'a d'égale que sa fragilité; aussi le chaton est-il dans un état lamentable.

Quant aux bagues ne possédant pas de chatons indépendants, les plus riches sont celles décorées au cloisonné et garnies de pierres calibrées, travail dans lequel le joaillier égyptien était vraiment merveilleux (fig. 29). Le bijou indiqué ici appartient au Musée du Caire.

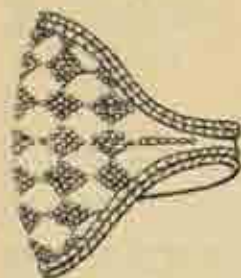


Fig. 30.

Le grénétis est employé également comme élément de décor; j'en ai parlé longuement et je renvoie à mon mémoire⁽¹⁾. La figure 30 représente une bague trouvée, comme la précédente, dans les fouilles de Dahchour en 1894-1895.

Quelques autres bijoux ont un aspect particulier donné par des combinaisons de pierres serties et présentées dans des montures légères (fig. 31). A cette occasion, et justement parce qu'il y a une certaine analogie entre ces bagues et les bijoux modernes, il faut répéter ce que j'ai déjà dit, à savoir que nous devons faire abstraction de nos idées et de nos goûts en matière de joaillerie, pour examiner les bijoux égyptiens. Ceux-ci ne comportent que l'emploi de pierres opaques; leur esthétique est donc très différente de celle de nos bijoux modernes.

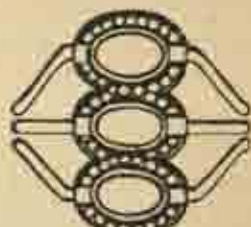


Fig. 31.

LA LAPIDAIRES.

La lapidairerie des diverses pièces composant les chatons est des plus intéressantes; un certain nombre de scarabées, surtout parmi ceux de Dahchour et du trésor de la reine Aah-Hotpou, sont tout à fait exquis.

Il y a là des cloisonnages, faits à même la pierre ou la céramique, qui provoquent l'étonnement. Je saisis, une fois de plus, l'occasion de montrer l'absolue nécessité d'un examen minutieux en ces matières. Ces objets ont été trouvés et catalogués par les hommes les plus attentifs, mais ce n'est que le jour où je dus les décrire et où le temps et les facilités me furent donnés pour les étudier

⁽¹⁾ *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, p. 126 et seq., «Le filigrane».

à loisir, que je vis ces merveilles professionnelles; malgré tous les examens préalables, ce fut une véritable découverte.

Ces scarabées sont construits en cloisonnés, les alvéoles sont limitées par des cloisons, soit de pierre, soit de céramique, et c'est le plus surprenant de voir l'absolue perfection des carcasses ainsi faites; le croquis ci-joint (fig. 32), montre la *nature* du travail mais il est impuissant à en faire connaître la *qualité*.



Fig. 32.

On remarquera que le scarabée, au début de l'opération, a été évidé (fig. 33) et, par suite, que les alvéoles sont ouvertes vers le centre de la pierre. C'était le seul moyen de ne pas avoir de malfaçons dans les angles que la tournette du lapidaire n'aurait pu suffisamment atteindre⁽¹⁾.

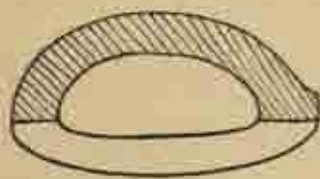


Fig. 33.

Ainsi qu'il est dit plus haut, à côté des cloisonnages en pierre dure dont on comprend la rigoureuse netteté due au travail du lapidaire, on voit des cloisonnages en céramique qui ne leur cèdent en rien par la pureté. Comment ont-ils été faits? C'est assez difficile à déterminer; j'ai été amené à penser que ces cloisons ont été estampées dans des moules de pierre dure; cette supposition paraîtra excessive et compliquée aux personnes qui n'ont pas pu examiner ces objets; elle est pourtant légitimée par des résultats aussi troublants.

La tranche extérieure de ces cloisons, celle qui reste visible une fois les alvéoles remplies, est émaillée.

Les substances calibrées qui prennent place entre les cloisons sont de pierre ou de verre. La tête, le corselet, les élytres sont de cornaline, de lapis ou de turquoise; presque toujours la turquoise est fausse: c'est un émail, lapidé comme de la pierre, et d'une très grande beauté. Cela n'est pas pour nous surprendre, ces documents sont de la XII^e dynastie. A cette époque, et depuis de longs siècles, les Égyptiens fabriquaient de la fausse turquoise avec une grande perfection⁽²⁾.

⁽¹⁾ É. VERANUS, *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, p. 135 et seq.

⁽²⁾ *Op. cit.*, p. 26, 3 V et 84, note 2. Voir

également, dans le *Catalogue du Musée du Caire, Bijoux et orfèvreries*, 1^{re} fasc., les explications concernant le bracelet portant le n° 52008.

Les pierres calibrées sont placées et maintenues à l'aide d'un lut qui semble être un composé bitumineux. Quelquefois, sur les joints, réchampissant les contours, de petits fils d'or viennent se poser, masquant l'ajustage et enrichis-

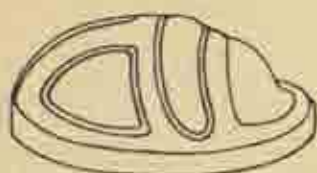


Fig. 34.

sant le bijou (fig. 34); ces fils sont fixés avec le même lut qui maintient les pierres dans les cloisons; on utilise ainsi l'excédent qui, sous la pression de l'artisan, débordait légèrement autour des pierres au moment de la pose.

L'impression, que j'ai déjà exprimée dans le mémoire, est, une fois de plus, que, de toutes les professions, la lapidairerie était celle où les difficultés ne comptaient pas pour l'artisan égyptien, et cela, depuis les époques les plus reculées. Cette impression ne pouvait que gagner en intensité à la vue de ces merveilles.

É. VERNIER.

NÉCROLOGIE.

L'Institut, si fréquemment et si cruellement éprouvé au cours des dernières années, a été frappé encore, dans un court espace de temps, de trois deuils nouveaux.

ÉMILE GALTIER.

M. É. Galtier est mort au Caire le 2 avril 1908. Il était né à Millau (Aveyron) le 23 août 1864. Après avoir étudié l'arabe à l'École supérieure des lettres d'Alger, il entra dans l'enseignement secondaire. Il professait au Lycée de Mont-de-Marsan lorsqu'il fut nommé, en 1903, membre de l'Institut français. Séduit par les facilités qu'un séjour prolongé en Orient lui assurait pour la continuation de ses recherches, il accepta, à sa sortie de l'Institut, où il avait passé quatre ans, le poste de bibliothécaire au Musée des Antiquités égyptiennes, qui se trouvait vacant depuis plusieurs mois. Il demeura néanmoins, dans ses nouvelles fonctions, un des fidèles collaborateurs de notre École.

Malgré l'activité considérable qu'il ne cessa de déployer dans une carrière malheureusement trop brève, il ne laisse qu'un petit nombre de travaux imprimés. Un scrupule, peut-être louable mais certainement exagéré, l'empêcha pendant longtemps de rendre public le fruit de ses études. Il déclarait volontiers inutile à autrui, et quelque peu vain, de livrer à la critique des mémoires que, modestement, il estimait sans intérêt pour la science. Il suffit de lire sa *Contribution à l'étude de la littérature copte-arabe* et ses *Coptica-arabica* pour voir combien il se trompait sur sa propre valeur. Aussi serait-il tout à fait injuste de porter un jugement définitif sur son œuvre en tenant compte uniquement de ce qu'il a publié. On ne peut vraiment se faire une idée exacte de la variété et de l'étendue extraordinaires de ses connaissances, et apprécier en tout état de cause ce qu'il a réellement fait et ce qu'il aurait produit s'il avait vécu.

qu'après avoir examiné la masse énorme de notes qu'il avait accumulées. Pourtant, vers la fin de sa vie, encouragé par l'accueil dont les premiers articles qu'il publia dans le *Bulletin* avaient été l'objet, il consentit plus aisément à faire paraître plusieurs travaux qui font amèrement regretter sa perte. Atteint en pleine maturité, il n'a pu donner la pleine mesure de son magnifique talent.

Linguiste de race, d'un esprit clair et précis, il avait étudié la plupart des idiomes anciens et modernes du monde oriental classique. Le folklore l'avait aussi longuement occupé. Pendant son séjour à l'Institut, il s'était attaché à l'étude difficile de la littérature arabe chrétienne, dont il avait admirablement compris l'importance. Ses papiers contiennent de nombreuses copies de vies de saints, d'homélies et d'apocryphes extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, qu'il se proposait d'éditer. Parmi ceux-ci figurent une remarquable étude, entièrement achevée, du texte arabe du martyre de Pilate et une traduction du martyre de Salib. Au moment où la maladie le terrassa, il corrigeait les épreuves d'une traduction du *Poutouh al-Bahnasa*, dont j'ai pu terminer l'impression.

J'ai réuni, dans un volume actuellement sous presse, les mémoires et fragments inédits que sa plume infatigable a produits. Ils montreront, mieux que tout ce qu'on saurait dire, par leur variété, la vaste et solide érudition de leur auteur.

M. Galtier laisse parmi nous, outre l'admiration sincère que nous professons tous pour sa science probe et profonde, le souvenir d'un bon camarade et d'un excellent cœur. Il laisse aussi, hélas! dans les rangs sans cesse éclaircis des orientalistes français, un vide qu'il ne sera pas aisé de combler.

EUGÈNE LEFÉBURE.

Le 9 avril dernier, M. E. Lefébure est mort à Alger, à l'âge de 70 ans. Il était né à Prunoy (Yonne), le 11 novembre 1838. Entré jeune dans l'Administration des Postes, il consacra ses loisirs à l'étude de l'égyptologie, guidé par un maître illustre, Chabas, dont les conseils éclairés le conduisirent sur

la bonne voie. Ses qualités éminentes ne tardèrent pas à le faire distinguer et, en 1879, il était désigné pour suppléer M. Maspero au Collège de France. Nommé maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon en 1882, il fut appelé, quelques mois après, à la direction de la Mission française, qui avait été fondée l'année précédente. Mais il ne conserva ce dernier poste que pendant une période assez courte. L'année suivante, il reprend ses cours à Lyon; puis il vient de nouveau à Paris où, de 1886 à 1887, il enseigne à l'École des hautes études. Il occupa, depuis 1887 jusqu'à la fin de sa vie, une chaire de professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger.

M. Lefébure s'était spécialisé dans l'étude des religions de l'Égypte pharaonique. Il ne fit que de très rares incursions hors de ce domaine si complexe et si vaste. On lui doit de nombreux mémoires, dont quelques-uns seront, pendant longtemps encore, consultés avec profit, et c'est le meilleur éloge qu'on puisse en faire. Ses premiers travaux, la *Traduction comparée des hymnes au soleil* du chapitre xv du *Livre des morts* et *Le mythe osirien*, portent déjà l'empreinte de la méthode qui le guida plus tard dans toutes ses recherches. On y trouve la documentation touffue et précise, empruntée aux sources les plus diverses, et l'ingéniosité parfois un peu subtile qui donnent une si vive originalité à son œuvre. Peu d'égyptologues connaissaient mieux que lui la littérature sacrée des vieux Égyptiens et l'ont utilisée avec plus de sagacité. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la collection du *Sphinx*, dont il fut le collaborateur assidu pendant plus de deux lustres. Travailleur infatigable, il a dispersé un nombre considérable d'articles et de notes dans la plupart des revues d'Europe. L'on ne connaîtra vraiment la portée et l'importance de ses travaux que lorsque ceux-ci auront été réunis et groupés dans les volumes de la *Bibliothèque égyptologique*, où ils seront bientôt réimprimés. Parmi ses meilleurs ouvrages, il convient de citer les *Rites égyptiens*. En quelque cent pages, il a su condenser dans ce mémoire, qui représente un labeur considérable, tout ce qui nous était alors connu par les textes sur la fondation et la protection des édifices religieux. Pendant son court passage en Égypte, il avait entrepris le relevé de quelques-unes des tombes royales de la nécropole thébaine, qu'il publia dans les tomes II et III des *Mémoires de la Mission française*.

La disparition de M. Lefébure est une perte très grande pour l'égyptologie, qui avait en lui un adepte fervent et dévoué.

RENÉ-JEAN REYMOND.

M. R.-J. Reymond succomba au Caire, le 7 juillet 1908, après une courte maladie. Il était né à Tocagne Saint-Apre (Dordogne), le 25 mai 1885.

Il avait été attaché à l'Institut français en 1906. Doué d'un talent très personnel et d'une habileté de main remarquable, il promettait une carrière brillante. L'Institut perd en lui un précieux collaborateur. Mettant au service de l'archéologie des qualités brillantes de dessinateur et de coloriste, il avait su, en peu de mois, se rendre maître des difficultés multiples que présente la reproduction graphique des documents que l'Égypte pharaonique nous a légués. Rarement on réussit mieux qu'il le fit, avec une précision aussi parfaite, à copier les œuvres des vieux artisans égyptiens. Il n'a pu, malheureusement, mener à fin complète le recueil de signes hiéroglyphiques qu'il avait commencé, et c'est grand dommage, car cet ouvrage, pour lequel il avait déployé une patience inépuisable, notant trait pour trait le modèle antique, sans omettre même les défaillances de pinceau du scribe ancien, aurait été d'une grande utilité pour nos études. Mais la mort frappe en aveugle. Elle fut particulièrement cruelle en enlevant ce jeune homme de 23 ans, presque un enfant, à l'affection de parents qui n'avaient que lui et ne vivaient que pour lui.

É. CHASSINAT.

TABLE DES MATIÈRES.

L. MARIUTON. Note sur l'état d'avancement des études archéologiques arabes en Égypte, hors du Caire	1- 36
G. JÉQUIER. Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse	35- 41
JEAN MASPERO. Notes épigraphiques, 2 I-II	43- 47
J. COUTAT. Détermination et nomenclature de quelques roches du Musée égyptien du Caire	49- 59
L. BAREY. Deux documents concernant l'archéologie chrétienne	61- 69
G. DARESSY. Note sur des bas-reliefs du temple de Dér el-Médineh	71- 74
JEAN MASPERO. Études sur les papyrus d'Aphrodité. — I. Un procès administratif sous le règne de Justinien	75-120
H. GAUTHIER. Rapport sur une campagne de fouilles à Drab abou'l Neggah, en 1906 (avec 13 planches)	131-171
H. PIERRES. Un tombeau égyptien à coupole sur pendentifs (avec 1 planche)	173-177
É. GALTIER. Note sur une homélie de Shenoute	179
É. VERNIER. Note sur les bagues égyptiennes	181-192
NÉCROLOGIE	193-196



Tombeau d'Amenhotep (XVIII^e dynastie).



Flaminius Barthol, 1890.

Rocher portant les noms du roi Agrippa.



Vase en terre cuite en forme d'oryx.

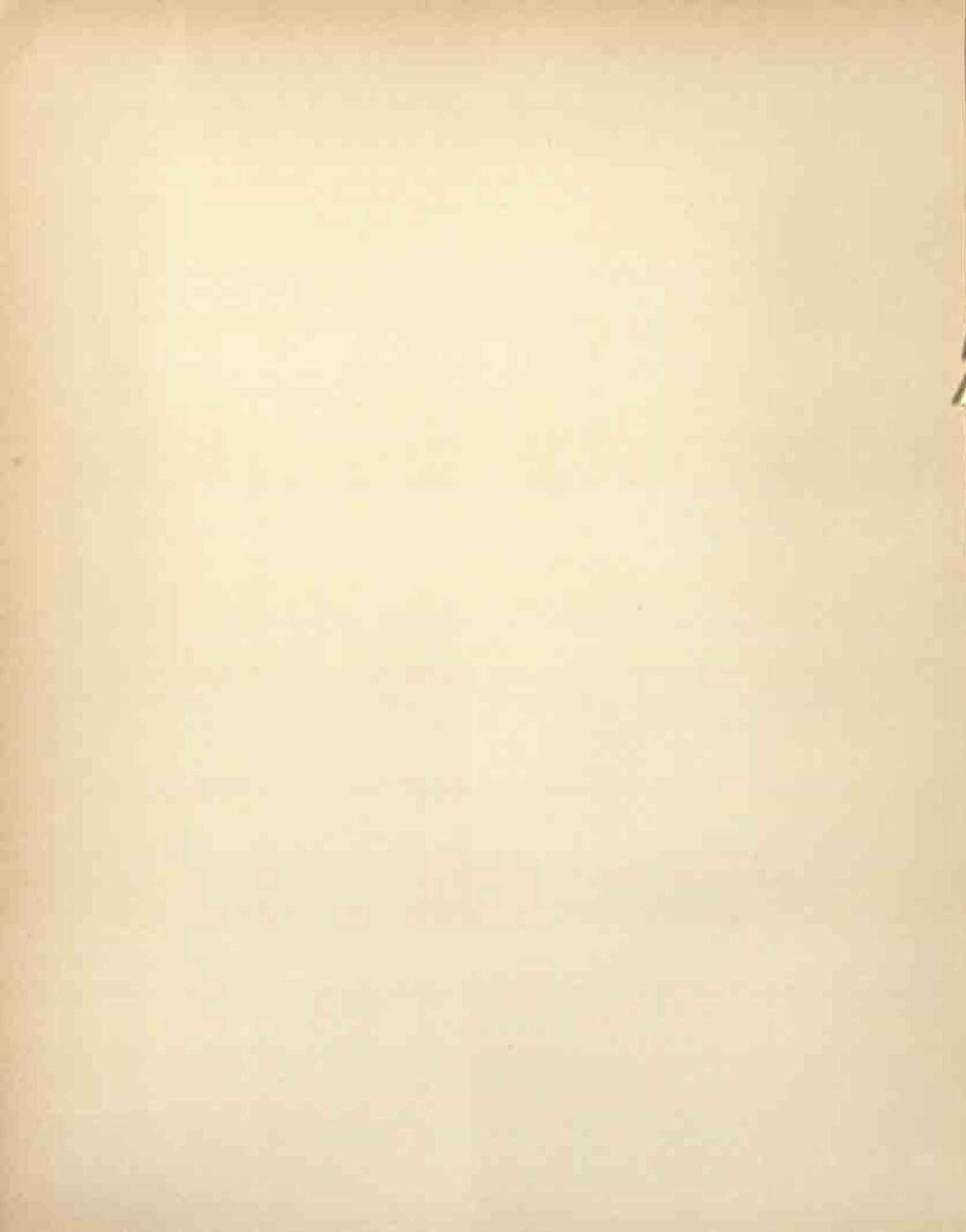


Côté droit.



Côté gauche.

Vase à libations en bronze.





Coffre à linge servant de cercueil à une momie d'enfant.



Phototypie, Paris.

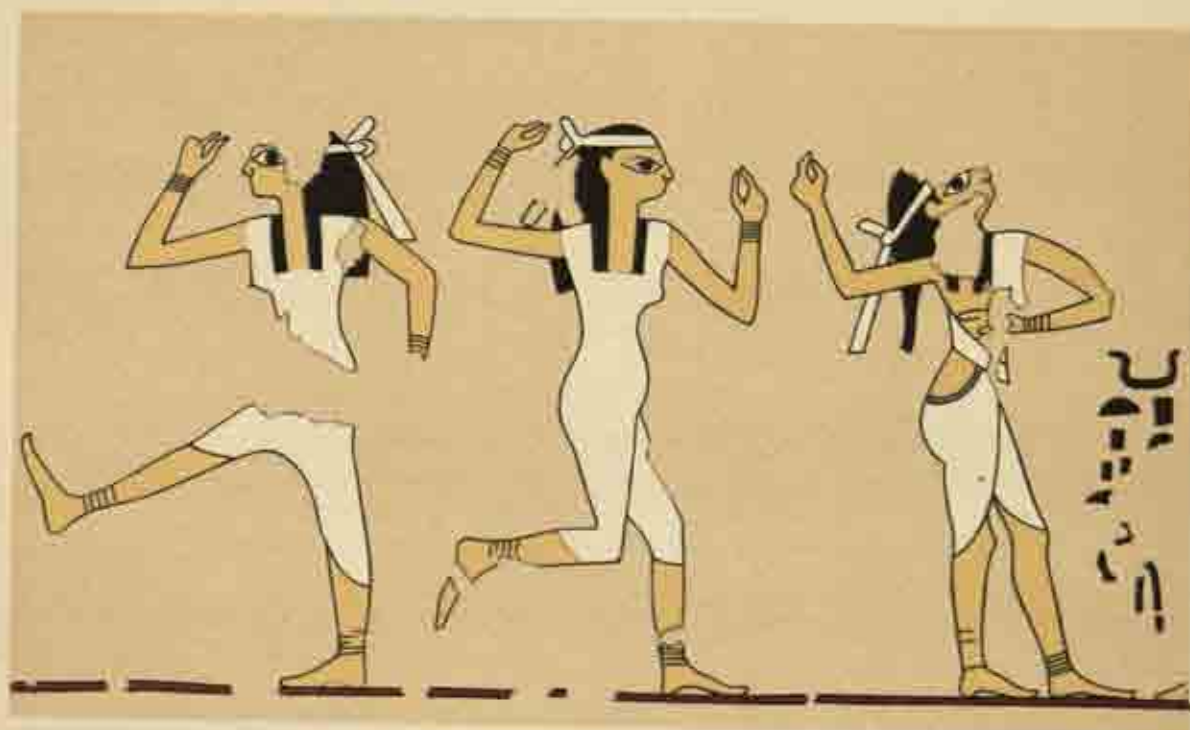
Tombau de Piâ (paroi ouest).

Adoration du fétiche d'Osiris par le défunt et sa suite.



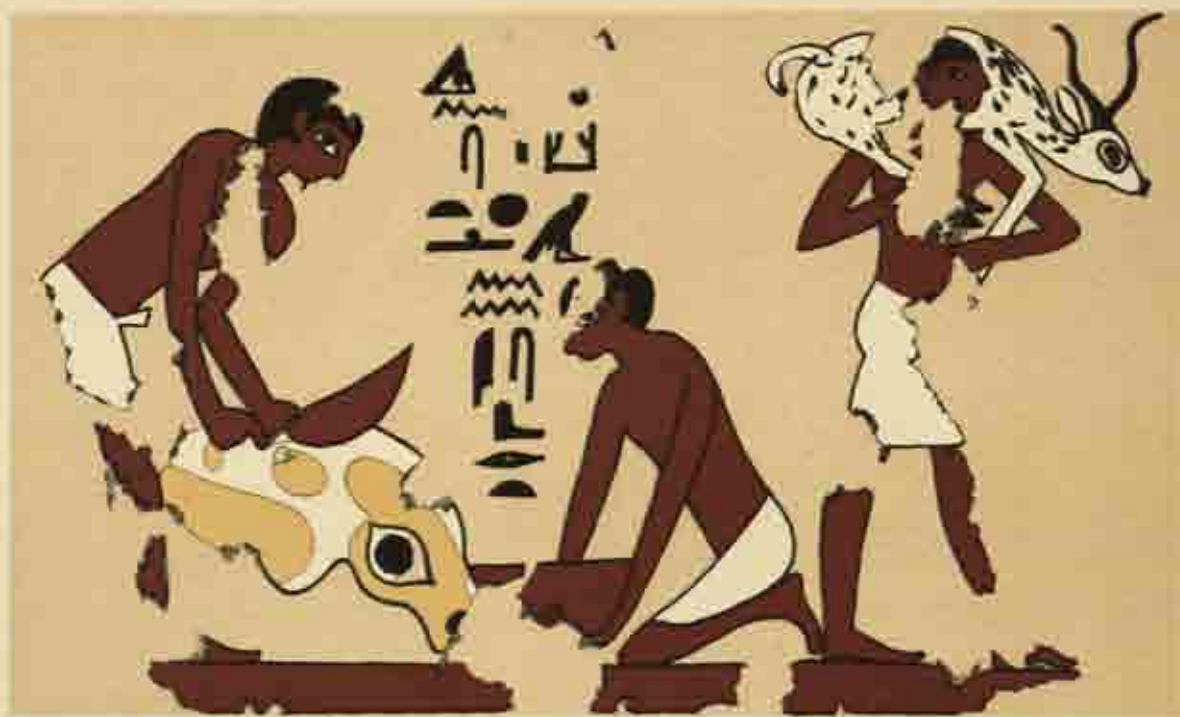
Scènes de danse peintes sur la paroi nord du tombeau d'Amant.

Phototypie Leblond Paris



Tombeau d'Antouf, paroi nord.





Tombeau d'Ankhnesneferibre, paroi nord.



Toubeau d'Antef, paroi nord.



Thomson Collection, Paris.

Tomb of Itani (part west, to right).

Scene of a man with a bow and arrow.



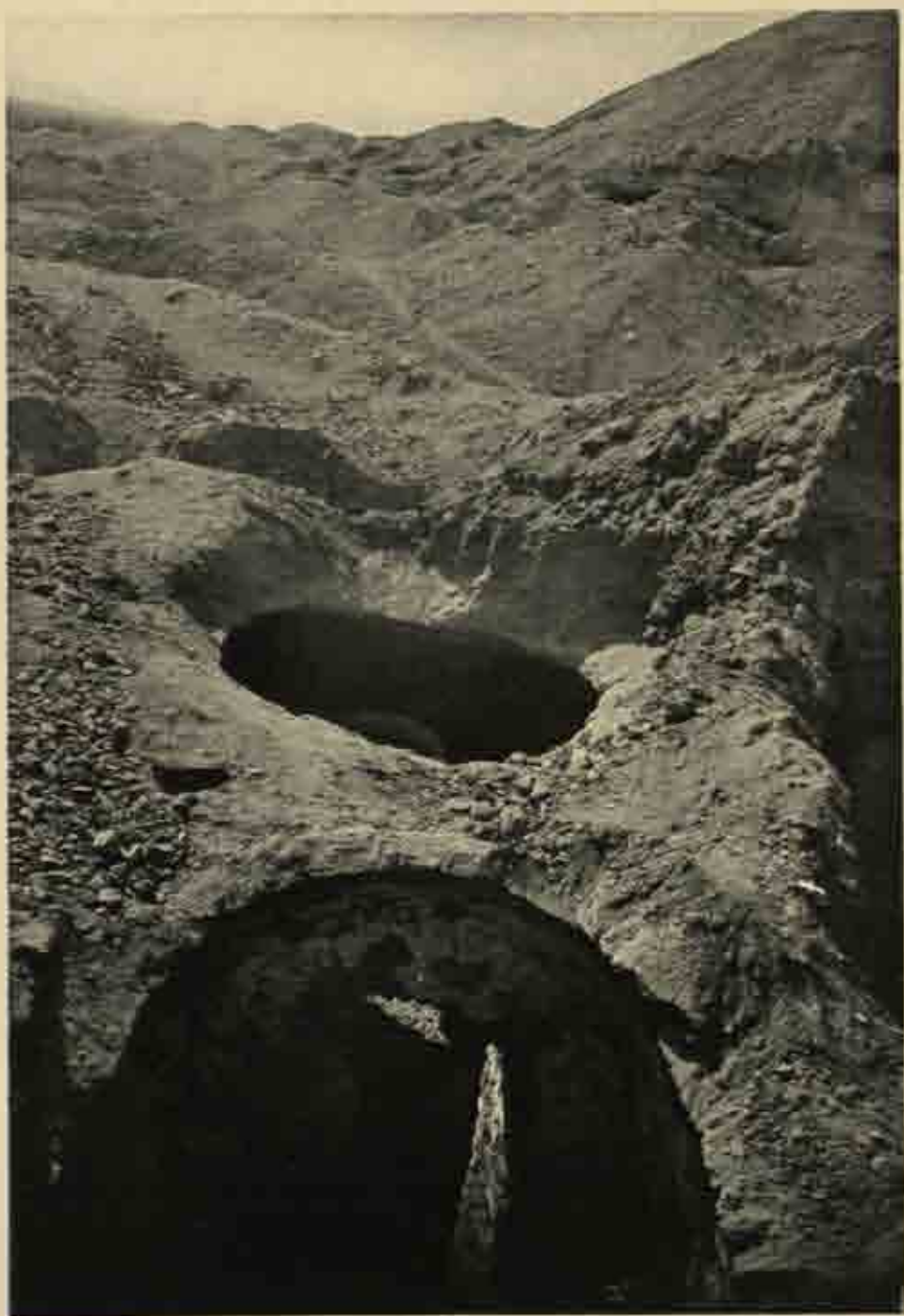
Phototype de l'auteur, Paris

Tombeaux de Bakî (paroi ouest, à gauche).

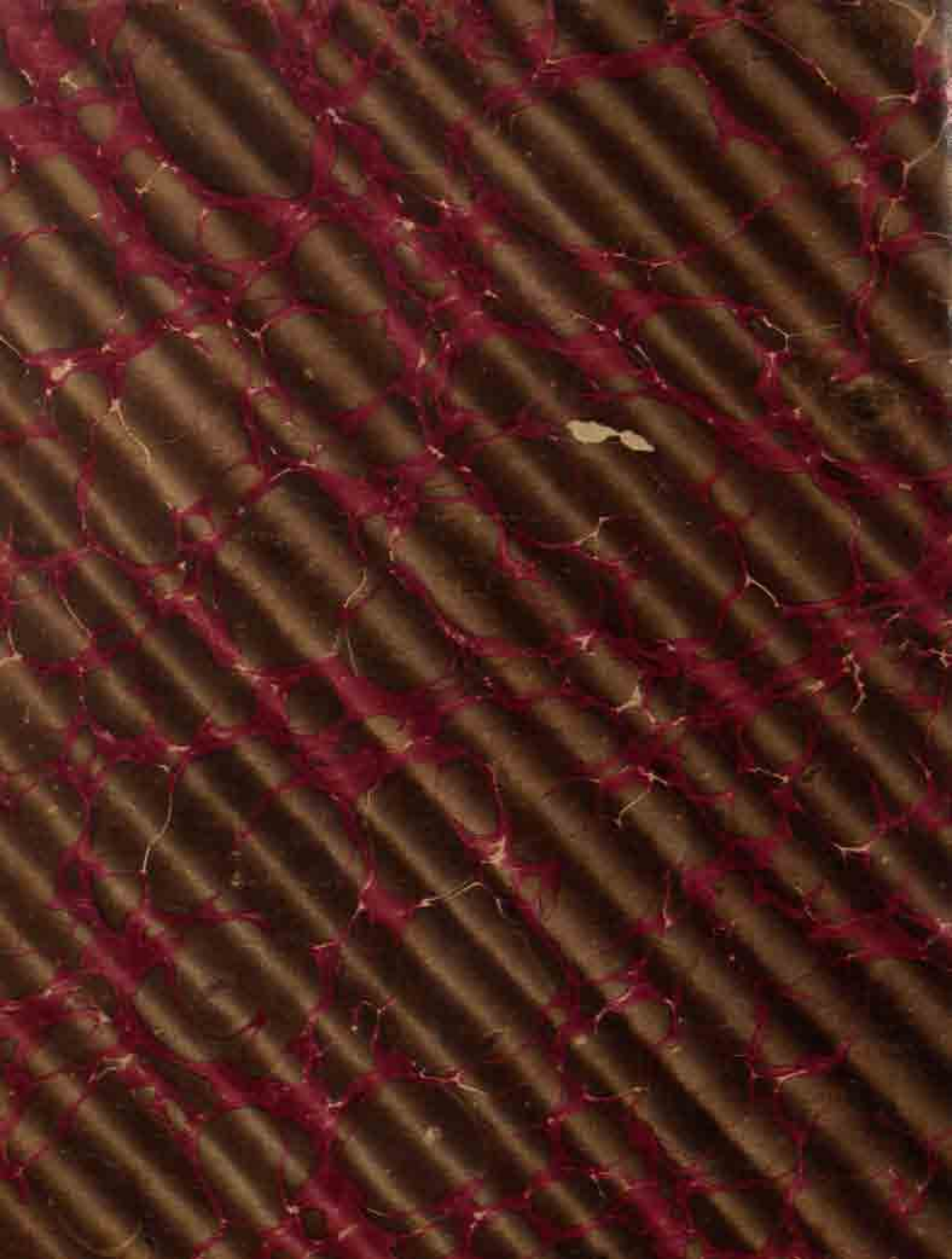


Phototypie Bouchaud, Paris

Tombes de Baki (paroi est, à gauche).



Tombeau anonyme à coupoles.



"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

A. D. 1966, N. DELHI.